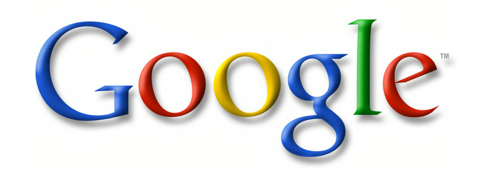

Google



STATISTIQUES ROUTIÈRES

DE

LA BASSE-NORMANDIE,

par

M. DE CAUMONT,

DIRECTEUR DE L'ASSOCIATION NORMANDE,
DE L'INSTITUT DES PROVINCES ET DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE POUR
LA CONSERVATION DES MONUMENTS.

PARIS,
DERACHE, RUE DU BOULOY, 7;
DIDRON, RUE St.-DOMINIQUE.

ROUEN,
LE BRUMENT, QUAI NAPOLÉON, 40.
CAEN,
HARDEL, IMPRIMEUR, RUE FROIDE.

1855.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA

AVERTISSEMENT.

Les *Itinéraires* édités en France ont été, pour la plupart, bien fautifs et bien inexacts. Faits par des hommes qui n'avaient pas vu les lieux dont ils parlaient, qui avaient travaillé au moyen de notes fournies par de mauvais observateurs, ou recueillies dans des ouvrages sans valeur, ces itinéraires ne peuvent plus être d'aucune utilité, et il est grand temps d'en publier de meilleurs.

Nous croyons donc faire une chose utile, en réunissant les différentes *Statistiques routières*, produites par fragments depuis quelques années, dans les *Annuaires* de l'Association normande. M. de Caumont, auteur de ces articles, en avait fait tirer à part un nombre déterminé qu'il a suffi de faire brocher pour former un volume.

Tous les lieux cités dans ces *Itinéraires*, qui

se rapportent aux principales routes de la Basse-Normandie ont été visités par l'auteur, qui connaît le pays à fond. Il faut espérer que d'autres observateurs exploreront de même les autres provinces, et fourniront aussi de nouveaux matériaux pour une *Statistique routière* de la France, digne de ce pays, de ses monuments et de ses souvenirs historiques.

L'éditeur,

HARDEL,

Membre de l'Institut des provinces.

STATISTIQUE ROUTIÈRE

DE NORMANDIE;

Par M. DE CAUMONT.

(Premier Fragment.)

J'avais, il y a quinze ans, réuni mes notes de manière à en former un corps d'ouvrage que j'intitulais : *Guide du Voyageur en Basse-Normandie.* J'annonçai, en 1827, la publication prochaine de cet opuscule, et l'empressement que l'on mit alors à accueillir mon projet me confirma dans la persuasion où j'étais qu'un guide du voyageur, tel que je l'avais conçu, serait une chose utile pour le pays. Cependant des voyages assez longs et diverses publications d'un autre genre m'ont fait ajourner cette impression; et je retrouve, en 1842, mes notes telles que je les avais laissées en 1827. J'ai pensé que ces notes pourraient trouver place dans l'Annuaire de l'Association normande, qui réunit les docu-

ments statistiques de tout genre, relatifs à la province, et je pourrai les publier par parties d'ici à quelques années. Je vais, dans un premier article, donner la statistique routière de Caen à Cherbourg, puis celle de Caen à Rouen.

ROUTE DE CAEN A CHERBOURG.

§ Ier. — *De Caen à Bayeux.*

A un quart de lieue de Caen se trouve le village de la Maladrerie, qui tire son nom de l'établissement d'un vaste hôpital fondé pour les lépreux, au XIIe siècle, par Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie. Cet édifice, qui offrait encore, il y a trente ans, des restes fort curieux du temps de la fondation (1), a été complètement reconstruit, et se trouve remplacé aujourd'hui par la maison centrale de détention de Beaulieu. La prison de Beaulieu, dont les fossés bordent la route au midi, présente un carré régulier d'un style sévère en rapport avec la destination de l'édifice. Le centre du carré est occupé par d'autres bâtiments disposés en croix, de manière à former quatre cours séparées au centre des quatre grands corps-de-logis du pourtour. La maison du directeur, celle de l'aumônier et du pharmacien occupent deux pavillons détachés que l'on voit aux deux extrémités de la

(1) V. mon Cours d'antiquités, t. 5.

ligne du fossé qui borde la route. Près de là, du même côté, est une chapelle du XII[e] siècle, servant de magasin.

En sortant du bourg de la Maladrerie, on remarque une route s'embranchant dans celle de Bayeux et suivant une direction presque parallèle. Cette route conduit à Torigny, à Tessy et à Gavray (département de la Manche), en passant par Juvigny et Caumont (Calvados); elle parcourt plusieurs régions très-pittoresques et très-intéressantes.

A partir de l'embranchement dont je parle, la route de Caen à Bayeux s'élève en pente douce, et l'on distingue, à quelque distance, sur la droite, l'église et les bâtiments de l'abbaye d'Ardennes de l'ordre des Prémontrés. Cette abbaye fut fondée, vers l'an 1121, par Arnulphe du Marché et Asceline, son épouse. Leurs enfants firent de nouvelles donations, et leur exemple fut suivi par un grand nombre de seigneurs, au XII[e] et au XIII[e] siècle. On voit figurer, parmi les bienfaiteurs de l'abbaye d'Ardennes, le roi Richard-Cœur-de-Lion et le roi Jean-Sans-Terre. Parmi les autres personnages éminents de l'époque, on peut citer Alain de Venoix, Guillaume Le Veneur, Jean de Mathan, Henri de Tilly, Roger, Philippe, Pierre et Gautier d'Aignaux, Rolland et Philippe de Vassy, etc., etc.

L'église, que l'on voit très-distinctement de la route, appartient au XIII[e], au XIV[e] et au XV[e] siècle. On peut attribuer à la première époque le portail de la façade occidentale, qui est assez riche. Les colonnes qui garnissent les parois latérales de la grande porte sont disposées sur deux rangs, les unes plus grandes faisant saillie sur

d'autres plus petites qui supportent des arcatures tapissant les murailles.



Les deux autres portes qui correspondent aux ailes sont plus simples, garnies de voussures multiples et de colonnettes.

La belle rosace flamboyante qui occupe la partie supérieure de la façade, est du XVe siècle. J'ai donné une vue de la façade de cette église, dans ma Statistique monumentale du Calvados.

La porte de la cour de l'abbaye paraît du XIII[e] siècle, et mérite d'être remarquée aussi bien que le grand bâtiment servant aujourd'hui de grange, et qui offre une large nef avec des arcs ogives portés sur des colonnes monocylindriques.

Si l'on porte les regards à gauche de la route, on apercevra l'église de Carpiquet, reconnaissable à sa tour carrée avec toit en batière.

Un peu plus loin, du côté opposé, on trouve le château de Saint-Louet, dont l'avenue chétive vient border la route; puis on arrive par une pente très-douce au bourg de Rots.

— Ce village, à deux lieues de Caen, n'offre rien de remarquable. L'église, en grande partie du XII[e] siècle et très-curieuse, se trouve à un quart de lieue au nord de la route. On en distingue seulement la tour carrée, terminée par un toit pyramidal recouvert d'ardoises. J'ai décrit cette église dans ma Statistique monumentale du Calvados. Elle était desservie autrefois par les religieux de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen (1).

— Bretteville-l'Orgueilleuse a pris de l'accroissement depuis trente ans. C'est aujourd'hui un bourg dont les maisons bordent les deux côtés de la route sur une assez grande longueur. Il y a halle chaque semaine, le jeudi. Le chœur de l'église paraît de la deuxième moitié du XII[e] siècle, ainsi que la partie basse de la tour; la partie supérieure de cette pyramide doit être moins ancienne. La nef est moderne et sans aucun intérêt.

(1) Il y avait un seigneur de Rots à la conquête de l'Angleterre.

De Bretteville et des environs, on aperçoit au sud la charmante église de Norrey, en grande partie du XIIIe siècle ou du commencement du XIVe, dont le chœur et le transept offrent des proportions très-remarquables et une élégance que l'on ne trouve pas habituellement dans une église de campagne (1). Parmi les sculptures qui méritent d'être observées dans le chœur, sont deux bas-reliefs représentant deux musiciens, dont l'un joue du violon et l'autre donne de la trompe.



Un autre bas-relief représente le massacre des saints

(1) V. ma Statistique monumentale du Calvados.

Innocents et l'adoration des Mages. Des feuillages très-élégants sont sculptés dans le pourtour du chœur.



Une église plus éloignée de la route, et dont on aperçoit la tour à quelque distance de Bretteville, au nord, est celle de Secqueville-en-Bessin, que j'ai décrite et figurée dans le 4e volume de la Société des antiquaires et dans ma Statistique monumentale du Calvados; elle est en partie du XIe siècle.

— Le village de Sainte-Croix n'offre rien d'intéressant. La grande ferme où l'on relaie, au fond du vallon, à droite de la route, était autrefois une auberge où Louis XVI a couché en revenant de Cherbourg, en 1786.

Le château de feu M. le marquis de Chastenay, pair de France, est situé au fond du vallon qui traverse la

route en se dirigeant au nord ; on ne peut l'apercevoir : au contraire, on distingue au sud l'église d'Audrieu, reconnaissable à sa tour élevée ; on parcourt ensuite la fertile campagne de Coulons, et l'on arrive à Saint-Léger.

— Saint-Léger avait un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte. J'y ai découvert des médailles et des constructions romaines dans un champ situé au midi de la route. La commune de Martragny, dont dépend ce village, est située du côté opposé. On voit l'avenue du château de Martragny, en sortant de St-Léger.

A gauche, sont les églises de Ducy et de Carcagny, décrites dans ma Statistique monumentale du Calvados.

La Seulle coule au fond d'un joli vallon. On la traverse sur un pont qui a succédé à un autre assez ancien. Ce pont avait fait donner le nom de *Vieux-Pont* au petit village voisin. Ce village dépend de la commune de Vaux, située un peu plus au nord, et dont l'église présente des parties remarquables du XIIe siècle. On y a construit, il y a peu d'années, une tour ridicule et d'une effroyable pesanteur.

Le joli château de Vaussieu, dont on aperçoit les combles, est à quelque distance au-delà de l'église de Vaux ; il appartient à M. le comte d'Héricy.

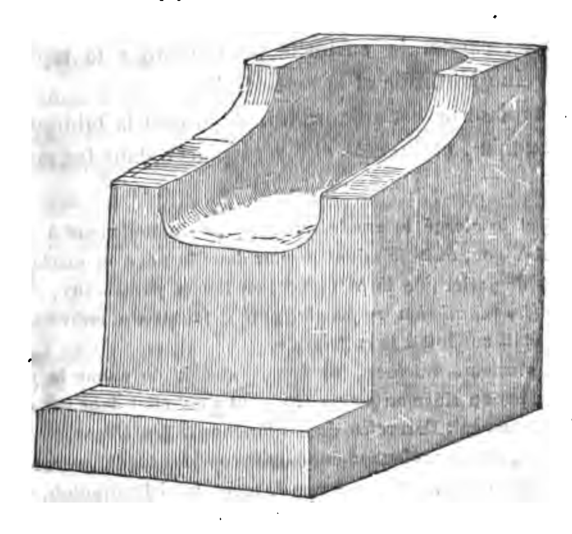
Au midi, et en remontant le cours de la Seulle, on trouve Nonant, dont l'église assez curieusese voit très-bien de la route. Ce village était autrefois du diocèse de Lisieux.

— Saint-Martin-de-la-Lieue n'offre rien d'intéressant que quelques maisons neuves assez riantes.

Plus loin, les restes de l'ancien couvent de Saint-Nicolas-de-la-Chesnaye bordent la route.

— Saint-Exupère est un lieu ancien, à la porte de Bayeux ; plusieurs évêques y ont été inhumés : mais l'église a été complètement reconstruite de nos jours.

Si l'on quitte la route royale, avant d'entrer dans la ville, et que l'on se dirige vers le nord, on trouvera, à peu de distance, l'église de Saint-Vigor. Elle est moderne et ne mériterait guère d'être visitée, si l'on n'y trouvait le siége en marbre dans lequel allaient s'asseoir les évêques de Bayeux lors de leur prise de possession, et qui, selon l'opinion commune, remonte au moins au temps d'Odon, frère de Guillaume-le-Conquérant. Ce siége, autrefois près de l'autel, est aujourd'hui relégué dans la sacristie (1).



(1) Le nouvel évêque de Bayeux venait coucher au prieuré de Saint-Vigor la veille de son installation. Le lendemain, les re-

La porte du prieuré, voisin de l'église Saint-Vigor, paraît du XIVe siècle.

Géologie. — Dans le trajet de Caen à Bayeux, on parcourt des terrains de qualités diverses, mais en général assez fertiles, qui reposent sur la grande oolite jusqu'au village de Saint-Léger. Une dépression du sol indique le changement de terrain. Un peu avant l'avenue de Martragny, on descend sur l'oolite ferrugineuse (oolite inférieure), à laquelle succède bientôt le lias. La Seulle coule au milieu de coteaux formés de ce calcaire, et il sert de base aux terres arables comprises entre la Seulle et Bayeux : ce sont des terres fortes et argileuses.

BAYEUX. — Deux choses doivent particulièrement, à Bayeux, exciter la curiosité du touriste : la tapisserie de la reine Mathilde et la cathédrale.

La tapisserie est aujourd'hui déposée à la bibliothèque communale, et bientôt elle sera placée dans les montres

ligieux et le clergé le conduisaient processionnellement à l'église de Saint-Vigor, et le faisaient asseoir dans le siége en marbre dont je viens de parler; de là le prélat, en habits pontificaux, *donnait sa première bénédiction au peuple;* puis il faisait son entrée dans la ville et était conduit à la cathédrale.

Dans plusieurs diocèses, on faisait asseoir de même le nouvel évêque dans un siége en pierre, existant à cet effet dans des églises où il commençait l'exercice de ses fonctions. Les siéges ou trônes épiscopaux, placés anciennement dans les absides des églises romanes, et dont j'ai parlé dans le 6e volume de mon Cours d'antiquités, p. 160, affectaient une forme se rapprochant plus ou moins de celle du siége de Saint-Vigor. C'est le seul que je connaisse en Normandie d'une époque aussi reculée, et l'on sait qu'il en reste à peine huit à dix dans toute la France.

qui ont été établies pour la recevoir. Ce monument unique, d'un prix inestimable, a donné lieu à plusieurs dissertations dans lesquelles on trouvera d'importants renseignements historiques et artistiques. L'objet de cette broderie est, comme on le sait, de reproduire les faits relatifs à la conquête de l'Angleterre. Une moitié de la tapisserie est consacrée à la représentation d'événements qui ont précédé la conquête. On y voit Edouard-le-Confesseur exprimant à Guillaume la résolution qu'il a prise de l'instituer son héritier. Harold y est représenté comme un traître et un usurpateur. On voit ensuite les préparatifs de l'expédition, l'embarquement des troupes, et enfin la bataille d'Hasting, qui livra l'Angleterre aux Normands.

Pour bien voir la tapisserie, il sera bon de réclamer l'obligeance de M. Lambert, conservateur de la bibliothèque publique, qui a fait, sur ce curieux monument, des observations neuves et judicieuses.

M. Lambert a aussi beaucoup étudié la cathédrale. Ce serait une bonne fortune que de la visiter avec lui, ou avec M. Thomine-Desmazures, grand-vicaire, trésorier du Chapitre.

Ce bel édifice est de plusieurs époques. Pour le décrire, il faudrait entrer dans des détails que nous ne pouvons donner ici.

D'abord, on peut remarquer que la partie basse de la nef et des tours appartient au style roman. Les trois portes de la façade occidentale avec leurs frontons de couronnement, leurs voussures ornées de personnages, etc., etc., sont du XIVe siècle ; mais il est facile

de reconnaître, en entrant sous les tours, que toute cette décoration n'est qu'un placage appliqué sur la façade primitive.

La porte centrale a été détruite et refaite ; elle n'offre aucun intérêt. Les deux autres sont encore ornées de petites figures. Dans le tympan de la porte placée à droite de la grande entrée, on distingue la Résurrection des morts et le Jugement dernier ; du côté gauche, on a représenté différentes scènes de la vie de Jésus-Christ.

Entré dans la nef, on sera frappé d'abord de la richesse des arcs cintrés du premier ordre et de l'opposition qu'ils présentent avec les longues fenêtres ogivales qui les surmontent. Les arcades romanes sont les restes de la cathédrale qui existait au XII[e] siècle ; sur elles, au XIII[e], on a greffé le second ordre qui s'élève jusqu'aux voûtes.

Une chose à remarquer, c'est l'inégalité de ces arcades romanes si brillantes de la nef. Les unes sont surbaissées, les autres en forme de fer-à-cheval, et leurs bordures ou archivoltes ne sont point de hauteurs égales ; leurs diamètres sont aussi très-variés. Ainsi l'on retrouve dans l'architecture romane cette irrégularité dont les architectes romains nous ont laissé tant d'exemples dans leurs plus grands édifices.

Le chœur de la cathédrale de Bayeux offre un des plus beaux types de l'architecture du XIII[e] siècle. L'ornementation en est hardie, gracieuse et d'un beau relief.

Dans la galerie centrale et obscure, à laquelle j'ai donné, dans mon Cours d'antiquités, le nom de *triforium*,

les arcades sont disposées, au nombre de quatre, sous une plus grande ogive qui les encadre. Cette réunion de quatre

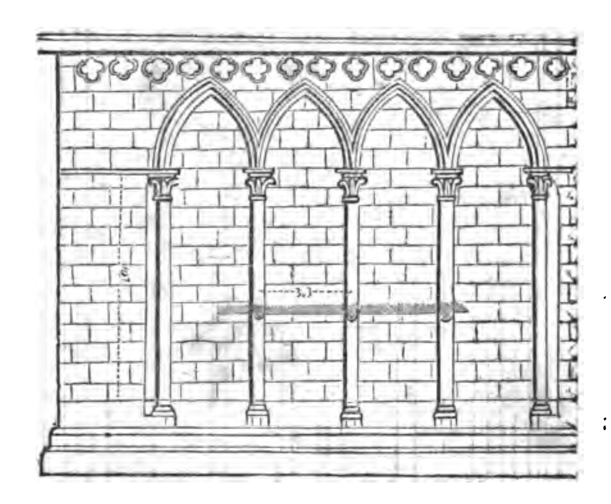


ogives en lancettes sous une grande ogive résulte, comme on le voit par cette esquisse, du rapprochement de deux lancettes géminées, surmontées d'un trèfle et encadrées dans deux ogives. Cette disposition est fort rare et même particulière, je crois, à la cathédrale de Bayeux.

On devrait faire mouler les beaux feuillages qui dé-

corent la partie semi-circulaire du chœur ; j'en ai rarement vu d'aussi remarquables.

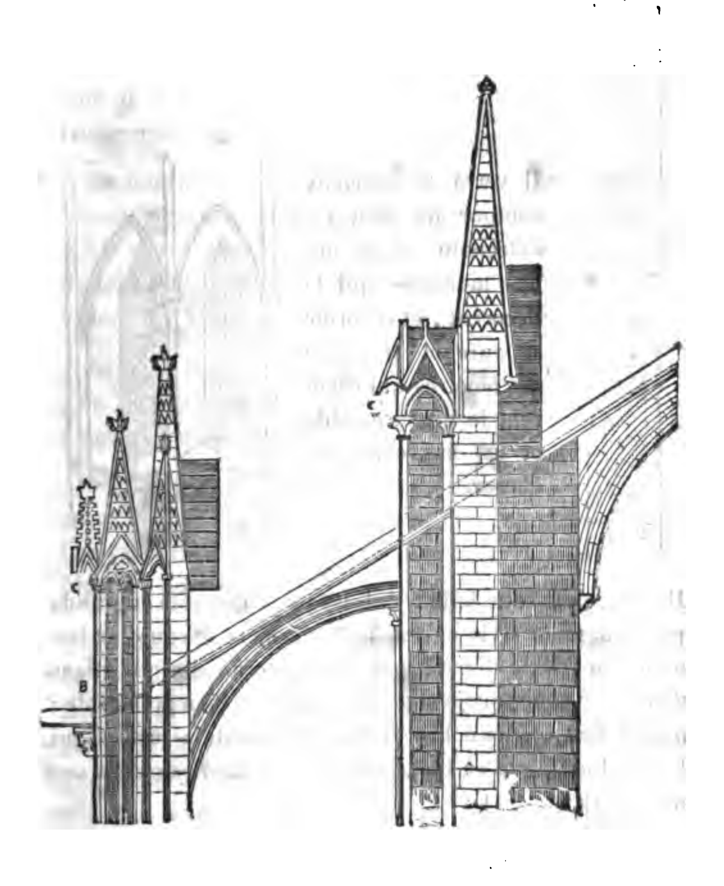
L'observateur examinera les bas-côtés du chœur avec leurs chapelles, ornés d'arcatures très-caractéristiques du



XIIIe siècle ; la chapelle souterraine, ou crypte, qui doit appartenir au XIe siècle, et que l'on a enchassée, si l'on peut parler ainsi, dans la cathédrale, du XIIIe ; les chapelles des bas-côtés de la nef, du XIVe, et le portail latéral, au sud, qui est de la même époque.

Enfin, s'il se place devant la porte du palais épiscopal, il saisira tout le profil extérieur de l'édifice et la disposition

disposition des arcs-boutants et des contreforts, dont quel-



ques-uns sont ornés de statues placées dans leurs niches,

comme des soldats montant la garde dans leur guérite.



Il verra le gracieux contour du chevet, l'élégante simplicité des moulures qui le décorent, et la forme si pure et si svelte des fenêtres qui éclairent le grand comble et les bas-côtés du chœur.



Il appréciera cette jolie tour centrale, construite en grande partie dans le style ogival de la dernière époque, et terminée au siècle dernier par une lanterne dorique. Sans doute, un couronnement gothique eût été bien préférable ; mais il faut rendre à l'architecte Moussard la justice qui lui est due : il y a de l'élégance et de la hardiesse dans son œuvre (1).

(1) Il existe d'assez bons dessins de la cathédrale de Bayeux ; elle a été publiée dans le grand ouvrage de M. du Sommerard (*les Arts au moyen-âge*), dans *le Moyen-âge pittoresque* et dans *la Collection des monuments de Normandie* de M. Pugin, architecte anglais.

Après avoir vu la cathédrale, il faudra visiter la chapelle du séminaire, construction du XIII[e] siècle, et qui d'abord avait été annexée à l'hôpital, construit par Robert des Ablèges, évêque de Bayeux, mort en 1231. La grande salle de cet hospice, qui était fort curieuse, existait encore il y a vingt ans. Ce n'est qu'en 1823 qu'on l'a détruite pour reconstruire les salles actuelles.

La tour de l'église de Saint-Patrice, d'une construction bizarre mais assez légère, est de la deuxième moitié du XVI[e] siècle. On l'aperçoit de différents points élevés. Vue de loin, elle produit un bon effet dans le panorama de la ville.

Bayeux renferme encore quelques maisons anciennes. J'en ai cité plusieurs dans le 5[e] volume de mon Cours d'antiquités (1).

La bibliothèque, qui s'est formée comme par enchantement sous la direction de M. Lambert, renferme, outre la tapisserie de Mathilde, une petite collection de tableaux, des plâtres, et quelques objets d'antiquités.

Géologie. — Sous le rapport géologique, les environs de Bayeux offrent beaucoup d'intérêt. La coupe de la falaise entre Port et Sainte-Honorine est très-importante pour établir les superpositions de trois bancs assez étendus dans cette partie du Calvados. Les carrières ouvertes à Saint-Vigor, tout près de la ville, dans le cal-

(1) Notamment celles de la rue Bienvenue et des rues Saint-Malo, des Cuisiniers, etc., etc., etc.

caire politique inférieur, sont d'une extrême richesse en fossiles. Elles ont été décrites dans ma Topographie géognostique du Calvados, et souvent visitées par les géologues de la France et de l'étranger. Le lias forme le sol de Bayeux, et s'étend à l'ouest jusque dans le département de la Manche (1).

Les personnes qui désireraient faire des courses géologiques et se munir de bons renseignements, pourront s'adresser à M. Castel, secrétaire général de la Société d'agriculture, sciences et arts de Bayeux, ou à M. Georges Villers, secrétaire général adjoint de la même Société.

Si l'on désire des renseignements sur la statistique agricole et industrielle de l'arrondissement, on ne saurait s'adresser à des hommes plus compétents que ces messieurs: la Société qu'ils dirigent est constamment en rapport avec les agriculteurs et les industriels.

Il ne faudra pas quitter Bayeux sans avoir visité la manufacture de porcelaine.

§ II. — *De Bayeux à Saint-Lo.*

En sortant de Bayeux, l'église Saint-Loup, située sur le bord de la route, attirera les regards. Le chevet, percé de trois ogives en lancettes, doit être du XIII[e] siècle; d'autres parties, notamment la tour, appartiennent au

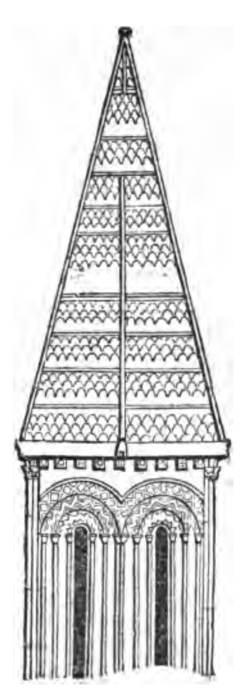
(1) V. ma Carte géologique du Calvados et celle de la Manche, partie du nord.

roman. La porte pratiquée sous cette tour est cu-



rieuse par la représentation de l'évêque saint Loup, foulant aux pieds un dragon. On sait que, d'après la Légende, ce saint évêque délivra le pays d'un horrible animal qui dévastait la contrée, et qu'il le précipita dans la rivière de Drôme, après l'avoir enchaîné et traîné avec son étole.

La partie supérieure de la tour offre des fenêtres ornées de moulures en zigzag ; elle se termine par une pyramide à quatre pans.



Durant l'espace d'une lieue, la route parcourt un plateau fertile, et l'on voit à droite et à gauche de jolies maisons de campagne, plus remarquables toutefois par la fraîcheur de la végétation qui les entoure, que par leur importance.

A Subles, dont l'église, en partie du XII[e] siècle, est sur le bord de la route, on atteint l'extrémité de ce

plateau, et l'œil s'étend, à deux ou trois lieues de distance, sur la vallée de la Drôme, sur le bois du Vernay, celui du Tronquay et quelques contrées voisines.

Après avoir descendu le coteau qui est formé par le calcaire lias, on se trouve dans le bassin de la Drôme, sur des terres rougeâtres, que j'ai rapportées, il y a long-temps, à la formation du grès bigarré, et dont on fabrique une poterie fort estimée. Les maisons où l'on exerce cette industrie sont pour la plupart situées le long de la route, et l'on peut, sans se détourner, jeter un coup-d'œil sur les produits de la fabrique. Ils consistent principalement en pots à lait, bouteilles, grands pots à beurre, etc., etc. (1). Leur valeur est d'environ 80,000 francs par année.

L'église de la commune de Noron n'est point sur le bord du chemin; elle s'en trouve éloignée d'un quart de lieue à l'est, mais on aperçoit la tour. Quelques parties des murs de cette église doivent être au moins du XIe siècle, à en juger par la disposition des pierres. Saint Regnobert, second évêque de Bayeux, est né à Noron.

Au sud de l'église, on remarque encore quelques ruines indiquant l'emplacement du château de Bures, où les ducs de Normandie, devenus rois d'Angleterre, et notamment Henri II et Jean-Sans-Terre, vinrent souvent habiter. Ce fut dans cette maison de plaisance que Henri II tint, devant quelques seigneurs de sa cour, le propos inconsidéré qui détermina quatre d'entre eux à passer en An-

(1) V. mon Mémoire sur l'industrie potière dans le Calvados.

gleterre, pour y massacrer saint Thomas de Cantorbéry. Les historiens attestent ce fait de manière à ne laisser aucun doute.

La route entre bientôt dans le bois du Tronquay. Un antiquaire verrait avec plaisir l'enceinte carrée qui est connue dans la contrée sous le nom de *château Goubian*, et que j'ai décrite dans mon Cours d'antiquités (1). Elle ressemble tout-à-fait à un camp romain ; un tertre carré, placé au centre, indique la place du prétoire. Cette enceinte n'est qu'à dix minutes de marche sur la droite.

Si l'on s'écarte un peu du côté opposé, et que l'on descende jusqu'à la vallée de la Drôme, on verra le joli château de Castillon, appartenant à M. de la Boire, membre de l'Association normande. Ce château est heureusement situé au milieu de coteaux couverts de bois. Près de là est un retranchement très-considérable, que j'ai décrit dans le 2e volume de mon Cours d'antiquités, et qui mérite d'être examiné. A diverses époques, on a trouvé, à Castillon, des monnaies anciennes, et dernièrement quarante médailles celtiques en or.

Vaubadon, relais de poste, à trois lieues de Bayeux, borde la route. Le château, assez considérable, appartient à M. le comte de Germiny, qui a planté près de cette belle habitation un parc très-vaste et bien dessiné.

En sortant de Vaubadon, on distingue, à une demi-lieue, sur la gauche, au-delà de la Drôme, le beau

(1) Tome 5, p. 83.

château de Balleroy, bâti par Mansard, et que l'on cite comme une des curiosités du pays.

On entre dans la forêt de Cerisy : le trajet est de deux lieues. Quelques parties de cette forêt sont fort belles ; elle est généralement bien plantée. On montre, à peu de distance de la route qui se rend à la mine de Littry, un chêne séculaire d'une grosseur considérable, nommé *la grosse Quénesse*, qui a été décrit par M. Lambert, de Bayeux.

Au-delà de la forêt, la petite rivière d'Elle coule au fond d'un vallon profond, creusé dans le schiste. En descendant la côte, on rencontre, à droite, l'avenue du château de Saint-Quentin ; Berigny occupe le côté opposé, vers Saint-Lo.

Le point culminant du plateau, qu'on appelle *Butte du Soulers*, dépend de Semilly. De là la vue s'étend fort loin, principalement au sud, et l'on distingue les buttes de Montaigu et de Saint-Symphorien, près Torigny ; celles de Caumont, de Jurques et du Plessis-Grimoult.

Les ruines de l'ancien château de Semilly, à un quart de lieue de la route, au sud, méritent d'être visitées. Elles se trouvent sur le bord de deux étangs, au milieu d'une futaie, qui avoisine le château actuel. On distingue très-bien les deux enceintes de la place : le donjon, qui devait se trouver à l'extrémité de la seconde enceinte, n'offre plus que des pans de murs épais, dans lesquels on voit encore un corridor voûté à plein cintre. Les murailles qui fermaient la grande cour en suivaient le contour, décrivant des angles obtus. Dans son état de ruine, le château de Semilly est encore très-curieux ; des hêtres fort grands

végètent sur ses débris, et leur ombrage environne ces vieilles murailles d'un clair obscur imposant (1).

L'église de Semilly offre des parties romanes assez intéressantes. Le château actuel, appartenant à M. de Mathan, fils du pair de France, peut dater en partie du XVI[e] siècle.

De Semilly à Saint-Lo, je ne connais rien à citer. A une demi-lieue de la ville, à droite de la route, est un manoir qui dépendait, dit-on, de l'hôtel des monnaies, quand Saint-Lo était une des villes où l'on en faisait.

Géologie. — De Bayeux jusqu'à la rivière de Drôme, à Subles, on rencontre le lias; le *red marle*, qui succède, s'étend jusqu'aux confins de Noron et de Castillon (2). Les phyllades se prolongent ensuite sans interruption jusqu'à Saint-Lo; à Castillon et à la Bazoque, ils fournissent d'assez bonnes ardoises, exploitées depuis plus de trois siècles. A Berigny, est une lydienne qui, à cause de sa couleur noire, a déterminé des recherches de houille; mais, comme on le pense bien, ces recherches n'ont rien produit.

Saint-Lo. — La ville de Saint-Lo, assise sur un cap formé par les phyllades, sur le bord de la rivière de Vire, s'appelait dans l'origine *Briovère*. L'escarpement des lieux où s'élève la cité engagea Charlemagne à y bâtir une forteresse.

Si l'on en croit l'abbé Beziers, ce point faisait partie du diocèse de Bayeux, et aurait été cédé, dans le VII[e]

(1) V., sur le château de Semilly, le 5[e] volume de mon Cours d'antiquités, p. 201.

(2) V. ma Topographie géognostique du Calvados, 1 volume in-8[o], 1828, et ma Carte géologique du Calvados.

siècle, par Leucadius, évêque de Bayeux, à saint Lo, évêque de Coutances, avec les prairies voisines de Saint-Georges-de-Montcoq, Beaudre, le Mesnil-Rouxelin, etc., en échange d'autres paroisses situées ailleurs.

Cette assertion aurait besoin de preuves, que nous n'avons pas à administrer ici.

La ville de Saint-Lo, chef-lieu du département de la Manche, s'est remarquablement embellie. Elle doit à un homme, dont le dévouement est sans bornes, à M. Clément, maire et membre du Conseil général de la Manche ; presque tous les grands travaux qui ont été faits depuis trente ans.

Saint Lo possède une bibliothèque publique et un musée d'histoire naturelle et d'antiquités, qui prendra des accroissements quand un local plus vaste pourra être mis à la disposition de la Société qui l'a créé.

Deux monuments méritent surtout l'attention : Sainte-Croix et l'église Notre-Dame.

Sainte-Croix est une église romane que plusieurs antiquaires font remonter au temps de Charlemagne, et qui, à mon sens, n'est point antérieure au XIe siècle. Depuis long-temps je partage, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, l'opinion de M. Gally-Knight.

« L'architecture de l'église Sainte-Croix, dit le savant antiquaire anglais, correspond si bien à l'architecture du XIe siècle, et si peu à celle du petit nombre de monuments du VIIIe que nous offrent d'autres pays, que l'édifice lui-même nous interdit de supposer qu'il ait pu échapper au vandalisme normand. Quand il est de notoriété évidente que l'église de Charlemagne était située hors des murs de la ville ; quand des documents authen-

tiques viennent nous démontrer que la rage des Normands, voués alors au culte des faux dieux, se tourna principalement contre les temples chrétiens; quand enfin il est impossible d'élever aucun doute sur la destruction de la forteresse et de la ville entière, pourrions-nous croire qu'une église, sans moyen de tromper les yeux des dévastateurs, sans aucune ressource pour se défendre, se fût seule sauvée? Et ne devons-nous pas plutôt penser qu'elle est sortie de ses cendres, en même temps que la ville, dans le XIe siècle?

» L'église présente quelques traits particuliers. Ses dimensions n'ont rien de vaste. Les arcades circulaires qui bordent la nef ne reposent pas sur des piliers, mais sur des colonnes surmontées de chapiteaux à feuillage, imitation grossière des chapiteaux romains. Il n'y a pas identité parfaite entre les deux côtés de la nef. Celui du sud est beaucoup plus uni que l'autre; sa corniche consiste dans une série de simples pierres, au lieu que celle du côté du nord se compose d'une décoration normande soigneusement travaillée. De pareilles différences sont communes; et la seule chose qu'elles prouvent, c'est que l'édifice n'a pas été construit d'un seul jet. »

La partie supérieure des murs latéraux n'est point romane, mais paraît du XIIIe siècle. Ainsi il faut au moins distinguer deux époques dans cette église; je ne parle pas de quelques autres parties moins importantes qui doivent être moins anciennes, ni de la construction toute moderne du chevet.

La porte occidentale attire surtout les regards par le sujet symbolique sculpté au-dessus de l'archivolte: c'est un énorme crapaud enchaîné par le cou, la tête en bas,

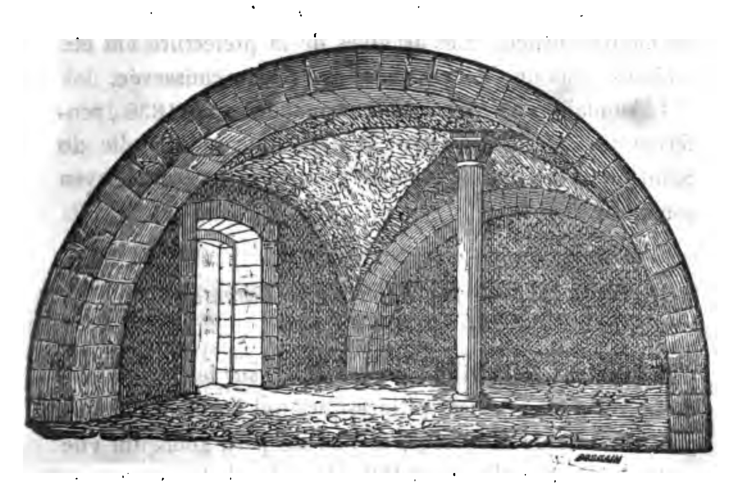
et tenu ainsi par deux personnages occupant les deux côtés de l'archivolte. Ce groupe paraît évidemment représenter la soumission du malin esprit.

On remarquera les chapiteaux des arcades à l'intérieur de l'église ; ils ont été déjà plusieurs fois dessinés et décrits.

Dans le mur méridional qui surmonte une des principales entrées de l'église, est la représentation du Christ, assis entre deux Anges tenant des encensoirs, sujet très-fréquemment reproduit aux XIe et XIIe siècles.

Après avoir vu l'église, on pourra visiter les anciens bâtiments de l'abbaye de Sainte-Croix, occupés par le haras. Ils sont de diverses époques, et produisent un bon effet à l'extrémité de la belle place qui les précède.

Dans les constructions qui entouraient le cloître, j'ai vu plusieurs salles voûtées, dont la maçonnerie en arête



de poisson annonce une époque assez ancienne et vraisemblablement contemporaine de l'église. Les deux fa-

nêtres ogives, surmontées d'une tourelle, que M. Lambert regarde comme un fanal, au centre des bâtiments, pourraient être du XIV[e] siècle ; d'autres parties sont évidemment du XV[e].

L'église Notre-Dame est presque tout entière du XV[e] siècle, et appartient au style ogival de la dernière époque. Le portail, partie la plus remarquable de l'édifice, ne fut terminé qu'en 1464 ; mais il doit être en partie antérieur à cette date. L'église Notre-Dame possède encore d'assez beaux vitraux.

L'église Saint-Thomas, dont on a fait la halle au blé, avait été démolie en 1571, et rebâtie telle qu'elle est en 1630.

On voit à Saint-Lo plusieurs maisons anciennes, notamment celles de l'hospice. Les remparts ont été en grande partie détruits ; quelques tours se montrent encore plus ou moins mutilées. Les archives de la préfecture ont été établies dans une de ces tours assez bien conservée.

L'Annuaire de l'Association normande, pour 1838, renferme des détails précis sur la statistique industrielle de Saint-Lo et de l'arrondissement ; on peut y recourir avec confiance.

§ III. — *De Saint-Lo à Carentan.*

En sortant de la ville, on aperçoit, sur le côté gauche de la route, les falaises pittoresques qui bordent la Vire, près du bois de Montcoq, et l'on ne perd guère de vue cette rivière jusqu'au pont Hébert, qu'on la traverse pour suivre sa rive gauche. Le petit bourg du Pont-Hébert a

pris, depuis quelques années, un grand accroissement; il est devenu une paroisse; autrefois ce n'était qu'un hameau dépendant de la commune voisine. A un quart de lieue de ce point, on trouve le moulin dit *des Claye de Vire*, où l'on pêchait jadis une grande quantité d'excellents saumons. Aujourd'hui que le pont du Vey est garni de portes de flot, le saumon est moins abondant, mais toujours d'une excellente qualité. On l'expédie presque tout à Paris; quelques-uns seulement sont vendus à Saint-Lo ou envoyés à Caen.

La rivière de Vire était autrefois très-poissonneuse. On y prend encore de la carpe, du brochet, de la tanche, etc., etc.

A trois quarts de lieue du Pont-Hébert, on trouve, à gauche, le parc et le château de Cavigny, que M. le marquis de Bellefont vient de faire restaurer. Ce château est d'un très-bon effet; ses tourelles cylindriques et son toit pyramidal annoncent la fin du XVIe siècle.

Plus loin, et du côté opposé de la route, se voient les restes de l'abbaye de la Perrine. Il n'en reste plus aujourd'hui que la maison du prieur et quelques parties de l'église transformées en grange.

Saint-Jean-de-Daye, chef-lieu de canton, est à trois lieues de Saint-Lo, et à-peu-près à moitié chemin de cette ville à Carentan. Un peu avant d'y arriver, on trouve, à droite, la route départementale se dirigeant par Saint-Fromond, vers la mine de Littry et Bayeux.

Saint-Jean-de-Daye n'offre rien de remarquable.

Au-delà de ce petit bourg, l'œil découvre, à droite, la vallée de la Vire, assez large dans cette partie, et, au-delà, sur la rive droite, le bois du Parc et la forêt de Neuilly.

Deux châteaux s'élèvent dans cette vallée, à une lieue de distance l'un de l'autre. Le plus imposant et le plus rapproché de la route est celui de la Rivière-sur-Saint-Fromond : il se trouve à une demi-lieue ; mais ses tours et ses murailles se détachent très-bien sur les prairies au milieu desquelles il s'élève. Ce château date de la fin du XVe siècle ; je l'ai dessiné il y a long-temps, et M. de Gerville en a parlé dans son *Histoire des Châteaux du département de la Manche.*

L'autre château est celui de Neuilly, qui existait dès le XIe siècle et appartenait aux évêques de Bayeux ; on l'aperçoit dans le lointain, et, à cette distance, il produit peu d'effet. Les constructions qui subsistent aujourd'hui sont d'ailleurs peu importantes, et ne remontent point au-delà du XVe siècle. La tour de l'église de Neuilly, quoique plus éloignée du spectateur que le château, est plus en évidence, parce qu'elle s'élève sur le coteau qui borde la Vire : c'est une tour carrée, terminée par un toit à double égout.

Le canal nouvellement fait pour joindre la Vire à la Taute traverse la route. On monte ensuite la côte de Belval, sur la grande commune de Montmartin ; puis on entre dans la route de Bayeux à Carentan. Rien de remarquable de ce point jusqu'à Carentan. On trouve, en arrivant dans cette ville, sur la gauche, le village de Saint-Pellerin, dont l'église offre quelques parties du XIIe siècle.

A Carentan, on peut visiter l'église élevée vers la fin du XVe siècle et qui est assez élégante ; puis les restes du château, qui datent du XIIe siècle. Les fortifications actuelles sont du temps de Vauban.

Géologie. — De Saint-Lo jusqu'à un quart de lieue du

Pont-Hébert,

Pont Hébert, la route court sur les phyllades ou les grauwackes. A la hauteur de Cavigny, elle est traversée par une petite chaîne d'un quartz passant, d'une part, au poudingue quartzeux, et, de l'autre, à une sorte de meulière : on l'emploie pour paver les rues de Saint-Lo. Un peu plus loin, le marbre de transition existe à une certaine profondeur ; mais il est recouvert par le *red marle*, et ne se montre que sur les bords de la Vire, à un quart de lieue de la route, où il forme des falaises. Le *red marle*, qui commence ainsi sur Cavigny, se prolonge sans interruption jusqu'à Carentan (1).

§ IV. — *De Carentan à Valognes.*

Le premier village qu'on rencontre sur la route de Carentan à Valognes est celui de Saint-Côme-du-Mont, sur la rive gauche de la Douve. On y a trouvé des débris de constructions romaines, ce qui a décidé M. de Gerville à y placer le *Crociatonum* de l'itinéraire d'Antonin et de la carte de Peutinger. L'église de Saint-Côme offre quelques parties du XII[e] siècle, et d'autres qui doivent dater de la fin du XV[e]. Il y avait anciennement à Saint-Côme un prieuré que l'archevêque de Rouen, Odon Rigault, visita en 1266.

Le trajet de Saint-Côme à Sainte-Mère-Eglise est de deux lieues. Le pays est très-frais et très-fertile.

Sainte-Mère-Eglise, chef-lieu de canton, est un petit bourg, dont l'église paraît en partie du XIV[e] siècle.

(1) V. ma Carte géologique du département de la Manche, feuille du nord.

Après Sainte-Mère-Eglise on trouve le village de Neuville-au-Plain. Un peu plus loin, à gauche, on aperçoit la tour de Fréville, localité connue des géologues par l'exploitation d'une sorte de craie compacte, qui a reçu le nom de *calcaire à Baculites.*

A une demi-lieue en-deçà de Montebourg, dont l'église se voit d'assez loin, on aperçoit, sur la gauche, le château d'Ecausseville. A droite, la vue s'étend vers Saint-Floxel, dont la foire annuelle est renommée, et vers la commune de Fontenay; quelques massifs d'arbres indiquent l'emplacement du château.

Montebourg, *Montisburgus*, s'élève sur le penchant d'une éminence de grès appartenant à une petite chaîne qui se prolonge jusqu'à la mer. Au sommet de la montagne qui domine la bourgade, est une enceinte retranchée, regardée comme un camp romain par M. de Gerville : c'est de là sans doute que l'éminence a pris le nom de *Mont-Castre*, le *Mont-du-Camp.* Si l'on prend la peine de gravir cette éminence, on en est dédommagé par une vue magnifique : on domine sur le havre de Lestre, sur la côte de Quinéville et sur les petites îles de Saint-Marcouf.

Montebourg n'offre pas un grand intérêt pour le voyageur. L'abbaye, fondée au XII[e] siècle par un Reviers, n'existe plus, et l'église communale qui avait été élevée par les moines, vers le XIV[e] siècle, n'a de remarquable que son clocher pyramidal en pierre. La population de Montebourg est d'environ 2,000 habitants.

De ce lieu à Valognes, la distance n'est guère que de deux lieues et demie. La route suit une pente extrêmement douce jusqu'à la ville.

Avant d'entrer dans le faubourg, on rencontre le village de la Victoire, qui, d'après M. de Gerville, occupe une partie du sol de l'antique *Alauna*, et tire probablement son nom de l'existence d'un temple de la Victoire, qui devait occuper la même place.

Le centre d'*Alauna* se trouve à peu de distance de ce point, sur la droite de la route et à l'ouest de la ville actuelle. Les débris d'un ancien bain, décrit dans le 3e volume de mon Cours d'antiquités, et les vestiges d'un théâtre, indiquent encore l'une des parties les plus importantes de cette ville, dont le nom est échu au village d'*Alleaume* (1).

Géologie. — En sortant de Carentan, on marche sur le *red marle ;* le lias se montre à Saint-Côme-du-Mont, et sa superposition, à la première roche, se manifeste par le coteau de Saint-Côme. A peu de distance de Montebourg, on rencontre le calcaire de Valognes, inférieur au lias ; il ne forme qu'une bande étroite, au pied de l'éminence, en grès quartzeux, sur laquelle Montebourg est assis. Ce grès se prolonge presque jusqu'à Valognes, souvent recouvert par des couches épaisses de galets roulés (2).

VALOGNES est une ville agréable, assise au milieu

(1) Alleaume, village qui renferme les ruines romaines d'*Alauna*, dont je parle, compris dans son territoire un des faubourgs de Valognes. On remarque quelques parties romanes dans l'église.

(2) V. ma Carte géologique du département de la Manche, partie du nord.

d'un pays riche et varié ; les voyageurs ne la quittent qu'avec regret. La bibliothèque communale, placée dans le collége, renferme quinze mille volumes ; le curieux autel mérovingien de l'église du Ham et quelques autres morceaux d'antiquités y sont déposés.

Une collection privée, qui mérite d'être vue, est celle de M. de Gerville, correspondant de l'Institut, auteur d'un grand nombre de Mémoires sur l'histoire et les monuments du département de la Manche.

M. de Gerville possède une belle suite de médailles et un cabinet d'histoire naturelle, riche en fossiles du pays.

L'église de Valognes, seul monument à citer, est en partie de la fin du XVe siècle ; elle n'a rien de remarquable. L'une de ses tours est terminée par un couronnement piriforme.

§ V. — *De Valognes à Cherbourg.*

La route de Valognes à Cherbourg est montueuse et assez variée. Les points les plus élevés sont formés par le grès intermédiaire qui, dans cette contrée, présente un assez grand nombre de variétés, depuis le grès très-dur et très compacte passant au quartz, jusqu'à celui dans lequel les grains tendent à se désagréger.

En sortant de Valognes, on marche d'abord sur le calcaire secondaire, puis sur une zône étroite de *red marle*, avant d'entrer dans la région du grès intermédiaire, qui commence à une demi-lieue de la ville. Celui-ci ne se trouve guère interrompu que par les vallées dans lesquelles la Gloire et la Claire coulent sur les phillades. On

monte la côte de la *Pierre butée*, et l'on aperçoit à gauche l'église de Brix, bâtie sur une éminence au-delà de la vallée. On voit à Brix les ruines d'un château décrit par M. de Gerville, et plusieurs souvenirs historiques donnent de l'intérêt à cette localité. La route se prolonge jusqu'à Cherbourg sans qu'aucune agglomération notable de maisons se voie sur ses bords, et la forêt de Cherbourg occupe une bonne partie de cet intervalle. Sur la gauche, on distingue au loin, à l'ouest et au sud-ouest, des éminences assez notables, que j'ai reconnues être formées de grès intermédiaire, dans mes explorations géologiques du département de la Manche.

A une demi-lieue de Cherbourg, un magnifique tableau vient frapper les regards : le grand port, la digue, l'île Pelée, Cherbourg avec ses forts et ses établissements maritimes, les rochers quartzeux si pittoresques du Roule, qui s'élèvent en affectant des formes variées. Tout concourt à rendre imposante l'arrivée de Cherbourg ; la vallée de la Divette et l'admirable coup-d'œil dont on jouit en descendant vers la ville, rappellent certains sites de la Suisse (1).

§ VI. — *De Valognes à Cherbourg par Quettehou et Barfleur.*

On aurait tort de quitter Valognes sans avoir visité le Val-de-Saire. Il faut faire de ce côté le tour de la presqu'île,

(1) En descendant cette longue côte par laquelle on accède à Cherbourg, on aperçoit, à trois quarts de lieue de distance sur la gauche, dans la vallée de la Divette, la belle propriété de Martinvast, appartenant à M. le comte du Moncel, et dont la description a été donnée dans l'Annuaire de 1842.

ne fût-ce que pour voir un chef-d'œuvre d'architecture, le phare de Gatteville.

La route de Valognes à Quettehou est agréablement variée. A trois quarts de lieue de la ville, on voit à gauche l'église de Tamerville, dont la tour octogone, qui doit remonter au XIIe siècle ou à la fin du XIe, a été gravée dans l'ouvrage de Cottmann.

A deux lieues de Valognes, les buttes de Montaigu-la-Brisette dominent la route du côté du nord ; à droite se voit le château appartenant à M. du Trésor, ancien sous-préfet de Valognes. Plus loin, on trouve des bois appartenant à M. le général Le Marrois, et bientôt on arrive au haut d'un coteau, d'où la vue la plus ravissante vient s'offrir aux regards : à l'horizon, la mer avec les îles Saint-Marcouf ; à vos pieds, le bourg de Quettehou ; plus loin, le fort de Saint-Vaast-la-Hougue et sa jetée, terminée par un fort et une tour élevée. Ce port de la Hougue est devenu célèbre depuis le désastre qu'y éprouva la flotte de l'amiral Tourville, en 1692. Dernièrement encore, on a tiré une quantité considérable de boulets et de débris des vaisseaux de l'amiral, qui furent, comme l'on sait, coulés dans ce malheureux combat naval (1).

A gauche de Saint-Vaast et un peu plus loin, vous apercevez en mer la petite île de Tatihou, qui sert de lazaret pour Cherbourg, et où réside, comme à Saint-Vaast et aux îles Saint-Marcouf, une garnison fournie habituellement par le régiment qui occupe Cherbourg.

(1) L'état de ces boulets était fort remarquable et a donné lieu à M. Deslongchamps, professeur d'histoire naturelle à Caen, de faire un Mémoire curieux sur l'altération du fer dans les eaux marines.

On distingue aussi l'église et le clocher de Rhéville, et plusieurs autres communes du pays plat qui longe la mer jusqu'à Barfleur.

Si l'on tourne ses regards vers le sud-sud-est, on peut, lorsque le temps est clair, distinguer facilement les falaises calcaires qui bordent les côtes de l'arrondissement de Bayeux, notamment celles de Saint-Pierre-du-Mont et d'Englesqueville, la pointe de la Percée, etc., etc.

Quettehou est un chef-lieu de canton, dont l'église date en partie du XIIIe siècle. Il y a deux lieues de Quettehou à Barfleur.

Barfleur était, au moyen-âge, un port important dont il est souvent parlé dans les chartes et les chroniques ; il est bien déchu de son ancien état. Le bassin est creusé naturellement au milieu des roches de granite. L'église offre quelques parties de transition.

Le phare de Gatteville est à trois quarts de lieue au nord de Barfleur. Cette magnifique colonne en granite, haute de deux cents pieds, rappelle, par sa construction, ce que les Romains nous ont laissé de plus beau et de plus gigantesque. C'est une des merveilles de notre époque, et, comme on sait, l'œuvre de M. de la Rue, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

De Barfleur à Cherbourg, on passe à Tocqueville, résidence de M. Alexis de Tocqueville, membre de l'Académie française, et par le bourg de Saint-Pierre. Le château de Saint-Pierre, appartenant à M. le marquis de Blangy, renferme une galerie de tableaux.

On arrive à Tourlaville, d'où la vue s'étend sur la baie de Cherbourg et beaucoup plus loin.

Géologie. — Les granites affectent, depuis Rhéville jus-

qu'à Gatteville, des variétés que le géologue observera avec intérêt, et que j'ai indiquées sommairement dans ma géographie des roches du département de la Manche. Les éminences de la Pernelle et les plateaux compris entre ce point, Barfleur et Tourlaville, lui offriront des variétés d'arkoses assez nombreuses qui méritent d'être étudiées de nouveau, surtout depuis que les auteurs de la carte géologique de France les ont classées dans les terrains tertiaires. Je ne saurais, quant à présent, partager cette opinion; j'ai du reste exactement indiqué les limites de cette roche sur ma carte géologique du département de la Manche (partie du nord).

Nota. Nous ne nous occuperons pas des curiosités de Cherbourg, persuadé qu'il existe un ouvrage spécial pour guider le voyageur dans cette ville, et voulant d'ailleurs nous conformer à notre titre et donner seulement la *Statistique routière.*

ROUTE DE CAEN A ROUEN.

Nous avons maintenant à donner l'itinéraire de Caen à Rouen ; mais nous allons beaucoup abréger, afin de ne pas occuper une trop grande place.

---

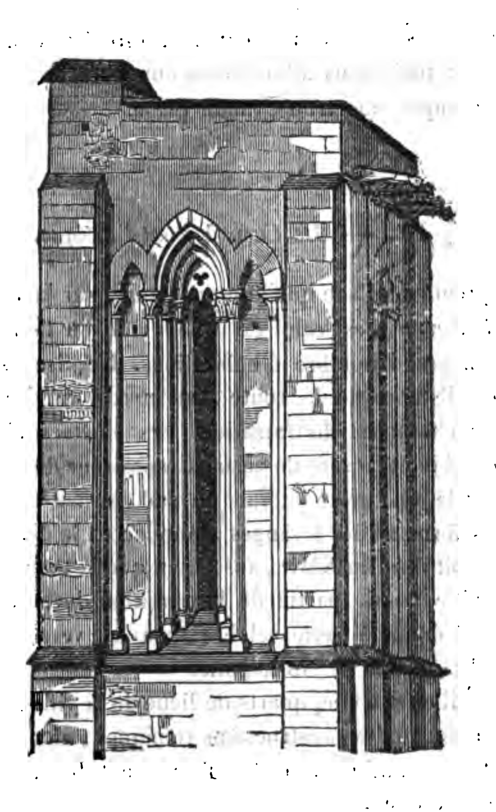
§ Ier. — *De Caen à Pont-l'Evêque.*

Le premier village que l'on rencontre sur la route de Caen à Rouen, est celui de Mondeville où l'on trouve un assez grand nombre d'habitations. L'église, située à quelque distance de la route, au nord, mérite d'être vue ; le chœur est de transition. Les fenêtres cintrées, dont l'archivolte, ornée de zigzags, repose sur des colonnes légères ; la jolie porte latérale au sud, ornée de zigzags opposés formant des losanges, annoncent le XIIe siècle. La nef doit être du XIIIe, aussi-bien que la tour centrale. Mondeville faisait partie de l'exemption de Fécamp, et avait été donné à cette célèbre abbaye, vers 989, par Richard Ier, duc de Normandie.

Giberville est à cinq quarts de lieue de la ville, au nord. On y a trouvé des constructions romaines, des médailles et un trépied antique, qui fait l'ornement du Musée d'antiquités de Caen.

On rencontre ensuite Demouville. L'avenue du château borde la route. L'église est en partie du XIIIe siècle et du XIIe.

A quelque distance au nord de Demouville, on aperçoit l'église de Cuverville, dont le chœur est d'architecture romane, mais surtout remarquable par sa tour de la fin du XIIIe ou du XIVe siècle.



A deux lieues et demie de Caen, on trouve, à droite, le château et le parc de M. le marquis de Banneville, membre de l'Association normande.

Entre Banneville et Troarn, on rencontre des coteaux dirigés du nord au sud : ce sont les premières assises de l'argile bleuâtre, analogue à celle des environs d'Oxford, et qui forme la base du terrain le plus fertile d'une bonne partie du pays d'Auge (1). Certaines couches de ce banc argileux servent à faire de la tuile. Plusieurs fabriques sont établies sur le bord de la route.

Troarn, chef-lieu de canton, sur la Dive, doit son importance à l'abbaye de Saint-Martin. En 1022, Roger de Montgommery, vicomte d'Exmes, fonda à Troarn une collégiale, et, vers 1048, son fils tranforma cette collégiale en abbaye, sous l'épiscopat de Hugues, évêque de Bayeux.

Le premier abbé du monastère, Durand, entra en fonctions l'an 1059 (2); la même année, l'église fut dédiée par Odon, frère de Guillaume-le-Conquérant, évêque de Bayeux.

Quand l'archevêque de Rouen, Odon Rigault, visita l'abbaye en 1250, il y trouva quarante-quatre moines et 3,000 livres de revenu (environ 54,677 livres). Il n'y

(1) V. ma Topographie géognostique du Calvados, 1 vol. in-8°, 1828, et la Carte géologique du département.

(2) Orderic Vital parle en ces termes de ce premier abbé de Troarn, dans le VIIIe livre de son *Histoire de Normandie :* « Durand, moine » depuis son enfance, célèbre par sa piété et sa sagesse, très-ha- » bile docteur dans le chant ecclésiastique et dans les dogmes di- » vins, dur bourreau de lui-même, mais plein de douceur dans » ses rapports avec les autres, etc., etc. »

avait plus que neuf moines quelque temps avant la révolution. La mense abbatiale s'élevait alors à plus de 100,000 francs.

Cette abbaye avait un assez grand nombre de patronages, la plupart indiqués dans ma Statistique monumentale.

Les Anglais assiégèrent l'abbaye de Troarn et la prirent en 1418, parce qu'elle tenait pour Charles VI. Elle fut, d'après l'abbé de La Rue, fortifiée en 1468, pour la garantir des incursions des Bretons ; elle fut pillée par les protestants en 1562 (1). L'église de l'abbaye est complètement détruite ; elle avait près de deux cents pieds de longueur.

Quelques restes de l'ancienne abbaye, convertis en bâtiments d'exploitation, conservent encore leur caractère primitif, malgré les changements qu'ils ont éprouvés : telles sont des fenêtres, qui peuvent dater du XIII[e] siècle.

L'entrée principale du monastère existe encore. Elle est ornée d'un portique comme la façade d'une église, et surmontée d'un fronton triangulaire. Des contreforts et des niches à statues, surmontées de dais, décorent les deux côtés de cette entrée, qui est plus monumentale que la

(1) M. l'abbé Laffetay, professeur de rhétorique au collége de Villiers (Calvados), membre de plusieurs Sociétés savantes, a donné un excellent *Précis sur l'abbaye de Troarn*, dans le III[e] volume du Bulletin monumental, qui paraît à Caen, sous les auspices de la Société française pour la conservation des monuments. (*V. pages* 225 *et suivantes de ce volume.*)

du XIVe siècle ou du XVe., dans sa partie supérieure. Terminée en plateforme, son ensemble rappelle le charmant campanille de la cathédrale de Florence.

De Goustranville à Dozulé, le trajet est d'une demi-lieue. On distingue, en approchant du bourg, une belle ligne de coteaux, courant du nord au sud, et qui annoncent une nouvelle formation géologique : c'est effectivement le grès vert et la craie qui viennent se superposer aux argiles d'Oxford et aux couches qui l'avoisinent.

Dozulé s'est accru avec une rapidité étonnante, depuis l'établissement de la grande route de Rouen, qui autrefois passait par Dives pour se rendre à Honfleur. Le bourg de Dozulé offre aujourd'hui une belle rue, dont les maisons sont en contact comme à la ville. L'église, peu intéressante, est à quelque distance du bourg, du côté du sud. Il est question d'en construire une autre, au centre de la commune. Il y a chaque semaine, à Dozulé, un marché considérable. L'ancienne importance de Dives tend chaque jour à décroître.

Dives, célèbre par son port, où Guillaume, duc de Normandie, arma une partie de sa flotte, n'est qu'à deux petites lieues de Dozulé, au nord. Le silence et la solitude règnent aujourd'hui là où autrefois existait une ville populeuse et florissante.

Tout près de Dozulé, vers Dives, on distingue, au milieu des prairies, l'abbaye de Royal-Pré. La plupart des bâtiments qui subsistent n'annoncent pas une époque reculée.

En sortant de Dozulé, la route est conduite au milieu

d'une vallée creusée dans l'argile d'Oxford (1) et dominée par des coteaux recouverts de craie verte. On voit à gauche le village d'Angerville, dont les seigneurs étaient à la conquête de l'Angleterre. Une motte féodale, près de l'église, indique l'emplacement de leur château.

A Annebault, dont le seigneur était aussi à la conquête en 1066 (2), la route quitte la vallée pour franchir les coteaux et parvenir sur un vaste plateau formé par la craie, qui s'étend jusqu'à Pont-l'Evêque (3).

Dans cet intervalle, rien ne vient frapper les regards du voyageur. A une lieue de Pont-l'Evêque et à un quart de lieue au nord de la route, est situé le bourg de Beaumont, renommé par son couvent de Bénédictins fondé, en 1060, par Robert-Bertrand, seigneur de Roncheville. Ce prieuré, dépendant de Saint-Ouen de Rouen, avait, avant la révolution, une école militaire.

Quand l'archevêque de Rouen, Odon Rigault, visita le prieuré de Beaumont en 1267, il y trouva douze moines. Il paraît qu'ils possédaient alors une bibliothèque; car Odon leur prescrivit de *faire le catalogue de tous leurs manuscrits* et de l'inscrire sur le grand livre de l'église. Il ordonna aussi au prieur de faire souvent la visite des cassettes des moines, pour les empêcher de s'attacher aux biens du monde et de rien posséder en propriété.

M. Follebarbe, membre de l'Association normande

(1) V. ma Carte géologique du Calvados.

(2) Les ruines du château existent dans un bois, au sud de la route. (*Voir le Ve volume de mon Cours d'antiquités monumentales.*)

(3) V. ma Carte géologique du Calvados.

et maire de Beaumont, qui a rendu déjà bien des services à son pays, a eu l'heureuse idée d'élever, dans le bourg de Beaumont, un monument à la mémoire du célèbre mathématicien La Place (1).

Plus près de Pont-l'Evêque et du côté opposé (au sud de la route), était un autre prieuré, celui de Saint-Hymer, qui dépendait de l'abbaye du Bec. Odon Rigault en fit la visite la même année, et il y trouva dix moines (2).

Drubec est un village que l'on rencontre à la hauteur de Beaumont, du côté opposé; on distingue l'église de la route. La tour romane en est octogone depuis la base jusqu'au toit, type fort rare dans nos contrées.

On arrive bientôt à la vallée de la Touque, creusée dans l'argile d'Oxford, et au milieu de laquelle est assise la ville de Pont-l'Evêque.

M. La Butte a donné, dans son *Histoire de l'arrondissement de Pont-l'Evêque*, un bon article sur cette petite ville. Nous ne pouvons que renvoyer à son livre fort intéressant, où les principales localités de cette partie du pays d'Auge ont été décrites (3).

(1) La Place naquit à Beaumont le 22 mars 1749; il est mort à Paris le 5 mars 1827.

(2) V. le texte des visites pastorales d'Odon Rigault, archevêque de Rouen, dont j'ai publié plusieurs fragments, d'après le manuscrit de la bibliothèque royale.

(3) MM. Le Court et Le Métayer, membres de l'Association normande, se proposent de publier, de leur côté, une histoire de Pont-l'Evêque et de son arrondissement. Ils ont déjà réuni des matériaux considérables pour cet ouvrage.

L'église de Pont-l'Evêque se compose d'une nef assez élevée avec ses bas-côtés ; elle n'a point de transept. La tour est à l'extrémité occidentale, comme dans beaucoup d'églises du XV[e] siècle. Elle est très-pesante, flanquée de contreforts saillants, et se termine brusquement par un toit en charpente, couvert d'ardoises.

En général, l'ornementation de cette église n'a pas, dans ses moulures, la finesse que l'on trouve dans beaucoup d'édifices datant, comme elle, du XV[e] et du XVI[e] siècle : cela tient, je crois, à la nature de la pierre employée. La craie est très-tendre dans l'arrondissement de Pont-l'Evêque ; elle éclate facilement sous le ciseau, et le calcaire oolitique, dont on peut se servir à son défaut, est d'un grain assez grossier. La craie a été employée dans la construction de l'église dont nous parlons.

L'intérieur offre une certaine magnificence dans l'élévation de la grande nef, et surtout dans l'ornementation des voûtes des bas-côtés, dont les arceaux multiples sont garnis de pendentifs.

Il n'y a pas une seule partie de l'église de Pont-l'Evêque qui paraisse antérieure au XV[e] siècle, et diverses parties de l'édifice, notamment les voûtes dont je viens de parler, ne sont évidemment que du XVI[e]. MM. Le Court et Le Métayer, qui s'occupent de l'*Histoire de Pont-l'Evêque*, trouveront sans doute les dates précises de la construction première et des reprises diverses qui ont été faites (1).

(1) Je crois me rappeler que ces messieurs possèdent des documents qui établissent qu'une partie au moins de l'église a été

Les lourdes consoles qui supportent un entablement au-dessous des fenêtres de la grande nef, annoncent assez le temps d'Henri IV, ou même une époque plus récente encore.

Il est évident qu'un désastre considérable a forcé de reprendre en sous-œuvre et de reconstruire la partie supérieure de la grande nef. Il n'y a même pas de voûtes en pierre dans cette partie, et celles qui existent ne sont qu'en bois. Il y en avait eu d'abord en pierre (1).

Il existe encore six verrières presque complètes dans l'église de Pont-l'Evêque ; elles sont dans le chevet. D'autres fragments de vitraux se voient dans d'autres fenêtres.

S'il pouvait se détourner de sa route, nous engagerions le voyageur à visiter le château de Bonneville, tout près du bourg de Touques, et l'un des plus historiques de la Normandie (2).

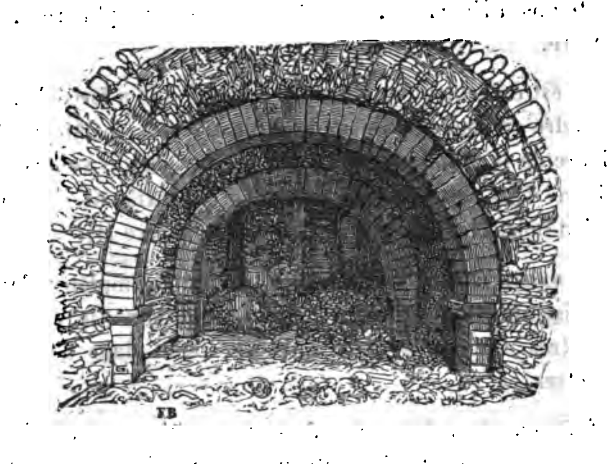
Le prieuré de Saint-Arnoult, assis sur le penchant d'un coteau, au-delà de la rivière, et qui offre une charmante

construite de 1484 à 1496, ce qui s'accorde très-bien avec le style de diverses parties de l'édifice; mais d'autres doivent être beaucoup plus modernes.

(1) On parle d'un incendie qui ruina la partie supérieure de l'église, laquelle n'aurait été remise dans l'état actuel qu'au XVII[e] siècle.

(2) V. ma Statistique monumentale du Calvados, et le V[e] volume de mon Cours d'antiquités.

ruine, est en partie d'architecture romane (XIe siècle), et d'architecture ogivale (XVe). Une crypte très-curieuse



existe sous le chœur, partie la plus ancienne. On y voit un grand nombre d'ossements et de têtes de morts.

Le bourg de Touques lui-même offre deux églises romanes. L'une, sous l'invocation de saint Pierre, était convertie en magasin, lorsque, dernièrement, le ministre de l'intérieur a jugé convenable de la faire réparer et de dépenser à cet effet une somme considérable. Cette église, à laquelle quelques antiquaires ont attribué une antiquité exagérée, n'est probablement que du XIe siècle. Elle a été analysée dans ma Statistique monumentale du Calvados.

L'église paroissiale, plus grande et moins ancienne que la précédente, offre des parties remarquables : notamment dans le chœur, des arceaux de voûtes qui étaient

garnis de moulures comme ceux de l'abbaye de Saint-Germer (Oise). On examinera aussi avec intérêt une porte romane dans le mur latéral du nord.

Trouville, petit port, à l'extrémité de la vallée, n'est qu'à une demi-lieue du bourg de Touques. Chaque année, les bains de mer y attirent une société nombreuse, et l'on y a, depuis quelque temps, construit de nouveaux logements pour les baigneurs. Les falaises calcaires, entre Trouville et Hennequeville, sont intéressantes pour le géologue; elles sont figurées dans ma Topographie géognostique du Calvados.

Dans le trajet de Pont-l'Évêque à Bonneville, on remarquera, sur la route, l'église du Coudray, qui offre des fenêtres cintrées, des modillons romans, et une tour latérale du XIIIe siècle.

§ II. — *De Pont-l'Evêque à Honfleur.*

La route qui conduit de Pont-l'Evêque à Rouen devait se diriger sur Pont-Audemer; mais ce chemin n'est pas terminé, et la grande route que suivent les diligences passe par Honfleur, port assez important, du reste, pour que cette direction soit préférée des voyageurs, même quand la route de Pont-l'Evêque à Pont-Audemer sera terminée.

En sortant de Pont-l'Evêque, on passe la petite rivière de Calonne, sur la commune de Saint-Melaine, dont l'église est romane en partie. On monte ensuite une longue côte, en traversant la forêt et passant par le village de Rabut, dont les grès et les sables assez développés représentent

l'*iron sand* des géologues anglais ; puis par le village de Tourville. Parvenu à ce point, on ne tarde pas à se trouver sur un plateau de craie qui s'étend jusqu'à Honfleur.

A partir du village d'Equemauville, la route court parallèlement à une vallée très-fraîche dans laquelle elle s'engage de plus en plus, à mesure qu'elle approche de la ville. Cette arrivée de Honfleur est fort agréable. Une avenue d'ormes la termine.

Honfleur à deux églises : l'une, Sainte-Catherine, est construite en bois, et n'a guère de remarquable que cette bizarrerie. Elle se compose de deux nefs parallèles et accolées, dont l'une, plus ancienne que l'autre, peut dater des dernières années du XVe siècle ou du commencement du XVIe.

La tour est séparée de l'église, et se trouve au-delà de la rue qui passe devant le portail occidental.

Le portail de Saint-Léonard annonce, par la délicatesse de ses moulures, le XVIe siècle, tout au plus le commencement du règne de Louis XII. Le reste de l'église a été refait en très-grande partie. Sa tour, en forme de cloche, n'est que du XVIIIe siècle.

On trouvera dans l'ouvrage de M. La Butte, sur Honfleur, un grand nombre de détails curieux sur l'histoire de cette ville et sur ses fortifications, dont il ne reste plus que quelques débris.

De grands travaux hydrauliques, dirigés par M. l'ingénieur en chef Tostain, ont sensiblement amélioré le port ; les nouvelles jetées sont des monuments à visiter.

Notre-Dame-de-Grace, petite chapelle dédiée à la sainte Vierge et très-vénérée des marins, s'élève au sommet de la falaise qui domine la mer, à l'ouest de Honfleur. Il ne

faut pas oublier de gravir cette éminence ; on jouit de là d'une vue magnifique. La chapelle actuelle n'a point de caractère, et est d'une architecture peu ancienne.

Géologie. — L'exploration des falaises, entre Honfleur et Trouville, est chose facile, et bien des géologues l'entreprennent (1). En sortant de la ville, sous la côte de Grace, on voit des couches de craie fortement chloritées, représentant le *green sand* ou grès vert. La falaise s'abaisse à Vasouy, à Pennedepie, où on commence à trouver très-développée l'argile de Honfleur, avec des fossiles nacrés, décrits par M. Deslongchamps et cités dans ma Topographie géognostique du Calvados. Au-delà de Villerville, l'argile de Honfleur s'élève, et l'on voit surgir graduellement des calcaires appartenant au groupe de l'oolite supérieure, et qui atteignent une assez grande hauteur à Hennequéville. On peut consulter la coupe figurative que j'ai donnée de ces falaises, dans l'atlas de ma Topographie géognostique du Calvados.

§ III. — *De Honfleur à Pont-Audemer.*

De Honfleur à Fiquefleur, la route paraît assise sur un terrain d'alluvion et suit le rivage de la Seine ; là finit le département du Calvados.

(1) En allant à cheval, on peut, en partant de bonne heure, revenir le soir à Honfleur, si la marée le permet. Pour explorer les terrains, le long de la mer, il faut qu'elle soit basse. Il existe d'ailleurs une route parallèle au rivage, au-dessus des falaises ; on peut la prendre pour revenir.

L'église de Fiquefleur est romane.

Après avoir passé près d'elle, la route se dirige vers le sud-est, et monte une longue côte taillée dans la craie.

De cette côte assez rapide, la vue s'étend au loin sur l'embouchure de la Seine et sur la mer; on plane sur Honfleur, et l'on distingue facilement le Havre, au-delà du fleuve ou plutôt du bras de mer qui forme son embouchure.

Du sommet de la côte jusqu'à Pont-Audemer, la route parcourt un plateau légèrement ondulé, et l'œil ne rencontre guère de remarquable que la petite église de Saint-Maclou, et, en arrivant à Pont-Audemer, celle de Saint-Germain, qui est romane.

Pont-Audemer est au centre de la vallée de la Rille, profondément encaissée entre deux coteaux de craie. Le grès vert, ou la craie chargée de chlorite, se montre au pied des coteaux, presqu'au niveau de la rivière.

M. Canel a publié sur Pont-Audemer un bon ouvrage que l'on peut consulter.

L'église Saint-Ouen de Pont-Audemer est de deux époques : le chœur appartient au XI[e] siècle, la nef à la fin du XV[e] ou au commencement du XVI[e]. Le chœur a été complètement défiguré par les prétendus embellissements qu'on y a faits à différentes époques. Les vitraux de cette église sont fort remarquables.

L'église Saint-Germain, orientée du sud-ouest au nord-est, était, d'après M. Canel (1), la plus ancienne de la

(1) Bulletin monumental, t. IV, p. 390.

ville ; mais elle a été souvent restaurée. Le chœur était primitivement terminé par trois absides, dont deux ont été remplacées par un mur droit, percé de deux grandes fenêtres. Le style ogival du XIIIe siècle domine dans le clocher.

L'église Notre-Dame-du-Pré ou du Saint-Sépulcre, dont il ne reste qu'une partie de la nef, et qui n'est plus consacrée au culte, présente les caractères de l'époque de transition du plein-cintre à l'ogive ou du roman fleuri. On y remarque, entre la porte d'entrée et la fenêtre qui la surmonte, une assez large saillie, au-dessous de laquelle se déroule une rangée de corbeaux remarquablement sculptés.

§ IV. — *De Pont-Audemer à Rouen.*

La route, soit qu'elle cotoie des vallées, soit qu'elle traverse des plateaux, se trouve toujours au-dessus de la craie, à partir de Pont-Audemer jusqu'à Rouen : elle présente néanmoins beaucoup de variété.

Le Bourg-Achard, à quelques lieues de Pont-Audemer, est une jolie bourgade, dont l'église a été reconstruite en grande partie dans le style ogival du XVe siècle, par M. Grégoire, architecte de Rouen.

La reconstruction de la nef ayant nécessité le déplacement des anciens fonts baptismaux en plomb, décrits et figurés dans le 6e volume de mon Cours, on les trouve aujourd'hui relégués près de la tour, dans le vestibule par lequel on monte à la tribune.

Le chœur, qui n'a pas été refait comme la nef, renferme trois stalles à dossiers fleurdelisés, couronnés de dais et de pinacles admirablement découpés ; elles peuvent dater du temps de Louis XII. Trois verrières, du même temps que le chœur, occupent les fenêtres du chevet. On remarque aussi un vitrail dans la chapelle du transept nord.

A gauche de la route, à deux lieues de Bourg-Achard, se trouve la Bouille, d'où il part pour Rouen des bateaux à vapeur, à plusieurs heures de la journée (1). Plus loin, on distingue, à droite, les vestiges du château de Robert-le-Diable, à Moulineaux, et la forêt.

La petite église de Moulineaux, au pied du coteau, est un édifice assez remarquable, qui doit remonter à l'époque de saint Louis, à en juger par le style très-pur de son architecture ogivale primitive (2). Le chevet borde la route, du côté gauche ; on y voit un vitrail du XIIIe siècle, bien conservé.

Si l'on entre dans l'église, on y trouvera des fonts baptismaux du même siècle, cités dans le VIe volume de mon Cours d'antiquités, et que M. Deville a dessinés.

Le jubé et les boiseries, du XVIe siècle, sont d'une grande délicatesse et méritent d'être remarqués.

De Moulineaux à Rouen, la distance est de trois lieues; la route s'éloigne peu de la Seine, et l'on découvre bien

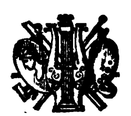
(1) On peut quitter la diligence pour prendre, à la Bouille, le bateau de Rouen. Les rives de la Seine sont très-variées, dans cette partie de son cours.

(2) V. mon Cours d'antiquités monumentales, t. IV.

souvent le fleuve et les coteaux qui le bordent du côté du nord, chargés de châteaux et d'habitations de l'aspect le plus gracieux. C'est ainsi que, récréé par le tableau si animé de la Seine et de ses bords, on entre à Rouen par le faubourg Saint-Sever.

Ici finit notre tâche. Le voyageur trouvera, dans les divers ouvrages publiés à Rouen, et dans le *Guide de l'étranger*, par M. Licquet, de nombreux renseignements sur les curiosités de cette capitale de la Normandie.

(*Extrait de l'Annuaire normand pour* 1843.)



Caen, Imp. de H. Le Roy.

ROUTE DE LUC A CAEN ET DE CAEN A ALENÇON.

§ Ier. — *De Luc à Caen.*

Depuis vingt-cinq ans, la partie du village de Luc située sur le bord de la mer, a pris des accroissements considérables. Des hôtels ont été établis pour les promeneurs et pour ceux qui viennent prendre les bains de mer ; chaque jour on voit les constructions se multiplier.

Sans être variée, la plage de Luc est assez agréable et commode pour les bains. Quelques promenades aux environs offrent de l'intérêt, comme on pourra s'en convaincre en lisant ma Statistique monumentale du Calvados (canton de Douvres). Langrune et Bernières, communes voisines, remarquables par leurs beaux clochers, reçoivent aussi des baigneurs tous les étés, aussi bien que le village de Lion, situé à l'est de Luc.

De Luc on distingue le cap de la Hève et le Havre, l'embouchure de la Seine, celles de la Touque et de la Dive, et les hautes falaises qui bordent la côte, depuis cette dernière rivière jusqu'à Honfleur.

L'église de Luc est au moins à un quart de lieue de la plage. Elle se compose d'une nef romane, dans laquelle on a refait des fenêtres. La façade occidentale offrait une porte à plein cintre, qu'on a maladroitement masquée par un porche dorique. La tour latérale, au sud, percée de longues arcades à plein cintre, paraît aussi du XIIe siècle. Il faut faire abstraction des dernières assises formant le parapet de la plate-forme ; ce couronnement est du XVIe.

Le célèbre pélerinage de la Délivrande est tout près de Luc. Le bourg dans lequel s'élève la chapelle fait partie de Douvres, chef-lieu de canton.

Cette chapelle est en grande partie moderne. On y remarque, à l'ouest et du côté du nord, des arcatures et autres détails qui annoncent la fin du XII[e] siècle. L'histoire de la statue miraculeuse de la sainte Vierge, qu'on y vénère, a été souvent écrite. Le voyageur pourra se la procurer à la porte même de l'église. Dernièrement, un ecclésiastique, M. Laurent, en a fait paraître une histoire plus complète. Les missionnaires du diocèse, qui desservent la chapelle de la Délivrande, ont leur maison tout près de là. Il existe aussi à la Délivrande un couvent de religieuses, fondé et dirigé par M[me] Sainte-Marie, fille de M. le comte Théodore d'Osseville, ancien receveur-général.

En sortant de la Délivrande, on aperçoit l'église de Douvres, qui offre assez d'intérêt (1). La tour, placée latéralement au nord, est très-remarquable et fort élégante; elle peut se rapporter au XII[e] siècle. A l'étage supérieur, on y remarque deux fenêtres presque semi-circulaires, dans lesquelles l'ogive se montre à peine. Au-dessous de cet étage, sont des arcatures fort allongées, puis des arcatures plus courtes.

Sous la tour, à l'intérieur, on trouve de belles ogives romanes, ornées de losanges et de zigzags.

Le chœur est d'une époque comparativement plus récente que le reste, et peut-être du XV[e] ou tout au plus du

(1) Voir la description de cette église dans ma Statistique monumentale du Calvados.

XIVe siècle. Deux chapelles y ont été accolées : dans la nef on a fait des reprises modernes et percé de nouvelles fenêtres.

Très-anciennement, les évêques de Bayeux ont possédé à Douvres un château, avec des terres portant le titre de *baronnie*. Odon Rigault, lorsqu'il faisait ses visites pastorales, du temps de saint Louis, y couchait habituellement en allant à Bayeux. Les restes de ce château, qui existent encore, ne m'ont pas paru remonter au-delà du XIVe siècle.

Cresserons se trouve du côté gauche de la route, et plus loin est l'église de Périers, aujourd'hui réunie à Mathieu. On y remarque des fenêtres étroites et allongées du XIIIe siècle, et des parties de murs plus anciennes, dont les pierres sont en arête de poisson.



La petite porte que voici, paraît du XIIIe siècle comme les fenêtres.

Plusieurs jolies habitations bordent la route de la Délivrande à Caen. On remarque, du côté droit, celle de M. Le Creps, ancien député, membre de l'Association normande. On aperçoit le château au bout d'une avenue ; les jardins sont tenus avec beaucoup de soin ; les serres renferment un grand nombre de belles plantes exotiques.

L'église de Mathieu se trouve du côté opposé de la route. Elle se compose d'une nef romane, dans les murs de laquelle on remarque des pierres disposées en arête de poisson. Cette nef était plus longue dans l'origine ; un pan de mur existe encore pour le prouver, et le mur occidental, supportant le campanille, est moderne. Le chœur est en partie du XIIe siècle.

Le chimiste Roëlle et le savant physicien Fresnel sont nés à Mathieu.

Le château de Cambes est du côté droit : c'était la demeure habituelle de feu M. le marquis de Mathan, pair de France, et du savant abbé De Larue, membre de l'Institut. Il y a composé ses Essais historiques sur Caen, son Histoire des Bardes et ses autres ouvrages.

Une longue avenue d'ormes précède le château. On y conserve quelques portraits de famille et des manuscrits précieux, légués par l'abbé De Larue à la famille de Mathan.

L'église est en grande partie romane, sauf la tour terminée en plate-forme et que je crois du XVe siècle, et l'extrémité du chœur, qui appartient aussi à la troisième époque de l'ère ogivale.

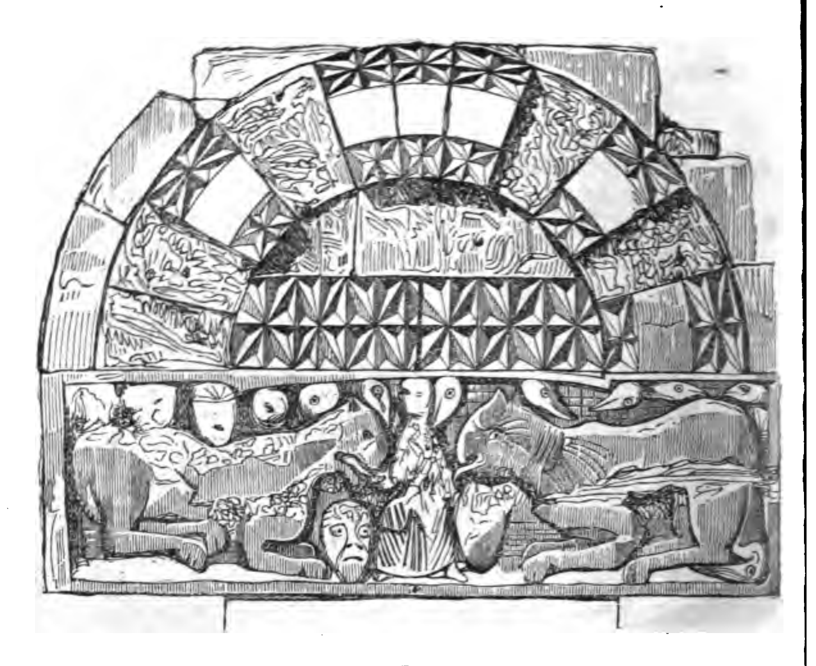
La maçonnerie d'une partie des murs est en arête de



Eglise de Cambes.

poisson. On remarque, du côté du sud, une porte à plein cintre bouchée, ornée d'étoiles, sur le linteau de

laquelle on distingue un bas-relief, figurant, je crois, Daniel dans la fosse aux Lions.



Le tombeau de l'abbé De Larue se trouve près de cette porte, dans le cimetière.

Si l'on reprend la grande route, on aperçoit, à gauche, le château de Lalonde, appartenant à M. de Formigny, membre de l'Association normande, et plus loin, dans la campagne, Lébisey et son ancien prieuré, qui dépendait d'Ardennes. A droite, on distingue Epron et Saint-Contest; mais la vue s'étend beaucoup plus loin de ce côté, et sur quelques points la ligne d'horizon n'est limitée que par

les petites montagnes du Bocage (Campandré, Ondefontaine, etc.). On finit par dominer sur la ville de Caen, dont le panorama offre beaucoup d'intérêt.

§ II. — *De Caen à Falaise.*

En sortant de Caen, on entre dans une plaine sans accidents et tant soit peu monotone. A quelque distance à gauche de la route, on aperçoit l'église et le village de Cormelles, dit *le Royal*, à cause de quelques priviléges accordés anciennement par le Roi aux habitants. Cette église est sans intérêt.

Les cendres du savant Samuel Bochard reposent à Cormelles; l'historiographe Gilles André de Laroque y est né.

Du côté opposé de la route, s'élève la belle tour d'Ifs, figurée dans ma Statistique monumentale du Calvados (1). La partie supérieure de cette tour élégante est du XIII[e] siècle ; elle offre un type qu'on trouve dans plusieurs cantons du département. La partie inférieure est plus ancienne ; elle est ornée d'arcatures à plein cintre.

Plus loin, du côté gauche de la route, on voit dans la campagne le village de Bras, dont le fief appartenait à notre vieil historien de Caen, de Bourgueville (sieur de Bras), et celui de Hubert-Folie. L'église de Hubert-Folie, qui dépendait originairement de la paroisse d'Allemagne et dont l'abbaye de St-Etienne de Caen était patronne, paraît en partie du XIII[e] siècle.

Du plateau que parcourt la route, la vue s'étend au loin

(1) Voir le tome VIII[e] du Bulletin monumental, page 186.

vers le sud-ouest. On distingue les buttes du Plessis (1,200 pieds au dessus du niveau de la mer), celles de Campandré, d'Ondefontaine, de Jurques; et, vers l'ouest, l'éminence de Montbroc, près de Villers-Bocage.

A deux lieues et demie de la ville, on trouve, à gauche de la route, un chemin connu sous le nom d'*Avenue de Garcelles*, parce qu'il conduit au château de cette commune, appartenant à M. le comte de St-Quentin, membre de l'Association normande. L'église de Garcelles est à moins d'une demi-lieue de la route.

Sur la droite, on aperçoit le village de Rocquancourt. L'église doit être en partie du XII[e] siècle : on y remarque des fenêtres cintrées, garnies de zigzags (1). Rocquancourt était d'abord une dépendance de St-Aignan-de-Cramesnil et formait la seconde portion de la cure; il a fini par devenir une paroisse indépendante.

A trois lieues de Caen, on arrive sur un plateau assez élevé, dépendant de la commune de St-Aignan-de-Cramesnil De là la vue s'étend au S.-O. sur la forêt de Cinglais, sur la vallée de la Laise, et beaucoup plus loin sur la partie du Bocage que j'ai déjà citée (buttes de Clécy, de Jurques, du Plessis, etc.). De ce plateau on jouit d'un des horizons les plus étendus que l'on puisse rencontrer dans le Calvados.

Bientôt on remarque, à droite, le chemin de grande communication qui conduit à Bretteville-sur-Laise, chef-lieu de canton : ce chemin passe par Quilly, dont l'église offre une assez belle tour romane. De vastes carrières de pierre calcaire existent dans la campagne; elles étaient exploitées dès le temps de la domination

(1) Voir ma Statistique monumentale du Calvados.

romaine. On a trouvé dans les fondations de la nef de l'église, refaite en 1748, des bas-reliefs évidem-



Tour de Quilly.

ment païens; notamment un Hercule appuyé sur sa

massue, une Vénus et un Bacchus, formant une masse assez considérable de pierres que l'entrepreneur fit briser. Les constructions romaines, découvertes à Vieux et ailleurs, ont presque toujours offert l'emploi de la pierre de Quilly. M. Lambert a reconnu que la colonne milliaire trouvée au Manoir en 1819, était de cette pierre. La voie romaine passe effectivement au milieu des exploitations.

Près de l'église est un château assez remarquable du XVe ou du XVIe siècle, appartenant à la famille de Fitz-James, décrit dans ma Statistique monumentale du Calvados.

Plus au sud et en suivant le vallon de la Laise, on trouve le charmant parc d'Outre-Laise, sur Gouvix, appartenant à M. le comte Héracle de Polignac.

Le village de Cintheaux, un peu à droite de la route actuelle, était autrefois traversé par la route de Caen à Falaise. L'église est remarquable. Elle appartient au style roman très-orné, et doit avoir été construite au XIIe siècle. Sur les murs latéraux de la nef, des arcatures avec archivoltes, ornées d'un double zigzag, forment une ligne continue au-dessous de la corniche. On entrait dans cette nef par deux magnifiques portes ouvertes en face l'une de l'autre, dans les murs nord et sud : la décoration de ces portails est de la plus grande richesse et se compose de quatre archivoltes ornées de zigzags, de losanges et autres détails. Ces portes sont aujourd'hui bouchées. Une tradition rapporte que l'abbaye de Barbery, qui nommait à la cure, avait le droit de venir en procession à l'église de Cintheaux, et de la traverser en entrant par une porte et sortant par l'autre. Le chœur de Cintheaux

avait subi anciennement des altérations par suite du percement de nouvelles fenêtres ; on y a dernièrement ajouté un abside à pans coupés.

A peine a-t-on dépassé le village de Cintheaux que l'on traverse la voie romaine, nommée *le Chemin Haussé*, voie que nous avons citée dans un autre article.

Elle passe au centre du village de Cintheaux, en longeant l'église, traverse la route royale et se dirige vers le sud-est. En suivant de l'œil le tracé de cette voie, du côté gauche de la route royale, on distingue, à un quart de lieue environ, la petite église de Cauvicourt. Si l'œil se dirige du même côté, on apercevra dans le lointain les coteaux de craie et d'argile qui forment à l'horizon un vaste rideau continu, depuis la Courbe, aux confins du département de l'Orne, jusqu'à la côte de Dives, sur une étendue de plus de vingt lieues. Une multitude de localités peuvent se distinguer, par un temps clair, dans la vaste plaine comprise entre la route et les collines dont je parle. Bretteville-le-Rabet est à peu de distance de la route, sur la gauche ; l'église en est romane en partie.

Il y eut anciennement une commanderie de Templiers à Bretteville-le-Rabet. Lors de la destruction de l'ordre, en 1307, elle passa aux chevaliers de Malte, qui en ont joui jusqu'à la Révolution. Les constructions qui en dépendaient portent encore le nom de *Ferme de l'Hôpital*.

Langanerie, relais de poste et gros village qui borde la route, à peu près à moitié chemin de Caen à Falaise, a pris beaucoup d'accroissement depuis quelques années : plusieurs auberges y sont établies ; une brigade de gen-

darmerie y réside. Langanerie dépend de la commune de Grainville-la-Campagne, dont on voit l'église à quelque distance à l'ouest de la route.

En face de Langanerie, on aperçoit à un quart de lieue, à l'est, l'église d'Estrées-la-Campagne, dont la tour carrée se termine par un toit à double égout.

A peu de distance de Langanerie, du côté gauche, on trouve l'avenue et le château de Quesnay, appartenant à M. de Surval; puis on arrive à Aizy, paroisse réunie à Sousmont.

La petite église d'Aizy offre deux portes et des fenêtres décorées de moulures, dans le style de la deuxième moitié du XIIe siècle, et qui méritent l'attention. Je les ai figurées dans ma Statistique monumentale du Calvados.

Plus loin, à quelque distance de la route, du côté gauche, on peut visiter l'église de Sousmont, décrite aussi dans ma Statistique monumentale et dans la Statistique de l'arrondissement de Falaise, par M. Galeron.

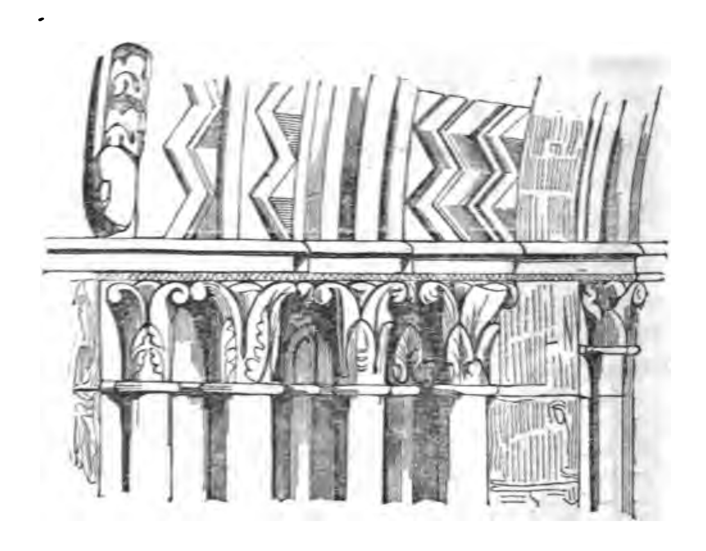
Elle fut consacrée, en 1190, par Lisiard, évêque de Séez, et plusieurs parties doivent, en effet, remonter à la deuxième moitié du XIIe siècle; mais des parties considérables aussi appartiennent à une époque moins ancienne et au style ogival.

On peut regarder comme remontant au XIIe siècle le portail précédé d'un porche et les deux étages inférieurs de la tour, à l'exception des contreforts énormes appliqués sur les angles au XVe siècle ou au XVIe.



Eglise de Sousmont.

Bientôt on arrive à Potigny, dont les maisons bordent la route : du côté gauche est l'église, monument de transition de la fin du XII[e] siècle. Le portail roman, dans lequel la forme de l'ogive est légèrement prononcée, est orné de quatre archivoltes, garnies de zigzags; les fenêtres sont aussi des ogives de transition (1).



A peu de distance de Potigny, on voit, à droite de la route, l'avenue du château de Bons, l'une des plus vastes et des plus belles habitations du pays. Ce château avait

(1) Voir, pour plus de détails, ma Statistique monumentale du Calvados.

été élevé, en 1644, par la famille Turgot, dont il était un des apanages; le parc, avec ses beaux arbres exotiques, fut créé, dans le siècle dernier, par le grand-père de M. le marquis de Turgot, pair de France, membre de l'Association normande. Malheureusement ce beau domaine a été aliéné il y a quelques années, et l'acquéreur a fait abattre la plupart des magnifiques avennes qui rayonnaient dans diverses directions (1). Une partie des terres ont été vendues en détail. M. d'Aillicourt a sauvé les débris de cette grande propriété en achetant le château et toutes les terres qui l'environnent : c'est toujours un grand château, une belle terre, mais dépouillée d'une partie de ses ornemens et réduite de ses anciennes proportions.

Presque en face de Bons, du côté gauche, on distingue deux villages intéressants à visiter : St-Quentin-de-la-Roche et Tassilly.

L'église de Tassilly appartient en partie au style roman, et en partie au style ogival. Des modillons à figures couronnent les murs de la nef, et l'on y voit d'anciennes portes garnies de zigzags : le chœur est d'une époque moins ancienne.

St-Quentin est un peu plus loin, au nord-est.

La roche abrupte qui domine le vallon, la déchirure à travers laquelle le Laison se fraie un passage en bondissant, le tombeau moderne de Marie Joly, qui s'élève

(1) Cette vente a été faite par le père de M. le marquis de Turgot, pair de France, pour le prix de 1,315,000 f. Le bois d'une seule des avenues (celle d'Ussy), qui se composait de 1,400 beaux arbres, était estimé à 40,000 f. On évaluait à 30 ou 40,000 f. les autres bois de futaie et les grandes haies qui garnissaient les différents enclos annexés aux formes.

au sommet du roc, entouré d'une ceinture d'arbres verts, font de cette localité pittoresque et sauvage une des plus curieuses du département. Elle a été très-bien décrite par M. Galeron. Voici ce qu'il en dit dans la Statistique de l'arrondissement de Falaise.

« Si quelque chose peut donner, dans nos campagnes, une faible idée de ces immenses déchirements des rochers des Alpes, que l'on retrouve décrits dans tant de voyages, ce doit être l'entrée septentrionale de la gorge de St-Quentin. Les moulins suspendus aux flancs du coteau et les petits aqueducs, ou augets de bois, qui leur portent les eaux à douze ou quinze pieds d'élévation, ajoutent encore à la singularité de tous ces tableaux, et redoublent le mouvement et la vie au milieu de cette nature si sauvage et si tourmentée. Nous n'avons rien vu jusqu'ici dans l'arrondissement que l'on puisse comparer à cet emplacement, qui n'a pas plus de mille pas en longueur. Les bords de la rivière d'Orne, vers Harcourt et Clécy, sont bien plus élevés, bien plus escarpés; mais leur physionomie plus grandiose n'étonne pas autant que ces deux murailles de la gorge de St.-Quentin, si âpres, si rudes et en même temps si rapprochées l'une de l'autre, que l'on pourrait croire qu'elles sont prêtes à se rejoindre par un mouvement opposé à celui qui les sépara. Nous avons visité cinquante fois peut-être ce lieu singulier, et jamais sans une impression profonde, que nulle part nous n'avons plus vivement ressentie. »

Nous emprunterons encore à M. Galeron la description du tombeau moderne érigé au sommet du rocher de St.-Quentin.

« *Marie Joly*, dit M. Galeron, se fit de bonne heure un nom parmi nos comédiennes françaises, et, à trente-sept ans, on la citait comme la plus spirituelle, la plus intelligente des servantes de Thalie. Un heureux avenir semblait lui être promis, quand la mort la frappa brusquement au milieu de ses succès. Son époux, M. Nicolas-François Fouquet-Dulomboy, et les comédiens, ses confrères, lui firent élever un monument que l'on transporta, selon ses derniers vœux, avec sa dépouille embaumée, sur le rocher de St-Quentin. Elle repose là, dans un caveau taillé dans le roc, au bord de l'abîme.

« Le mausolée en pierre blanche, à quatre faces, a été sculpté par Lesueur, artiste connu pour avoir élevé précédemment le monument d'Ermenonville pour J.-J. Rousseau. Mme Joly-Dulomboy est représentée sur la face principale, couchée et endormie, entre les génies éplorés de Melpomène et de Thalie. Des inscriptions rappellent ses talens et la douleur de sa famille. Dans un rayon de deux cents pas, la demeure funèbre est protégée par une double enceinte. Des mélèzes, des pins toujours verts, répandent à l'entour une teinte de tristesse. Depuis trente ans on visite ce lieu, presque autant pour le monument de Mme Joly que pour le rocher de la *Brèche-au-Diable*. Aussi, fréquemment, le désigne-t-on maintenant, même dans le pays, sous le nom de *Mont-Joly*. Le *Mont-Joly* et la *Brèche-au-Diable* ne doivent à l'avenir être considérés par les étrangers que comme un seul et même emplacement. »

Le plateau sur lequel s'élève la modeste église de St-Quentin et à l'extrémité duquel est placé le tombeau, a

été habité dès le temps de la domination romaine. On y a trouvé des poteries rouges, des débris d'armes et des cercueils qui paraissaient se rapporter, sinon à l'ère gallo-romaine, au moins à une époque fort reculée du moyen-âge. M. Galeron avait recueilli des détails précis sur ces découvertes, et il a déposé au musée annexé à la bibliothèque de Falaise plusieurs des objets trouvés dans cette localité.

Près de Soulangy, le Laison traverse la route qui décrit un coude, et se dirige momentanément à l'est-sud-est, pour reprendre ensuite sa direction vers le sud. Soulangy appartenait à Saint-Evroult, depuis l'an 1050 que les fils de Robert de Grandmesnil avaient donné à cette abbaye l'église, les dîmes, le manoir, les hommes et les terres qui en dépendaient. On croit que l'église primitive était dans un champ, que l'on montre encore dans le village. Celle qui subsiste maintenant appartient au style ogival de la première époque.

En face et à l'ouest de Soulangy est la paroisse de Villers-Canivet, dont l'église avait été donnée à l'abbaye de Saint-Evroult, en 1050, comme celle de Soulangy (1), et qui renfermait un monastère de femmes, fondé en 1127. La plupart des bâtiments de l'abbaye ont été démolis. Le parc est encore entouré de murs ; à côté se trouve un étang d'où sort le Laison.

Tout près de Soulangy, on remarque à droite deux églises : celles de Saint-Loup et de Saint-Pierre-Canivet.

La première, dont les murs sont en partie construits

(1) Dans la suite, le patronage de l'église fut remis à l'abbaye de Villers, qui nomma le curé jusqu'à la Révolution. (V. la Statistique de l'arrondissement de Falaise, par M. Galeron.)

en arête de poisson, renferme des fonts baptismaux romans cylindriques assez remarquables, décorés extérieurement d'arcatures à plein cintre.

La seconde n'offre aucun intérêt.

On aperçoit à une certaine distance de la route, du même côté, des coteaux boisés qui dominent la plaine, se prolongent et se rapprochent de plus en plus à mesure qu'on approche de Falaise. Le beau château de Latour, sur Saint-Pierre-Canivet, est bâti au pied de ce coteau, qui est formé de grès quartzeux intermédiaire (1).

Le château d'Aubigny, du côté droit de la route, mérite d'être remarqué. Le pavillon de gauche doit dater du XVIIe siècle ; l'autre est neuf. Ce château et les terres qui l'accompagnent ont été vendus tout récemment par M. le comte d'Aubigny ; l'avenue a été abattue. Un de ses parens, M. d'Aubigny d'Assy a racheté le château pour le sauver de la destruction, avec le terrain qui l'entoure ; on doit lui en savoir gré.

L'église n'a rien d'intéressant ; mais elle renferme les statues tumulaires de plusieurs seigneurs d'Aubigny, de la fin du XVIe siècle et des deux siècles suivants. C'était, avant la Révolution, le chef-lieu d'un doyenné de l'évêché de Séez.

Si, de la plaine d'Aubigny, on porte ses regards du côté des éminences de grès dont je parlais tout-à-l'heure, on apercevra le château de Longpré, bâtiment carré, avec tourelles à toits pyramidaux en ardoise, qui produisent le meilleur effet dans le paysage. Ce château appartient à M. Le Bourgeois, membre de l'Association normande.

(1) V. ma Carte géologique du Calvados et mon Essai sur la topographie géognostique du même département.

Déjà, depuis long-temps, le voyageur a pu distinguer la tour de Guibray, qui annonce de loin Falaise. Un spectacle imposant s'offre bientôt à sa vue. En approchant de la vallée d'Ante, il aperçoit la ville assise sur une longue presqu'île de phyllades et de grès quartzeux.

A droite, sur la partie la plus escarpée et à l'extrémité du cap, le château, avec son vieux donjon roman, sa grande tour cylindrique et ses murs ruinés, se dresse majestueux comme les rochers qui le regardent sur l'autre rive du torrent, fier comme le conquérant qui subjugua l'Angleterre, et dont il protégea les premiers jours.

En face, la ville se développe de l'est à l'ouest, avec les débris de son enceinte murale. Au milieu s'élève la tour carrée de Saint-Gervais.

Avant de franchir l'enceinte, il faudra jeter un coup-d'œil sur le val d'Ante, où M. Le Baillif a, depuis quelques années, construit une grande filature de coton, et sur le beau château du Mesnil-Riant, habité par Mme la vicomtesse de Labbey.

M. Galeron a trop bien décrit sa ville d'adoption (1), pour qu'il nous faille entreprendre cette tâche.

Nous recommanderons seulement au voyageur le château avec ses dépendances ;

L'église de la Trinité, en grande partie du XVe siècle (de 1434 à 1450), avec son portail de la renaissance (de 1525 à 1531), et quelques parties du transept plus anciennes que tout le reste, etc.

Celle de Saint-Gervais, dont la nef et la tour sont en grande partie du XIe et du XIIe siècle, le chœur du com-

(1) Statistique de l'arrondissement de Falaise, no 3.

mencement du XVI[e] ou de la fin du XV[e], une partie de la nef du XIV[e] peut-être, etc., etc.;

Enfin, la petite église de St-Laurent, dans le faubourg, dont quelques murs appartiennent au style roman.

Vaton, partie du faubourg qui s'étend au nord, du côté d'Aubigny, renfermait les ruines d'une *villa* gallo-romaine qui a été explorée en partie, et dont j'ai parlé dans le tome III de mon Cours d'antiquités (1).

Le petit musée, commencé par MM. de Brébisson et Galeron, à l'Hôtel-de-Ville, offre quelques objets curieux. Les naturalistes visiteront avec un vif intérêt la belle galerie zoologique de M. le baron de la Fresnaye, et les riches collections botaniques et entomologiques de M. de Brébisson.

Géologie. — La grande oolite, que l'on a appelée avec raison *calcaire des plaines*, parce qu'en général les contrées qu'elle occupe sont peu boisées et peu accidentées, règne presque dans tout l'espace que nous venons de parcourir, depuis Luc jusqu'à Falaise. (*Voir ma carte géologique du Calvados et l'atlas qui l'accompagne* (2).) Mais le terrain meuble qui surmonte les couches calcaires est plus ou moins épais, plus ou moins argileux, d'où il résulte des variations très-grandes dans la capacité productive du sol.

A Saint-Aignan, entre Falaise et Caen, un grès tertiaire se trouve superposé aux couches calcaires, et vient modifier, sur ce point et sur plusieurs autres, la composition du sol arable. J'ai donné à ce sujet quelques détails dans

(1) V. les pages 153 et suivantes.

(2) Paris; Derache, rue du Bouloy, n° 7.

le Mémoire qui doit accompagner la carte agronomique du Calvados, présentée en 1842 au Congrès scientifique de Strasbourg.

A Cintheaux, un sol profond recouvre l'oolite.

Plus loin, des alluvions argileuses, remplies de silex, paraissent chargées d'une grande quantité d'oxide de fer.

Le grès intermédiaire se montre à Potigny, à la surface du sol, près de la route, du côté gauche, et dans la vallée du Laison (*Brèche-au-Diable, Saint-Quentin, Rouvres,* etc., etc.).

Enfin, en descendant dans la vallée d'Ante, on distingue, au-dessous de l'oolite, des couches de galets roulés quartzeux et d'une argile rougeâtre dont on fait de la tuile, et qui représente en partie la formation du grès bigarré (*red marle* des Anglais), développée dans la partie nord-ouest du Calvados (1).

La rivière d'Ante coule sur les roches intermédiaires, et j'ai déjà dit qu'elles forment aussi l'éminence sur laquelle est bâtie la ville de Falaise.

§ III. — *De Falaise à Argentan.*

En sortant de Falaise pour se rendre à Guibray, on passe devant le parc et le château de M. le baron Frédéric de La Frénaye, membre de l'Association normande, savant naturaliste, dont l'importante collection vient d'être citée comme une des curiosités du pays. On est étonné de trouver, pour ainsi dire, dans la ville, des bois, des eaux,

(2) V. ma Topographie géognostique du Calvados.

des prairies. Falaise et Guibray, son faubourg, sont en effet séparés par un court intervalle, qui est presque la campagne, et dans lequel se trouve placé le château de La Frênaye.

Guibray, célèbre par sa foire, n'a rien d'intéressant que son église, dont une bonne partie est romane et date du XII· siècle (1) ou de la fin du XI°.

A une demi-lieue de Guibray, on rencontre la bruyère des Roquettes, remarquable, pour le géologue, par l'enchevêtrement de l'oolite au milieu des cavités du grès ancien, et par les protubérances de celui-ci qui viennent percer l'oolite.

Cette bruyère touche à celle de St-Clair et au ravin bordé de grès quartzeux qui la précède. La bruyère St-Clair, autrefois assez vaste, est à présent défrichée presque tout entière; et s'il reste encore des parties incultes, ce sont celles qui, hérissées de blocs de grès quartzeux, ne peuvent être parcourues par la charrue. De la bruyère St-Clair, on aperçoit à une certaine distance, au sud-ouest, le château de Couvrigny, sur St-Pierre-du-Bû, dont l'église offre une assez jolie porte romane, ornée de losanges; à gauche, les étangs de la Hoguette, les bois de St-André, et, dans le lointain, ceux de Vignats.

L'abbaye de St-André-en-Gouffern, de l'ordre de Citeaux, fut fondée en 1130 par Guillaume Talvas, comte de Ponthieu, et reçut les donations de plusieurs autres

(1) Quelques parties peuvent dater du XI° siècle. L'église actuelle n'a été consacrée qu'en 1208, et paraît appartenir plutôt au XII° siècle qu'à une autre époque, sauf les parties refaites postérieurement et dont je ne parle point ici.

seigneurs : l'église a été détruite de nos jours ; elle datait du XIII[e] siècle. Une abbaye de femmes existait à Vignats; elle avait été, sinon fondée, au moins rétablie au XII[e] siècle par le même Guillaume Talvas. Les Bellême possédaient à Vignats un château très-important, dont on peut encore reconnaître l'emplacement.

A deux lieues de Falaise environ, une dépression très-sensible du sol indique un changement de terrain. C'est là que finit le grès quartzeux, sur lequel courait la route depuis la bruyère des Roquettes; c'est aussi là *que finissent les bois*.

On descend sur la grande oolite, et l'on passe sur le territoire du département de l'Orne. A gauche, on aperçoit, à une demi-lieue de distance, le village de Nécy.

Au sud-est, une éminence se dessine : c'est le mont Epinette de Montabar, point culminant formé par le grès vert, sur lequel les officiers du génie, chargés de dresser la carte de France, avaient établi un de leurs signaux.

Cette éminence, que j'ai visitée, est intéressante sous plusieurs rapports. J'y ai trouvé des débris de tuiles et de poteries gallo-romaines, et, dans un chemin creux qui descend de ce plateau dans la plaine, on a découvert, il y a quelques années, un vase rempli de monnaies romaines. Il est remarquable que des vestiges de constructions romaines se rencontrent presque toujours sur les points culminants qui dominent au loin les campagnes. L'église de Montabar offre peu d'intérêt; la porte occidentale indique la fin du XII[e] siècle.

Si le voyageur avait le temps de faire une excursion du côté droit de la route, il trouverait, à trois quarts de lieue,

la commune de Fresnay-le-Buffard, où l'on a signalé depuis long-temps un fort beau *dolmen*. Quand j'ai visité le monument, il m'a été facile de reconnaître que ce dolmen était, dans l'origine, la cavité sépulcrale d'un *tumulus*, dont les débris, formés de pierres calcaires amoncelées, dessinent encore une éminence ou une espèce de bourrelet autour du dolmen. D'ailleurs, ce tumulus



n'était pas isolé. On en voit un second assez considérable encore à très-peu de distance, et les restes d'un troisième, formant un triangle avec les deux autres, étaient visibles en 1834 et le sont peut-être encore aujourd'hui.

Une petite chaîne de grès quartzeux intermédiaire, formant une sorte de rescif au milieu des calcaires oolitiques, traverse la route en face de Montabar, au lieu appelé *Maison rouge*. De là j'ai distingué quelquefois les tours de la cathédrale de Séez. Ce chaînon de grès est fort étroit ; on l'exploite pour la réparation de la route. Plus loin, on aperçoit, à une demi-lieue de la route, côté droit, le château de Ry, appartenant à M. le comte de Vigneral, membre de l'Association normande. L'historien Mézeray est né dans le village de Ry. Le châ-

teau de Commeaux, à l'est-sud-ouest de Ry, est assez remarquable.

Celui de Brevaux est tout près de la route. Il a été construit en 1820 par le propriétaire, M. le comte de Robillard. Des plantations d'arbres verts occupent le côté gauche de la route, en face du château.

De Brevaux à Argentan, on passe à Occagnes, et l'on distingue à un quart de lieue, sur la droite, le château de Cuy. La route n'offre, du reste, aux regards du voyageur rien autre chose de remarquable.

Nous avons décrit les monuments de la ville d'Argentan, M. Galeron, M. de Brix et moi, dans un rapport fait, en 1834, à la Société des Antiquaires de Normandie.

Il ne reste rien des fortifications primitives de la ville; l'ancien château, transformé en tribunal, est un grand bâtiment ayant trois pavillons sur le devant, avec fenêtres à nervures et un cordon tracé tout à l'entour. Les fossés étaient profonds; ils ont été transformés en promenades. Vers le centre de la ville, on voit une tour que j'ai figurée dans l'atlas du tome IX de la Société des Antiquaires de Normandie; elle a conservé ses machicoulis et son toît conique presque intacts.

L'église St-Germain offre, à l'intérieur, une nef à hauts piliers, garnis de colonnettes liées en faisceau et surmontées de pinacles; les latéraux offrent de belles arcades assez élevées. Le chœur peut dater de 1520; mais les deux côtés ne remontent pas au-delà de Henri IV et de Louis XIII. En résumé, commencée peut-être dans les derniers temps du XVe siècle, cette église n'a été achevée qu'au XVIIe.

L'église St-Martin peut dater en partie de la fin du XVe siècle. Les choux frisés sur les corniches, les clochetons,

les pinacles chargés de crochets, de dentelures, de petits personnages, en forment le caractère principal. Les balustrades sont de la renaissance; mais elles ont été refaites. Les voûtes du chœur sont de l'an 1603; elles ont, ainsi que l'apprend une inscription, *été faites des deniers du Trésor et aumônes des gens de bien.*

§ IV. — *D'Argentan à Séez.*

En sortant d'Argentan, on laisse, sur la gauche, la vallée de l'Orne, le long de laquelle sont quelques jolies maisons de campagne.

La route court sur le calcaire oolitique blanchâtre. A une lieue de la ville, les argiles d'Oxford se rapprochent beaucoup de la route à Saint-Loyer et Saint-Christophe. Je crois même qu'elles la traversent sur un point; mais, en général, l'oolite se montre des deux côtés du chemin.

Sur la droite, à quelque distance, on distingue de vastes landes en partie boisées : ce sont les landes de Vrigny, de Francheville, de Mont-Merey, formées par le grès quartzeux, et dont le niveau est plus élevé que celui de la plaine. Les vestiges d'un campement se voient sur la lande de Francheville; d'autres campements se trouvent à quelque distance, et ont été décrits dans le rapport que j'ai cité.

Un autre campement assez curieux existe à trois lieues au sud-ouest de Mortrée, dans la commune du Cercueil, sur la rive gauche de la Thouane, et près des étangs que ce ruisseau alimente. Il est connu sous le nom de *camp du Chastellier*, et a déjà été décrit plusieurs fois. Il présente la forme d'un cercle elliptique, coupé irrégulièrement vers

son centre, et dont le petit axe aurait 680 pieds de longueur, et le demi-grand axe 1,100 pieds. Le rempart, haut de 30 pieds dans quelques parties, est en terre et en pierres sèches.

On cite une autre enceinte retranchée à Saint-Pierre-le-Goult, à l'ouest du Cercueil, sur un des points les plus élevés de toute la contrée, que l'on aperçoit de fort loin.

Mortrée est un joli bourg que l'on traverse à une distance à peu près égale d'Argentan et de Séez. L'église a été reconstruite depuis peu d'années. Derrière cet édifice est la grille du château d'O, l'un des plus intéressants de la basse Normandie.

Ce château est situé dans un vallon, à un quart de lieue du bourg. Pour y arriver, on suit une large et longue allée bordée de bois.

J'ai figuré, dans la 5e partie de mon Cours d'antiquités, une esquisse de la porte d'entrée et de la partie la plus ancienne et la mieux conservée du château, que je crois de la deuxième moitié du XVe siècle. Une partie du château est d'une époque moins ancienne, et date du XVIe siècle.

Depuis Mortrée jusqu'au moulin de la Roche, où elle traverse l'Orne sur un pont, la route offre, du côté gauche, une plaine peu intéressante, dont le calcaire oolitique forme la base, et qui est bornée à l'est par des éminences d'argile d'Oxford et de grès vert.

Au moulin de la Roche, le grès quartzeux intermédiaire se montre sur les bords du vallon ; mais on remonte bientôt sur l'oolite.

On ne tarde pas à entrer à Séez. Il serait bon de s'arrêter quelques heures dans cette petite ville épiscopale.

La cathédrale attire d'abord les regards du voyageur.

La façade, qui offre des portes du XIIIe siècle fort remarquables (celle du centre et la porte droite), mais très-mutilées, a été défigurée par l'application maladroite de contreforts énormes qui produisent le plus déplorable effet. Je ne les crois pas antérieurs au XVIe siècle. La porte du latéral gauche peut être du XVe. La nef est du XIIIe siècle. Une partie du chœur est aussi de cette époque; mais les parties supérieures en sont moins anciennes (XIVe et XVe siècles).

M. de la Sicotière doit donner une description complète de l'édifice et en indiquer plus exactement les dates.

Des réparations importantes ont été faites, depuis vingt ans, à cette cathédrale. La partie supérieure des tours a été reconstruite; des murs considérables ont été repris en sous-œuvre.

La cathédrale avait été, dans l'origine, établie sur les ruines d'un monument romain. Lors de l'inhumation de Mgr Saussol, prédécesseur de Mgr Jolly, évêque actuel, on découvrit, en creusant sous le chœur, des murs romains très-bien construits. J'ai vu les briques qui en furent extraites en grand nombre. Précédemment, en 1827, on avait découvert une mosaïque au-dessous des fondations de la cathédrale.

Le cloître des chanoines était près de l'église, du côté du nord. On y voit encore des murs en arête de poisson. Odon Rigault, qui visita Séez en 1255, donne des détails curieux sur l'état du chapitre. A cette époque, il se composait de vingt-quatre chanoines, dont trois seulement n'étaient pas prêtres. « Le silence n'est gardé, » dit-il, ni au cloître ni à l'église, et les clercs et les

» prêtres séculiers viennent siéger dans le chœur, à côté
» des chanoines. Quelques chanoines portent des serges
» rayées ; nous avons ordonné à l'évêque de les faire
» disparaître. Leur revenu est d'environ 1,200 livres. . .
» . . . . . L'achat des chevaux des archidiacres est à
» leur charge ; les chanoines boivent dans la ville, etc.,etc.
» Le prieur est depuis long-temps très-affaibli. »

L'évêché est un bel édifice moderne, qui mérite d'être vu. En descendant dans le vallon, on trouvera le grand séminaire, établi depuis peu dans les bâtiments de l'abbaye de St-Martin. Ces constructions sont modernes.

L'abbaye de Saint-Martin était importante. Au XIII[e] siècle, quand Odon Rigault la visita, il y trouva trente-cinq moines, presque tous prêtres. Elle avait un revenu de 1,700 livres (1).

§ V. — *De Séez à Alençon.*

L'intervalle qui sépare la ville de Séez de celle d'Alençon, offre des terrains assez variés.

Après être sorti de Séez, on continue, pendant une lieue environ, à marcher sur l'oolite *blanche*, que nous avons souvent rencontrée depuis Luc jusqu'à Séez, et qui, comme nous l'avons dit, constitue le plus souvent dans nos contrées la base du *pays de plaine*.

Au village de La Chapelle, dont l'église borde la route,

(1) Odon Rigault trouva que ces moines n'avaient pas les statuts du pape Grégoire ; qu'ils se servaient de matelas dans les prieurés et mangeaient des viandes sans nécessité. Il leur fit diverses recommandations pour les rappeler à la règle.

le terrain de transition (schistes et grès quartzeux) forme un *cap*, partie avancée du massif de roches anciennes sur lequel se trouve la forêt d'Écouves. Les limites des terrains de transition sont, en général, faciles à reconnaître par leur niveau plus élevé que celui des plaines calcaires: tous les cours d'eau sortent de ces éminences pour se diriger dans différentes directions. Du côté gauche de la route, on aperçoit un étang assez vaste qui déverse ses eaux dans une petite rivière allant elle-même se jeter dans la Sarthe, entre Alençon et le Mesle.

Bientôt, vers la commune du Perron, on passe sur le grès quartzeux de transition, puis sur les phyllades, formant à l'est un second cap, plus considérable que celui que nous observions tout-à-l'heure à La Chapelle.

Après avoir traversé cette zone de grès et de schistes, on retrouve la plaine calcaire, qui se prolonge sans interruption jusqu'à Alençon, recouverte seulement dans quelques parties par les argiles d'Oxford ou de Bradford, lesquelles alimentent plusieurs tuileries.

La plaine qui précède Alençon est entourée, à l'ouest et au nord-ouest, d'une ceinture d'éminences formées par les roches de transition; à l'ouest, la butte de Chaumont se distingue des autres par sa forme conique : c'est une des plus élevées du pays. Du côté gauche de la route, l'église de Valframbert renferme quelques parties anciennes.

Alençon n'offre pas un grand nombre de monuments. La nef de l'église, de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe, avec ses beaux vitraux, décrits par M. de la Sicotière, est la principale curiosité de la ville.

L'ancien château, dont il reste encore quelques tours très-pittoresques, est devenu la prison. Près de là on

pourra voir le tribunal, l'hôtel-de-ville et la halle aux grains, édifices modernes d'une certaine importance. En entrant dans la ville par la porte de Caen, on a vu l'hôtel de la préfecture, ancien palais des comtes d'Alençon. La bibliothèque publique mérite d'être visitée, aussi bien que plusieurs collections particulières. Mais il appartient à M. de la Sicotière, qui lui-même possède des choses précieuses, de décrire les curiosités de sa ville natale. C'est à lui que le voyageur devra s'adresser pour voir avec fruit tout ce qu'elle renferme ; il ne saurait trouver un meilleur guide.

M. Godard, célèbre graveur sur bois, habite Alençon ; ses albums sont remplis d'intérêt.

Les naturalistes trouveront dans MM. Desnos-Sevestre et Léger, membres de l'Association normande, des hommes remplis de savoir et d'obligeance, qui leur indiqueront les localités les plus intéressantes à visiter pour la botanique et la géologie. Le cabinet de M. Léger renferme, entre autres choses, beaucoup de fossiles et d'échantillons minéralogiques.



ROUTE DE CAEN A DOMFRONT ET A MAYENNE.

§. I. *De Caen à Harcourt.*

Nous allons rapidement parcourir une des routes les plus pittoresques et les plus variées de la Basse-Normandie, celle de Caen à Domfront et à Mayenne : cette ligne forme la communication principale entre le Calvados et les départements de la Mayenne et de Maine-et-Loire.

On sort de Caen par le faubourg de Vaucelles et l'on passe devant l'église St.-Michel décrite dans ma Statistique monumentale du Calvados : la route parcourt entre Caen et la Haute-Allemagne un plateau dont les couches calcaires sont exploitées depuis longtemps et fournissent de magnifiques pierres de taille, et des pavés, etc., etc.

Ce fut dans ces carrières que l'on remarqua pour la première fois des débris de crocodiles qui excitèrent alors vivement l'attention des paléonthologistes : on en a trouvé plusieurs fois depuis.

L'église de la Haute-Allemagne n'est pas sans intérêt et se trouve très-près de la route : la nef présente des murs en arête de poisson percés de fenêtres peu anciennes ; les unes en ogive, du XVI[e]. siècle, les autres carrées et d'une époque plus moderne encore. La tour placée au centre est remarquable à l'extérieur par l'intersection des cintres ornés de zigzags qui décorent les fenêtres : je la crois du XII[e]. siècle.

Le chœur est peut-être du XVI[e]. siècle ; les chapelles du transept doivent être encore moins anciennes.

J'ai décrit et figuré cette église dans ma Statistique monumentale du Calvados (1).

A une demi-lieue de la Haute-Allemagne on remarque une dépression du sol et un vallon dans lequel s'élèvent de jolies maisons de campagne et un village assez considérable : ce village est St.-Martin-de-Fontenay. Avant de descendre dans ce petit bassin qui repose sur l'oolite inférieure, on distingue devant soi, à l'horison, la forêt de Cinglais et les éminences qui bordent la Laise ; à droite se présentent les coteaux de la rivière d'Orne, Feuguerolles et les bois de Maltot ; plus près et en-deçà de cette rivière on aperçoit la tour et l'église de la Basse-Allemagne que j'ai décrites dans ma Statistique monumentale et qui appartiennent en partie au style roman.

Non loin de cette église se trouve le moulin de Bourbillon, près duquel les seigneurs révoltés contre Guillaume et battus par lui au Val-des-Dunes, en 1047, se dirigèrent en déroute pour passer l'Orne et périrent en grand nombre.

(1) V. le 8[e]. volume du Bulletin monumental, p. 180 et 182.

L'église de St.-Martin est à un quart de lieue à gauche de la route.



SAINT-MARTIN-DE-FONTENAY.

Cette église est d'une certaine importance, la nef offre des murs en arête de poisson et de petites fenêtres cintrées assez curieuses. Cette nef a été rallongée vraisemblablement quand on rebâtit le chœur et la tour qui offrent tous les caractères du XIVe. siècle.



Le chœur a des voûtes fortifiées par des arceaux croisés, et les colonnettes qui supportent ces arceaux sont assez bien traitées. La tour entre chœur et nef a été réparée

dans sa partie supérieure il y a 50 à 60 ans ; elle est terminée par une pyramide à 4 pans couverte d'ardoise.

Il y avait dans la nef, côté du sud, une chaire en pierre que l'on a détruite : elle devait dater du XVIII[e]. siècle ou de la fin du XVII[e]., et n'avait d'autre intérêt que d'être en pierre au lieu d'être en bois ; les panneaux en étaient ornés comme ceux de beaucoup de chaires en bois.

Si l'on descendait vers la rivière d'Orne, on trouverait l'église de St.-André-de-Fontenay décrite et figurée dans ma Statistique monumentale du Calvados, et près de là quelques restes de l'abbaye de Fontenay.

L'abbaye de Fontenay, de l'ordre de St. Benoit, avait été fondée dans la première moitié du XI[e]. siècle par Raoul Tesson I et son frère. Leurs descendants continuèrent à l'enrichir et un grand nombre d'autres bienfaiteurs suivirent cet exemple (1).

En 1250, l'abbaye de Fontenay fut visitée par l'archevêque Odon Rigault ; il s'y trouvait alors 33 religieux (2). Ce qui reste aujourd'hui des bâtiments de l'abbaye a peu d'interêt.

Géologie. Le géologue observera avec plaisir entre St.-Martin-de-Fontenay et le village de May une chaîne de grès intermédiaire qui sort du calcaire oolitique et se montre à la surface comme un rescif au milieu de la mer ; plus loin, à droite de l'église de May, il trouvera des bancs

(1) On trouvera quelques détails sur l'histoire de cette abbaye dans ma Statistique monumentale du Calvados.

(2) V. les visites pastorales de l'archevêque Odon Rigault en Basse Normandie que j'ai publiées pour la première fois, d'après le ma nuscrit de la bibliothèque royale. Caen, Hardel, 1837.

considérables de grès et de vastes carrières en exploitation : plusieurs pétrifications intéressantes y ont été recueillies, notamment des Trilobites, des Pholadomies de plusieurs espèces, des Productus, des Spirifer et un corps particulier auquel M. le professeur Deslongchamps a donné le nom de *Conulaire.*

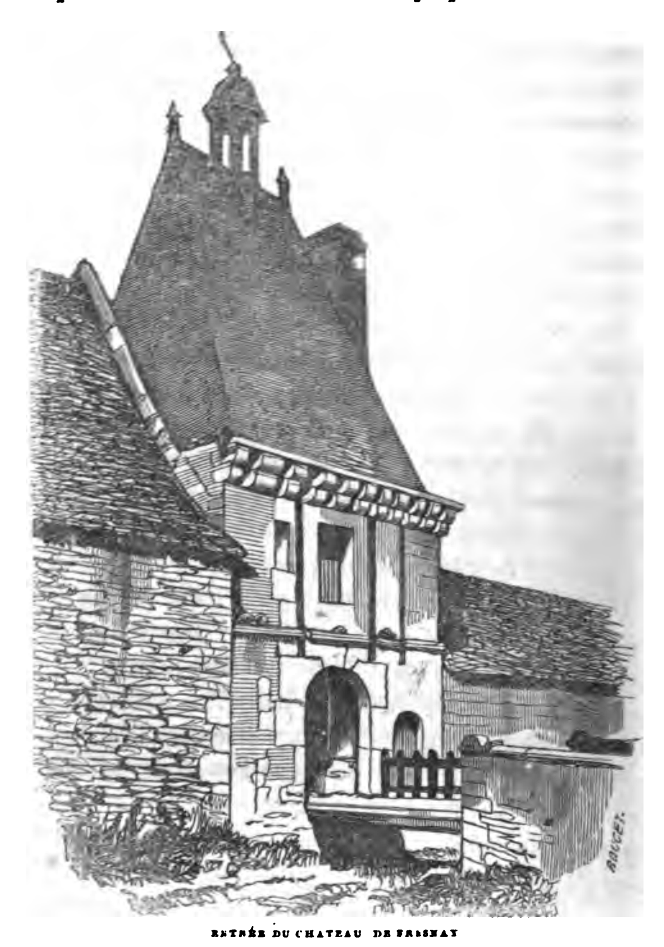
L'église de May, surmontée d'une tour moderne à coupole, n'offre guère d'intéressant que son portail roman orné de zigzags et qui s'ouvre dans la partie occidentale de la nef.

Si le voyageur voulait prendre le chemin qui se dirige à l'est de la grande route en partant du carrefour de l'église, il trouverait, à 5 minutes de marche, les ruines du tumulus de Fontenay-le-Marmion, fouillé il y a quelques années aux frais de la Société des antiquaires et décrit dans le 1er. volume de mon Cours d'antiquités : on y voit encore plusieurs débris des dolmens qui recouvraient les débris humains au centre de ce vaste amas de pierres : en s'éloignant un peu, on arriverait bientôt à l'église de Fontenay-le-Marmion décrite et figurée dans ma Statistique monumentale, et l'on verrait les ruines intéressantes du château fort des sires de Fontenay qui fut assiégé et ruiné au XIIe, siècle par le comte Geoffroy d'Anjou (1). On y voit encore l'emplacement du donjon (V. le plan que j'en ai donné dans l'atlas du 5e. volume de mon Cours) et plusieurs ouvertures à plein-cintre : mais la plus grande partie de ce qui reste d'ancien ne remonte qu'au XVe. siècle ou au XVIe.

A quelque distance de May on distingue à trois

(1) V. Dumoulin, hist. de Normandie et mon Cours d'antiquités, tome Ve., p. 94.

quarts de lieue à gauche de la grande route la masse imposante du château de Fresnay qui doit dater du



ENTRÉE DU CHATEAU DE FRESNAY

XVIe. siècle et en partie de la 1re. moitié du XVIIe. :

la porte d'entrée avec son pont-levis est d'un certain effet : le grand corps-de-logis qui occupe le fond de la cour peut donner une idée très-juste des constructions seigneuriales les plus importantes de l'époque et c'est un type intéressant à examiner. On démolit malheureusement une partie de ce grand bâtiment. Ce



UN DES PAVILLONS DU CHATEAU DE FERSNAY.

château, auquel était annexé un vaste parc entouré de murs a été décrit dans ma Statistique monumen-

tale du Calvados et il se trouve trop éloigné de la route pour que nous reproduisions ici cette description.

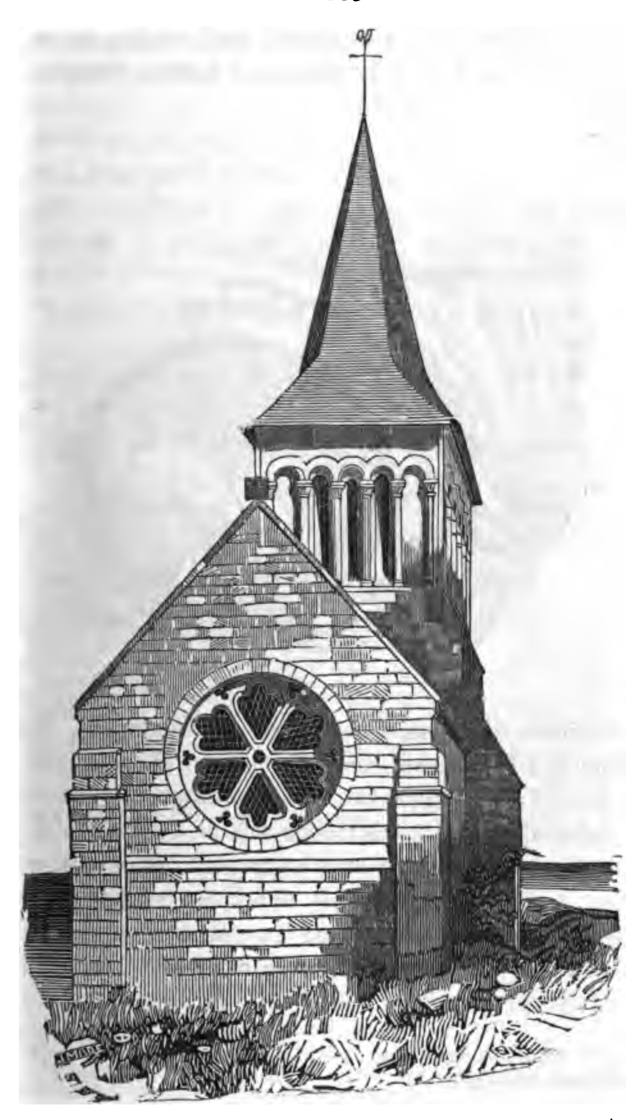
A un quart de lieue de May la route est traversée par la voie romaine appelée *Chemin-Haussé* que j'ai signalée dans les deux précédents itinéraires ; elle vient de Vieux par Bully et se dirige à gauche vers Quilly et Cintheaux (1) : elle se présente encore très-bien conservée dans quelques parties de ce parcours.

On descend le vallon escarpé de la Laize tapissé de blocs de marbre intermédiaire reposant sur les grauwackes. Cette coupe est intéressante pour le géologue.

On aperçoit à une demi-lieue sur la droite les côteaux de l'Orne à Bully, et plus loin, à un quart de lieue de la route, l'église de Clinchamps dont la tour romane domine le paysage. Le chœur roman, voûté à plein-cintre, n'est pas sans intérêt. On a percé dans le chevet, vers le XIV[e]. siècle, peut-être, une rosace d'un singulier effet et hors de proportion avec la hauteur très-médiocre de l'édifice. La nef a été reconstruite tout récemment.

On a trouvé dans les fondations de l'ancienne nef un

(1) V. les détails circonstanciés que j'ai donnés sur ce parcours de la voie romaine, dans le second volume de mon Cours d'antiquités monumentales.



EGLISE DE CLINCHAMPS.

fragment sculpté assez remarquable dont voici l'esquisse et que M. le curé a eu le bon esprit de faire incruster dans le mur du transept.



Plusieurs débris de constructions romaines ont été exhumés à Clinchamps. Une villa dont les appartements étaient peints à fresque fut mise à découvert il y a 15 ans ; j'en ai donné la description dans le 3e. volume de mon Cours : une voie romaine partant de Vieux et allant à Boulon traversait le village après avoir passé l'Orne au bac du Coudray (1).

De Laise à Boulon la distance est d'une lieue. Le

(1) V. les détails donnés sur cette voie dans le second volume de mon Cours d'antiquités.

petit château de M. Dubisson est à gauche de la route : un peu au-delà, dans les terres, est située l'église de Boulon qui appartient en grande partie au style roman. On a trouvé dans le cimetière des constructions romaines et des médailles. Un autre point de la commune renferme des débris gallo-romains, au milieu desquels on a recueilli une tête antique en calcaire de Caen.

Plusieurs couches de calcaire marbre se voient entre l'église de Boulon et St.-Laurent-de-Condelles : on remarquera, en entrant dans le bourg, une protubérance de grès intermédiaire sur laquelle on a érigé un calvaire.

St.-Laurent-de-Condelles est enclavé dans la forêt de Cinglais, on en traverse une partie en sortant de ce village.

La nef de l'église paraît dater du XIe. siècle, on y voit dans le mur septentrional des pierres en arêtes de poisson et de petites fenêtres cintrées très-étroites, comme on en faisait à cette époque presque partout dans nos campagnes. Le mur méridional est moins intéressant, on y a fait des reprises et percé des fenêtres qui peuvent remonter aux derniers temps de l'ère ogivale : ces deux murs ont été exhaussés. La porte occidentale qui n'a pas de moulures se compose de deux rangs de pierre de taille.

La tour latérale, au nord du chœur, me paraît en partie moins ancienne que lui ; elle est peu élevée et terminée par une pyramide en charpente couverte d'ardoises.

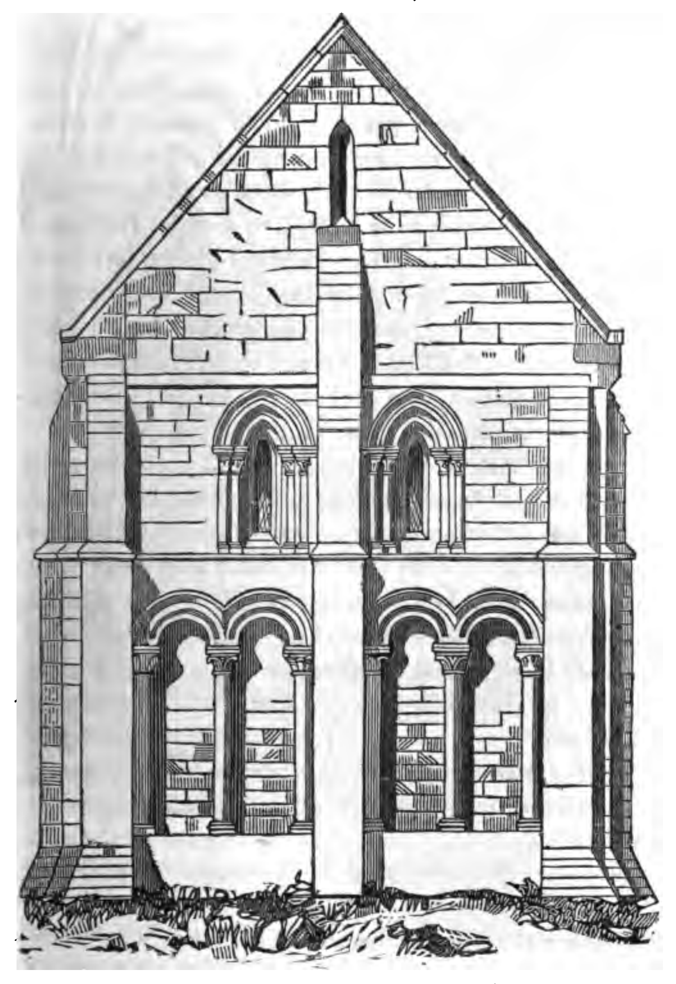
Le chœur offre un tout autre intérêt que la nef,

[illegible] la



disposition des colonnes et les voûtes garnies d'arceaux ; il doit dater de la 1re. moitié du XIIIe. siècle, peut-être même de la fin du XIIe. : d'après notre méthode d'apprécier les âges dans le Calvados, nous serions fondé à en fixer approximativement l'édification vers 1200 ou 1220. Le style de transition se montre encore

dans les modillons à figures grimaçantes qui supportent la corniche (côté du sud) et dans le chevet



CHEVET DE SAINT-LAURENT.

garni d'arcatures à plein-cintre. Cette partie est la

plus remarquable et nous en donnons une esquisse.

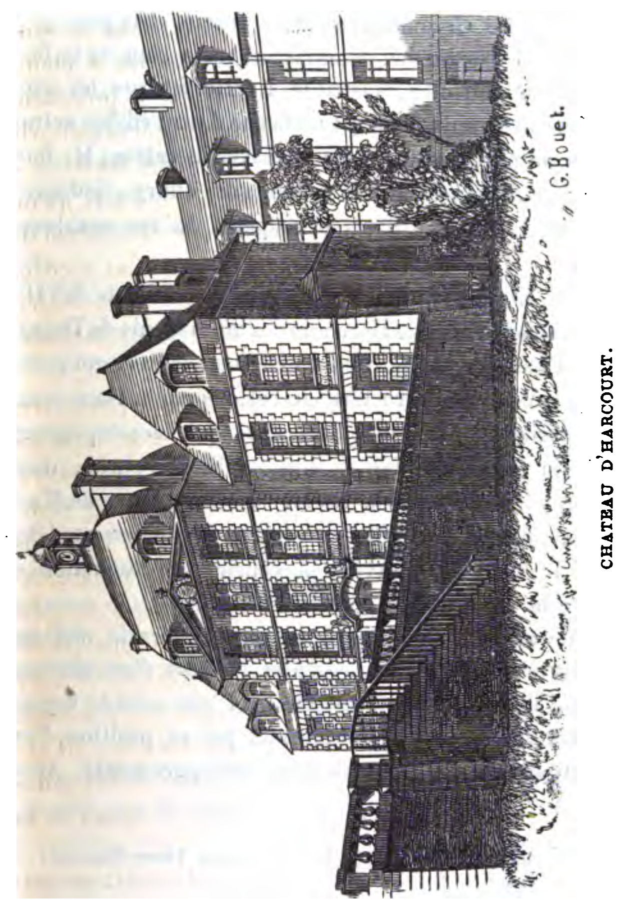
A une demi lieue de Condelle on rencontre les Moutiers-en-Cinglais. L'église offre dans ses murailles des parties anciennes qui doivent remonter au XIIe. siècle, peut-être même au XIe. : ainsi dans le mur méridional on remarque une porte bouchée à plein-cintre. Le mur du nord mieux conservé que le précédent offre des petites fenêtres cintrées : mais ce qui présente le plus d'intérêt dans cette église, ce sont les fenêtres à plusieurs baies et à compartiments flamboyants qu'on y a ouvertes au XVe. siècle dans le mur méridional de la nef et du chœur; plusieurs d'entre elles sont bordées de grandes feuilles frisées. Le mur occidental a été repris en sous-œuvre et celui de l'est masqué par l'établissement d'une sacristie.

A peu de distance de l'église des Moutiers, on rencontre, sur la droite, le joli château de M. de Gaalon, membre de l'Association normande, puis on arrive à Croisilles. Les grandes carrières ouvertes entre ces deux communes sur le bord de la route, dans le calcaire oolitique inférieur et exploitées depuis long-temps pour la fabrication de la chaux, sont célèbres et bien connues des géologues français et anglais, à cause du grand nombre de fossiles qu'elles renferment: j'ai donné des détails circonstanciés sur ces fossiles dans ma topographie géognostique du Calvados; un grand nombre d'espèces inédites y ont été recueillies par M. Deslongchamps. L'église de Croisilles est à un quart de lieue de là, à quelque distance de la route du côté droit.

Thury-Harcourt. L'arrivée de Thury-Harcourt est magnifique et grandiose : de vastes mouvements de terrain se dessinent et varient de tous côtés le paysage : après



être descendu pendant près d'une demi-lieue en suivant la pente d'une vallée qui se ramifie avec celle de l'Orne, on aperçoit les maisons du bourg agglomérées autour de l'église, et l'on arrive bientôt en vue du château.



CHATEAU D'HARCOURT.

Il y avait anciennement à Thury un château féodal, car les seigneurs de Thury étaient puissants au XIe.

siècle : Raoul Tesson joua un rôle important à la bataille du Val-ès-Dunes, en 1047, et contribua beaucoup avec ses hommes, au succès de la bataille : Robert Wace raconte, dans son poème historique (le roman de Rou), les circonstances de ce drame et la part qu'y prit Raoul Tesson (1). Mais il ne reste rien de la forteresse qui dut être construite à cette époque ou dans les siècles suivants. Tout est moderne dans l'édifice actuel qui forme plusieurs corps-de-logis considérables. M. Boscher, dans son essai historique sur Thury, indique, ainsi qu'il suit, les dates principales de ces constructions.

« Ce ut, dit-il, dans les commencements du XVIIe. siècle, lorsque Odet de Harcourt devint marquis de Thury, que fut élevée cette portion du château actuel, qui porte l'empreinte et le caractère de cette époque. Nous voulons parler du dôme des deux ailes qui l'accompagnent et de la partie qui fait face au midi. Plus tard, dans les premières années du XVIIIe. siècle, Henry de Harcourt, premier duc, fit construire la portion qui domine le val d'Orne, avec les écuries sur lesquelles se trouve la vaste pièce appelée la Galerie (2).

« Le château de Thury, ou plutôt alors le château de Harcourt, cessa de présenter l'aspect d'un château féodal ; il fut noble, imposant, tel que nous le voyons aujourd'hui. Séjour déjà délicieux par sa position, l'art devait encore y ajouter de nouveaux agréments. Anne

(1) V. aussi les recherches de M. Boscher sur Thury-Harcourt, in 8°., Caen 1831.

(2) La chapelle attenant au château fut élevée en l'année 1714.

de Harcourt, dernier maréchal de ce nom, ne fut arrêté ni par les travaux, ni par les dépenses que devaient occasionner les projets et les embellissements qu'il méditait. Une portion de terrain assez vaste, située au Sud-Est du château, d'une nature sèche et aride, couvrait des roches schisteuses et offrait de grandes inégalités. Ces inégalités furent applanies, ou bien on sut en profiter pour former de longues terrasses selon le goût du temps. Des bois, des bosquets, des avenues furent plantés, et l'on vit une végétation vigoureuse couronner ces lieux frappés auparavant de stérilité.

« Le château n'eut pas beaucoup à souffrir des ravages auxquels il fut exposé pendant nos troubles révolutionnaires. Lorsque le duc de Harcourt eut été porté sur la liste des émigrés, ses biens furent confisqués, des commissaires furent envoyés de Paris par le gouvernement d'alors, afin de procéder à l'inventaire du riche mobilier qui garnissait le château. Les portraits seuls ne tentèrent point l'avidité de ces commissaires ; ils furent respectés. Maintenant on y remarque entr'autres ceux de la duchesse de la Valière, de Mme. de Montespan et de Mme. de Maintenon, du dernier maréchal et du dernier duc de Harcourt (1).

En entrant dans le bourg, on trouve l'église du côté gauche, sur le bord de la route; la façade appartient

(1) Voir l'essai historique de M. Boscher sur Thury-Harcourt.

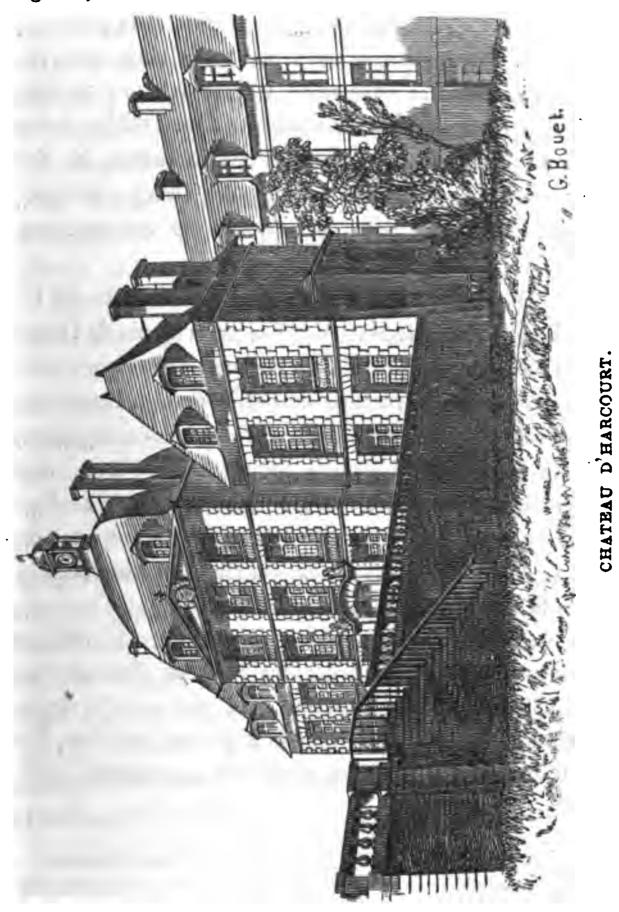
plus remarquable et nous en donnons une esquisse.

A une demi lieue de Condelle on rencontre les Moutiers-en-Cinglais. L'église offre dans ses murailles des parties anciennes qui doivent remonter au XIIe. siècle, peut-être même au XIe. : ainsi dans le mur méridional on remarque une porte bouchée à plein-cintre. Le mur du nord mieux conservé que le précédent offre des petites fenêtres cintrées : mais ce qui présente le plus d'intérêt dans cette église, ce sont les fenêtres à plusieurs baies et à compartiments flamboyants qu'on y a ouvertes au XVe. siècle dans le mur méridional de la nef et du chœur; plusieurs d'entre elles sont bordées de grandes feuilles frisées. Le mur occidental a été repris en sous-œuvre et celui de l'est masqué par l'établissement d'une sacristie.

A peu de distance de l'église des Moutiers, on rencontre, sur la droite, le joli château de M. de Gaalon, membre de l'Association normande, puis on arrive à Croisilles. Les grandes carrières ouvertes entre ces deux communes sur le bord de la route, dans le calcaire oolitique inférieur et exploitées depuis long-temps pour la fabrication de la chaux, sont célèbres et bien connues des géologues français et anglais, à cause du grand nombre de fossiles qu'elles renferment: j'ai donné des détails circonstanciés sur ces fossiles dans ma topographie géognostique du Calvados; un grand nombre d'espèces inédites y ont été recueillies par M. Deslongchamps. L'église de Croisilles est à un quart de lieue de là, à quelque distance de la route du côté droit.

Thury-Harcourt. L'arrivée de Thury-Harcourt est magnifique et grandiose : de vastes mouvements de terrain se dessinent et varient de tous côtés le paysage : après

être descendu pendant près d'une demi-lieue en suivant la pente d'une vallée qui se ramifie avec celle de l'Orne, on aperçoit les maisons du bourg agglomérées autour de l'église, et l'on arrive bientôt en vue du château.



CHATEAU D'HARCOURT.

Il y avait anciennement à Thury un château féodal, car les seigneurs de Thury étaient puissants au XIe.

cintrées surmontées d'un toit à double égout qui doit être d'une époque peu ancienne.



TOUR DE SAINT-RÉMY.

Dans ce trajet qui peut être de deux lieues la route offre beaucoup de variété. Les sites deviennent plus grandioses et plus accidentés depuis St-Rémy jusqu'à Clécy. A gauche l'Orne décrit un grand cercle bordé de rochers escarpés : au sud se dessine une éminence conique de grès ancien, à droite se déroulent au loin des éminences de schistes phylladifères présentant différentes variétés que

j'ai décrites il y a long-temps dans ma topographie géognostique du Calvados.

Après avoir passé sur des couches de marbre et franchi près de Proussy une dernière chaîne de grès intermédiaire dirigée de l'ouest à l'est, on descend insensiblement jusqu'à Condé.

Condé, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vire, n'a pas de monuments à montrer au voyageur. On y voyait pourtant, il y a quelques années, les restes du château et les débris des anciennes fortifications.

Hormis ces vestiges, tout y est moderne. Le commerce de Condé en fait un petit centre d'affaires, et il y a généralement de l'aisance dans cette ville qui compte environ 5,000 habitants.

Le commerce principal consiste en toiles de coton; plusieurs belles filatures existent aux environs.

D'après l'abbé Beziers la châtellenie de Condé qui est fort ancienne faisait autrefois partie des domaines du comté de Mortain, elle comprenait 8 paroisses : 32 fiefs ou vavassories en relevaient.

Guillaume de Bellême, châtelain de Condé, fonda l'abbaye de Lonlay en 1026. Dans la charte de fondation il est fait mention de maisons, de moulins situés à Condé, et qu'il donna à l'abbaye naissante avec l'église de St.-Martin, ses dîmes et tout ce qui lui appartenait. Henri Ier., roi d'Angleterre, confirma cette donation.

Il n'est pas douteux, dit Beziers, que les seigneurs de Mortain l'ont été aussi de Condé-sur-Noireau sous le duc Guillaume et ses successeurs; aussi cette chastellenie suivit-elle le sort du comté de Mortain.

Blanche de Navarre, veuve du roi Philippe de Valois,

posséda long-temps la châtellenie de Condé. Par acte donné dans son château de Neauffe le 1er. mai 1388, elle rendit en ces termes aveu de ses possessions de Condé-sur-Noireau au roi Charles VI :

« Nous Blanche par la grâce de Dieu Royne de France confessons et advouons tenir du Roy notre très-cher et très-aimé fils, en la vraye subjection et obéissance, notre châtel et châtellenie de Condé-sur-Noireau avec toutes les parties et dépendances quelconques la et comme elle s'étend tant en la dite ville et paroisse de Condé comme à autres villes et paroisses cy après nommées en tant comme et en chacune des dites paroisses en a ou peut avoir..... lequel châtel et châtellenie de Condé avec ses appartenances et dépendances fut anciennement de la comté de Mortaing, et le tenons comme droit héréditál, par manière de partage de père et de mère, à nous baillié tant illec quailleurs, par le Roy de Navarre notre frère, qui pour lors vivait, lequel la nous bailla avec toute haute, basse et moyenne justice partout où la dite châtellenie, terre et seigneurie du dit lieu de Condé avec ses appartenances et dépendances s'étendent tant dans ladite ville et paroisses de Condé, St.-Pierre-du-Regard, Athis, Ste.-Honorine-la-Chardonne, Berjou, Meray, Proucy, le Destroit, Cabagnes, Aulnay, Balleroy, Baugué, Landes, Croisilles, Espins, les Moutiers, comme partout ailleurs. . . . .

Comme il en appartient à ladite châtellenie avec les appartenances et dépendances comme dit est ; et illec avons baillif, vicomte, sergeants, l'exploit de l'épée, tabellions et autres officiers selon la coutume du pays et en obéissance du Roi notre fils et à moy baillée par notre dit frère à la tenir comme il la tenait au temps passé:

en laquelle ville et châtellenie de Condé, nous avons foires et marchez, prevotz et coutumes qui selevent et cueillent tant dans la dite ville et châtellenie de Condé comme ailleurs en plusieurs villes, ponts et passages d'icelles et prochains et à iceux dont il y a partie sur la terre du Roy notre fils, c'est à savoir le Pont escoulant, le pont St.-Laurent-des-Aulnez, le pont de Biholeu, le pont de Martengle, des Pins (suivent divers noms de lieu).». . . . .

§. III. *De Condé à Domfront.*

De Condé à Flers, le pays entrecoupé de ruisseaux et de prairies, couvert de nombreuses clôtures, présente une fraicheur remarquable : durant ce trajet qui est de trois lieues, la route court sur les schistes maclifères qui, en Basse-Normandie, avoisinent toujours la formation granitique.

Diverses éminences forment à droite et à quelque distance de la route, des points culminants : telles sont les buttes de Cerisy-Belle-Etoile et de Landissac ; on distingue aussi au N.-O. les futaies de Vassy.

Flers s'est prodigieusement accru depuis quelques années, et son commerce de coutils est dans un état très-prospère. Les ouvriers au nombre de trois mille cinq cents, sans compter ceux qui ne travaillent qu'accidentellement, sont répartis dans diverses communes de l'arrondissement. Il n'y a d'agglomérations d'ouvriers que celles des membres d'une même famille. Aussi la moralité est assez bonne et l'on n'a pas à déplorer cette dégradation hideuse des pays où les ouvriers sont réunis et en quelque sorte parqués.

Il sort des diverses fabriques de l'arrondissement deux

mille pièces de coutil par semaine dont chacune coûte terme moyen 100 fr. Ces diverses fabriques absorbent par semaine plus de 100,000 livres de coton.

Dans certaines semaines on a fait pour près de 1 million d'affaires à la halle aux coutils de Flers.

L'église est moderne et sans intérêt, mais le contre-rétable de l'autel a été peint par M. Paul Schnetz, maintenant directeur de l'école française de peinture à Rome, membre de l'Institut.

Le château de Flers, qui appartient à M. Schnetz, membre du conseil général de l'Orne et de l'association normande, frère du peintre célèbre, dont il vient d'être question, mérite d'être vu : les hôtes en font les honneurs avec une grande amabilité. Il renferme plusieurs tableaux de M. Paul Schnetz.

Ce château présente un carré flanqué de tours et entouré de douves ; des fenêtres nouvelles ont donné à l'édifice la physionomie d'un château moderne.

Il doit dater de la fin du XVIe. siècle et du commencement du XVIIe. : la société des antiquaires en a publié une vue dans son 6e. volume, d'après le dessin de M. Ch. de Vauquelin.

Tout près de Flers est située la commune de la Lande-Patry : on y voyait encore, il y a quelques années, une motte féodale indiquant le château des anciens seigneurs, dont l'un était à la bataille d'Hasting (V. roman de Rou v. 13, 715).

Il y avait aussi à la Lande-Patry un prieuré dépendant de l'abbaye de St.-Vincent du Mans ; quand l'archevêque de Rouen, Odon Rigault, visita ce prieuré en 1267, l'église était encombrée de coffres et de pièces de bois dont il ordonna l'enlèvement.

Au midi de Flers, la route présente un sol accidenté dont la base est presque toujours un schiste micacé, parfois maclifère : au châtellier, point culminant, fort élévé, à une lieue et demie au sud de Flers, la route est traversée par une chaîne de quartz grenu qui se dirige du N. O. au S. O., comme dans les départements du Calvados et de la Manche (1). La formation schisteuse est interrompue par le granit entre St.-Bonet et Dompière, puis le schiste phyllade se présente : à 1[2 lieue de Domfront, on rencontre la grande chaîne de grès quartzeux qui produit des accidents si variés et si pittoresques depuis Mortain jusqu'à Bagnoles, etc. C'est sur une des crêtes de cette chaîne qu'a été construite la ville de Domfront.

Domfront a trouvé un historien dans un de ses habitants, M. Caillebotte, dont le livre a eu plusieurs éditions. M. Galeron, enlevé trop tôt à la science et à ses amis, a résumé les faits historiques qui se rattachent à cette place dans un rapport fait à la Société des antiquaires.

Il est établi par l'histoire, dit-il, que la forteresse de Domfront fut élevée par Guillaume de Bellesme, 1er. du nom, et que c'est de cette époque que date l'importance de ce point dans nos annales. Le but qu'il se proposait était de se mettre à l'abri, de ce côté, contre les invasions des Manceaux : les travaux qu'il entreprit remontent à à l'an 1026 environ : outre le château qu'on croit être son ouvrage, il traça les lignes de défense qui environnent la ville.

(1) V. mes cartes géologiques de ces deux départements : Paris, Derache, rue du Bouloy ; Caen, Hardel.

Le château et les ruines du donjon qui existent encore sont assis, comme je le disais, sur une crête de grès intermédiaire qui se trouve brusquement interrompue vers l'ouest par une gorge dans laquelle coule la Varenne.



VUE DU DONJON ET D'UNE PARTIE DE LA VILLE DE DOMFRONT (1).

Le château a été élevé sur le bord du précipice ou de la déchirure au milieu de laquelle cette rivière roule ses eaux limpides. Un fossé servait à isoler de la ville l'extrémité du cap sur lequel s'élève le donjon, et fermait du côté de l'est l'entrée du château.

Ce donjon était carré, les murs de 7 à 8 pieds d'épais-

(1) Cette vue dessinée par M. Bouet a été gravée par M. Godard, d'Alençon.

seur, en moellon, étaient revêtus en pierres de granite taillées symétriquement (petit appareil); des contreforts existent aux angles et au centre de chaque face (1).

Il ne reste plus aujourd'hui que deux côtés de ce carré de murailles, encore ne sont-ils pas complets. Dans la façade occidentale, était une porte dont le seuil se trouvait à un niveau assez élevé, et devait correspondre au premier étage du donjon; on remarque dans le mur du nord une fenêtre à plein-cintre sans ornements, et l'un des étages était muni d'une cheminée dont le tuyau subsiste encore au haut du mur.

Si nous admettons que ce donjon est l'ouvrage de Guillaume de Bellesme, comme le pense l'historien de Domfront, M. Caillebotte, il faudra pourtant admettre que des travaux ont été faits plus tard sous Henri Ier., car il en est fait mention dans Robert du Mont (2); rien n'était plus abrupte que la position de ce château, ni plus facile à défendre, aussi était-il, au XIe. siècle, regardé comme imprenable.

(1) A Domfront, comme dans les autres donjons que j'ai visités, les contreforts du centre étaient beaucoup moins larges que ceux des angles.

(2) Outre les travaux exécutés sous Henri Ier., dont parle Robert du Mont, on en fit d'autres sous le roi Jean, en 1203; c'est ce qui résulte d'un rôle conservé à la tour de Londres, et ordonnant à Radulphe de Summere d'emprunter deux cents livres angevines des *juifs de Domfront* et d'en employer une moitié à réparer le château, l'autre moitié à payer la garnison. Voici le texte de ce mandat:

« Rex, etc. Radulpho de Sumeri, etc. Mandamus vobis quod capiatis à Judeis de Danfront CC libras andegavenses et de C libris pacetis liberaciones militum et servientium nostrorum et alias centum libras *ponatis in operacionibus castri nostri* per visum abbatis de Luglay (Lonlay ?) et clerici R. de Veteri Ponte. T. Willelmo de Braosa apud Rhotomagum, XXIIII die februarii. »

Lorsque le duc Guillaume vint, en 1048, assiéger la place dont s'était emparé Geoffroy Martel, comte d'Anjou, il reconnut combien il serait difficile de l'emporter d'assaut, et fit construire quatre châteaux de blocus, afin d'interrompre toute communication avec les assiégés, et de les prendre par la disette (1).

Domfront soutint dans la suite un grand nombre d'autres siéges que je n'entreprendrai point de décrire, ni même de rappeler; les plus célèbres furent celui de 1418, par les armées anglaises, commandées par Warwick et Talbot, et celui de 1574, pendant les guerres de religion qui désolaient la France. L'infortuné Montgommery commandait la place dans cette dernière occasion, et se vit forcé de capituler après plusieurs assauts vaillamment soutenus. Matignon, son vainqueur, le remit à Catherine de Médicis, qui le fit juger et décapiter à Paris quelque temps après, comme meurtrier de son roi et sujet rebelle.

Depuis le règne de Henri IV, Domfront a cessé d'être entretenu comme ville de guerre, et plusieurs de ses fortifications sont successivement tombées et ont disparu.

La ville, dit M. Galeron, s'étend de l'ouest à l'est, à partir du château : elle a ses fondements assis sur le roc vif comme la forteresse. Un mur d'enceinte

(1) Vit li païz è li cuntrées
Vit li trespas è li valées
Vit li destreiz è li sentiers
Vit li veles è li rochiers
Vit li chastel *ki sist en halt*
N'ert mie à prendre par assalt.
Treiz chastels fist fere envirun
Si lur toli la garnisun
Roman de Rou vers 9420—27.

la défendait sur tous les points, et des tours, au nombre de vingt-six, la présentaient de toutes parts hérissée de bastions et de créneaux; quatorze des tours sont encore plus ou moins entières, et six surtout apparaissent comme aux anciens temps avec leurs couronnements crénelés et couverts. Les habitants ont disposé des logements dans leur intérieur, et on les voit quelquefois à ces vieilles fenêtres où leurs pères se montraient en des jours plus fâcheux; le calme de leurs physionomies contraste avec l'aspect redoutable des demeures qu'ils se sont choisies. Parmi les tours qui subsistent maintenant, on cite celle de Godras, au Nord, qui est peut-être en effet la plus élevée; mais il en est d'autres mieux conservées vers le Maine.

On voit encore une grande porte à l'est, vers le chemin d'Alençon. Elle est à plein ceintre et flanquée d'une forte tour, à gauche en entrant; une espèce de rainure en-dedans indique qu'il put y avoir une porte de fer à coulisse. A peu de distance de là, vers le nord, au milieu de trois tours très-rapprochées, se voit l'emplacement d'une poterne entièrement remplie; il y avait deux autres entrées vers le chemin de Caen, et vers le Maine; les travaux qui les défendaient ont en partie disparu.

Outre les tours, il y avait des bastions en saillie sur plusieurs points de la muraille. On en voit encore çà et là des couronnements de machicoulis très-bien conservés.

L'église de Domfront est moderne et sans intérêt, mais le voyageur doit visiter celle de N.-D.-sur-l'Eau, située hors la ville, sur le bord de la Varenne au-dessous du château. Cette partie de la vallée si pittoresque par ses rochers, est un but de promenade délicieux.

Cette église fondée par Guillaume de Bellême porte le cachet du XI[e]. siècle ; elle était en forme de croix terminée par une apside semi-circulaire. Deux autres apsides sortaient du mur oriental des chapelles du transept. Au point d'intersection de ceux-ci et de la nef s'élève une tour carrée, Le croquis ci joint montre l'or-



INTÉRIEUR DE NOTRE-DAME-SUR-L'EAU.

donnance du chœur à partir des transepts : deux rangs d'arcatures décorent l'apside.

La nef assez longue et garnie de bas-côtés offrait aussi des détails intéressants; la façade était ornée d'un portail roman assez simple. Cette partie de l'église a été sacrifiée pour redresser la route, et l'on n'a conservé que le chœur et les transepts : ainsi tronquée l'église de N.-D. a perdu une grande partie de son intérêt, et l'on doit déplorer cette mutilation qui aurait pu être évitée.

Dans le transept nord, on voit un tombeau surmonté d'une statue couchée, que l'on prend à tort pour celle du fondateur de l'église et qui ne date évidemment que d'une époque bien postérieure, probablement du XIVe. siècle; elle représente un guerrier ayant, selon la coutume, les pieds posés sur un lion et la tête appuyée sur un oreiller que supportent des anges : aucune inscription n'est là pour indiquer le nom de ce personnage, et la tradition est muette à son sujet.

De Domfront à Mayenne on trouve, au premier relais, un village dont quelques maisons, bâties en granite, paraissent du XVIe. siècle.

On ne tarde pas à franchir les limites qui séparent la Normandie de la province voisine, et l'on arrive à Ambrières.

Cette petite ville, dans la position la plus pittoresque, les pieds baignés par la Varenne, la tête couronnée de son vieux château aux murailles ruinées et au donjon roman, mérite que le voyageur s'y arrête un instant. De nombreux souvenirs historiques se rattachent à ces ruines.

La ville de Mayenne est à 3 lieues d'Ambrières, au

sud. Comme elle est hors de nos limites, nous ne devons pas décrire ce qu'elle renferme : le voyageur ne devra pas oublier que près d'elle (à une lieue et demie) se rencontrent les vestiges si curieux de l'ancienne ville romaine de Jublains, cités dans mon Cours d'antiquités et décrits dans le Bulletin monumental que je publie.

Géologie. A partir de Domfront on traverse d'abord une zone de schistes argileux, puis une autre de schistes maclifères avant d'arriver sur le granite. Cette dernière roche se trouve sur les limites de l'Orne et de la Mayenne, et conséquemment là où finit la Normandie. De Domfront à Ambrières la diorite ou grunstein est employée à réparer la route sur plusieurs points, et divers filons de cette roche se trouvent à peu de distance, ayant, comme dans l'arrondissement de Mortain et ailleurs, leur direction du nord au sud (1).

(1) V. ma carte géologique du département de la Manche (partie du sud) et le mémoire explicatif qui l'accompagne.

M. Blavier a publié dernièrement une carte et une description géologique du département de l'Orne que le voyageur fera bien de se procurer.



ROUTE DE CAEN A FOUGÈRES,

PAR VIRE ET MORTAIN.

La route directe de Caen à Rennes, par Vire, Mortain, St-Hilaire-du-Harcouet et Fougères, est celle qui communique le plus directement avec le centre de la Bretagne. Elle offre un grand intérêt, non-seulement à cause des rapports qu'elle établit entre deux grandes provinces, mais aussi par la variété des sites, qui distinguent le Bocage normand qu'elle traverse dans son parcours.

Le voyageur ne saurait trop attentivement examiner ces variétés de sites, de productions, de mœurs, résultats de circonstances physiques différentes, et surtout de la diversité des couches qui forment la base du sol : aussi faut-il être un peu géologue pour voyager avec fruit et pour apprécier tous les faits qui diversifient notre province.

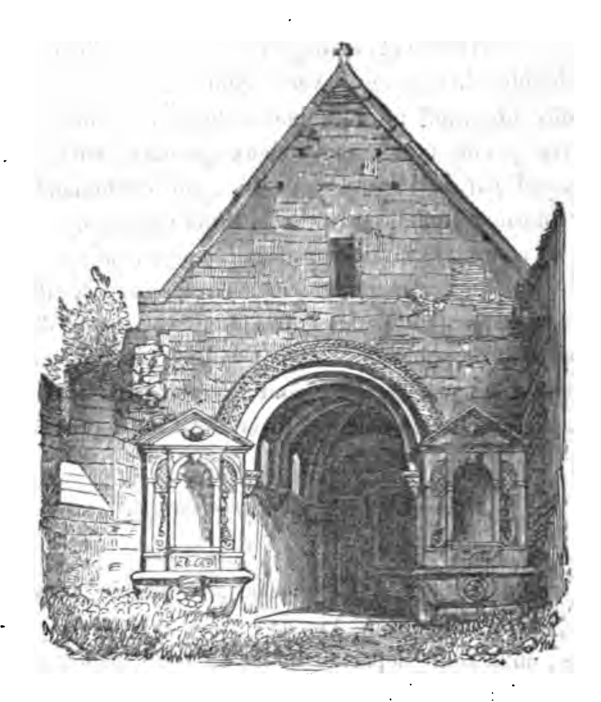
§ Ier.—*De Caen à Villers-Bocage.*

La route de Caen à Villers-Bocage, dirigée vers le S. O., passe d'abord à Venoix, puis à Bretteville-la-Pavée, où la route départementale d'Evrecy et d'Aunay vient se joindre à elle.

Bretteville, dont le patronage appartenait à l'abbaye du Mont-St-Michel, avait autrefois deux églises (1). N.-D.,

(1) V. ma Statistique monumentale du Calvados, 1er volume.

qui sert aujourd'hui au culte et qui est la plus voisine de Caen, offre peu d'intérêt. On y voit quelques parties du XIII[e] siècle ; le reste ne mérite guère d'attention. St-Pierre, qui, avant la Révolution, était succursale de N.-D. et servait de chapelle aux moines du prieuré, est maintenant en ruine. La nef a perdu sa toîture ; il n'en

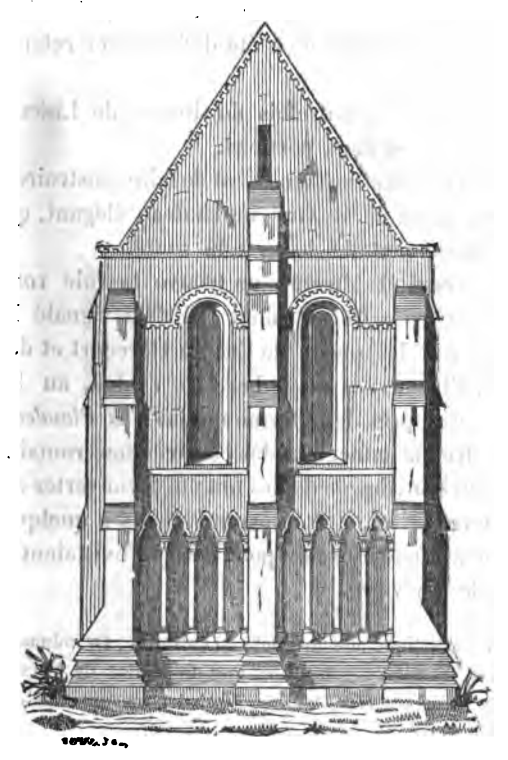


reste plus que les murs latéraux, qui offrent une corniche à modillons et une porte latérale ornée de zigzags. Le chœur est presque intact, voûté en pierre, et l'arcade à plein cintre, par laquelle il communique avec la nef,

présente une riche bordure de losanges. Tous ces détails annoncent le XIIe siècle. La tour, appliquée après coup contre l'extrémité occidentale de la nef, est de l'an 1680.

Les maisons du prieuré, au sud de l'église, et la grange qui en fait partie, doivent dater en grande partie du XVe siècle. Le village de Bretteville garnit de ses maisons les deux bords de la route, sur une assez longue étendue.

Verson, que l'on rencontre ensuite, offre aussi deux lignes de maisons assez importantes. L'église, à gauche



de la route, sur le bord de l'Odon, est considérable,

et de plusieurs époques. Le chevet est droit, orné de deux fenêtres arrondies, séparées par un contrefort et surmontées d'un gable ou fronton triangulaire : sous ces fenêtres se développent des arcatures trilobées fort élégantes, reposant sur une base continue à plusieurs retraits (1). Cette partie de l'église, les murs latéraux du chœur, et peut-être les transeps, me paraissent ce qu'il y a de plus ancien dans l'édifice, et remontent peut-être à la première moitié du XIII[e] siècle. La nef peut dater du XIV[e]. La porte principale, placée au nord, était précédée d'un joli porche, dont la façade a été défigurée et refaite sans goût en 1752 (2).

Verson dépendait autrefois du diocèse de Lisieux. La cure se divisait en deux portions.

M. Donnet, maire de Caen, vient de faire construire à Verson, sur les plans de M. Guy, un château élégant, que l'on aperçoit facilement de la grande route.

Entre Verson et Mouen, on trouve la voie romaine, nommée le *Chemin-Haussé*, dont j'ai déjà signalé le prolongement sur les routes de Caen à Harcourt et de Caen à Falaise. Elle arrive sur le bord de l'Odon, au lieu dit le *Pont-Jalon*, près de la ferme nommée la *Plauderie*, où l'on a trouvé anciennement des constructions romaines (3). Un peu plus loin, des médailles ont été découvertes dans un vase en terre grise, et l'on assurait, il y a quelques années, que les fondations du pont antique existaient encore au fond de la rivière.

(1) V. ma Statistique monumentale du Calvados, 1[er] volume.

(2) V. pour les détails architectoniques de l'église de Verson, l'article que je lui ai consacré dans ma Statistique monumentale du Calvados, 1[er] volume.

(3) V. mon Cours d'antiquités monumentales, tome 2.

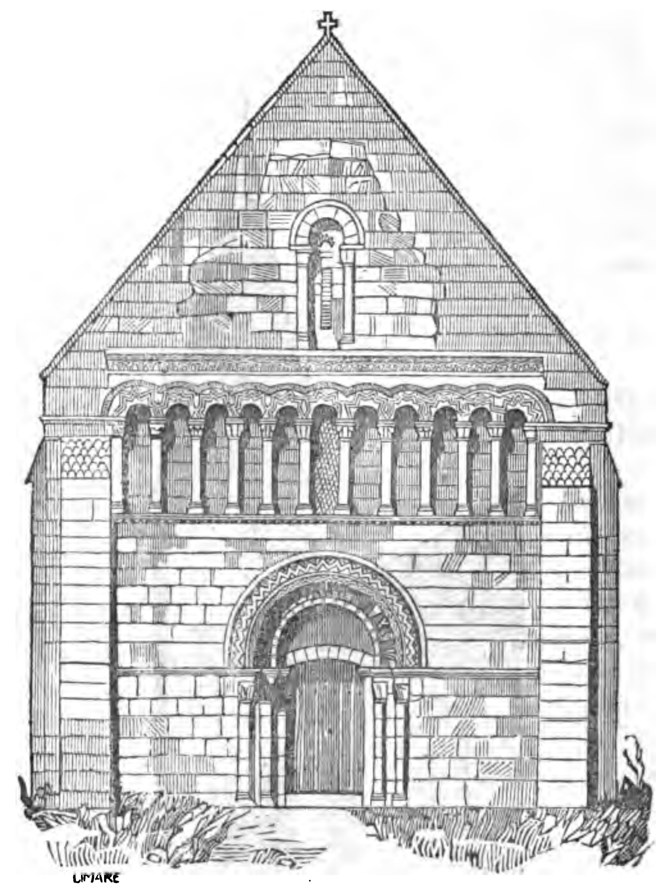
On distingue au-delà de l'Odon, à une 1/2 lieue vers le sud, l'église de Fontaine-Etoupefour, et plus loin la tour de Baron. Elle appartient, ainsi que le chœur de l'église,



Eglise de Baron.

au style ogival primitif; mais la pyramide à quatre pans qui la termine a été reconstruite postérieurement (1).

L'église de Mouen est à peu de distance de la route, au



nord : c'est une des plus intéressantes du département du

(1) V. ma Statistique monumentale, 1er volume.

Calvados, et le voyageur fera bien de la visiter. Le pourtour des murs au niveau des fenêtres est complètement garni d'arcatures, dont les archivoltes sont ornées de zigzags. La façade occidentale montre cette ordonnance. Il est fâcheux qu'une sacristie, appliquée sur le chevet droit qui termine le chœur, vienne masquer désagréablement les élégantes arcatures qui le décoraient. Hormis cette addition et l'agrandissement de quelques fenêtres, l'église est à peu près intacte, et c'est un des specimen les plus complets et les plus brillants que nous puissions citer de l'architecture romane du XII[e] siècle, en Basse-Normandie.

Tourville et Mondrainville succèdent à Mouen. L'église de Tourville est ruinée et n'offre qu'un faible intérêt; celle de Mondrainville, en grande partie du XIII[e] siècle et du XIV[e], mérite l'attention, à cause d'une inscription latine très-ancienne, incrustée dans le tympan de la porte méridionale. Elle parle d'un certain *Mundretus*, lequel avait contribué à l'érection ou à l'accroissement de l'église qui avait précédé celle qu'on voit aujourd'hui. La paroisse s'appelait, au moyen-âge, *Mundreti villa*. J'ai publié cette inscription dans le premier volume de la Statistique monumentale du Calvados.

A gauche de la route, on trouve la grille du parc de M. le comte d'Osseville, dépendant du château de Gavrus. Ce parc, dont une partie s'étend sur Mondrainville, est remarquable par sa grande étendue. La rivière d'Odon le traverse. Il est peuplé d'un grand nombre de lièvres, de lapins, d'écureuils, etc, etc.

Etienne Duval, riche marchand de Caen, né à Mondrainville, s'est rendu célèbre par le service important qu'il rendit en faisant entrer adroitement des vivres dans la ville de Metz, en 1552, peu de temps après qu'elle fut assiégée par Charles Quint. Henri II, pour l'en récompenser, lui donna des lettres de noblesse. Ce Duval, seigneur de Mondrainville, fut trésorier de l'ordre de Saint-Michel en 1569.

Jacques Duval, son fils, lui succéda dans la même charge, et donna sa démission après avoir été fait chevalier du même ordre, en octobre 1577.

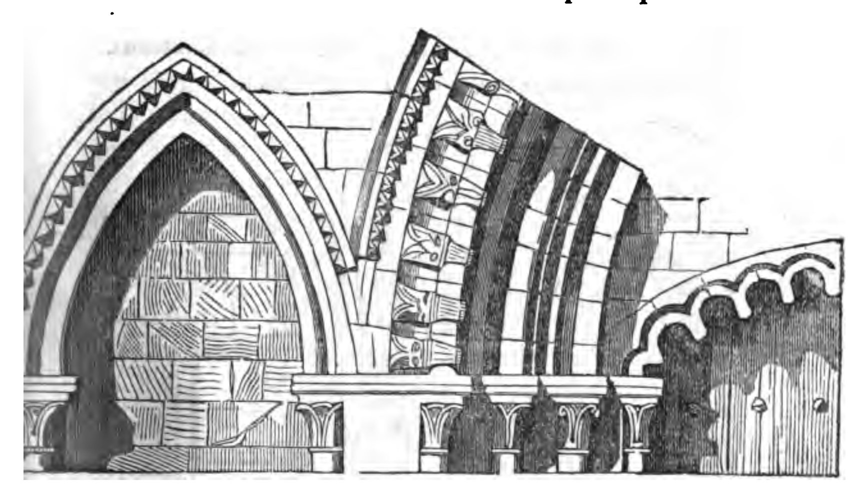
La route passe ensuite sur le territoire de Grainville. L'église, au nord de la route, dépendait de l'abbaye de Sainte-Trinité de Caen; et, comme toutes celles dont les abbayes avaient le patronage, elle offre de l'intérêt par son architecture. La nef appartient au style roman; le chœur et la tour, au style ogival de la troisième époque (1).

L'église de Noyers, à peu de distance à droite de la route, à 3 kilomètres de Grainville, appartenait aussi à une abbaye (l'abbaye d'Ardennes près Caen). Elle paraît du XIII[e] siècle.

La nef était autrefois garnie de bas-côtés, qui ont été supprimés. On distingue de chaque côté cinq arcades bouchées, au-dessus desquelles s'ouvrent de petites fenêtres en lancettes, sans colonnes. Le portail de l'ouest

(1) Voir la description détaillée de cette église dans ma Statistique monumentale du Calvados, 1er volume.

est ce qui mérite le plus d'attention. L'esquisse que voici



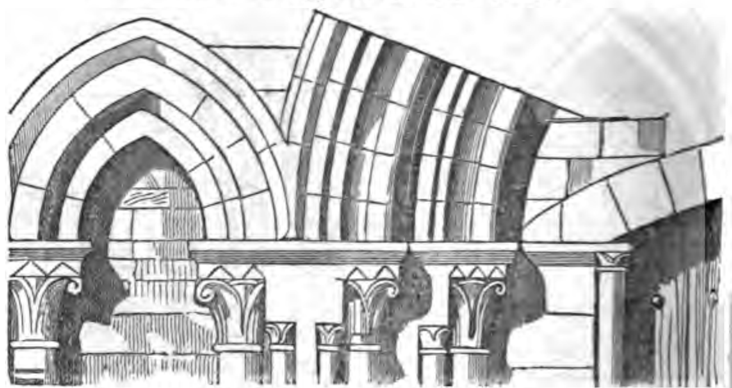
offre la moitié de ce portail ; elle en fera comprendre l'ordonnance. Au-dessus de la porte surbaissée et festonnée s'élève l'ogive centrale, dont l'archivolte principale est ornée de têtes plates.

Le chœur, percé de deux fenêtres au chevet, doit être à peu près du même temps que la nef ; mais les voûtes ne sont que du XVIe siècle. La tour centrale est massive et moderne.

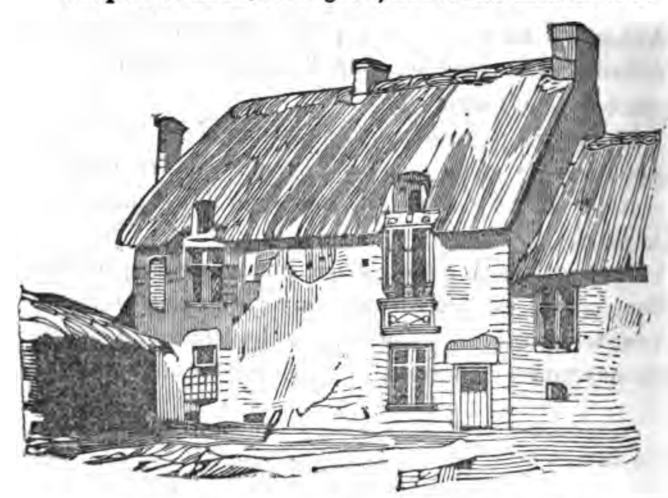
Tout près de la route est une maison peu importante, dont la cour est précédée de deux portes cintrées, l'une pour les charrettes, l'autre pour les piétons. L'une de ces ouvertures est surmontée de l'inscription suivante :

Cœur désireux n'a jamais de repos ;
Assez va qui fortune passe.
1620

Missy est en face de Noyers, du côté opposé de la route. L'église n'offre de remarquable qu'une porte ogivale entre deux arcades obscures. Le travail des chapiteaux et des archivoltes se rapporte au XIIIe siècle.



Tout près et à l'est de l'église, existe une maison de la



première moitié du XVIe siècle, dont les fenêtres sont

encore assez bien conservées. Elle appartient à M. le comte de Chazot, membre de l'Association normande.

La butte de Montbroc est un point culminant d'où la vue s'étend au loin, au sud et au nord. On découvre de là la cathédrale de Bayeux, et une assez grande quantité de points divers : ce terrain, autrefois couvert de bois et de bruyères, fut le sujet de longues contestations entre les moines d'Ardennes et les habitants de Monts. Les moines prétendaient que la montagne de Montbroc était une dépendance de la baronnie de Tesnière, qui leur avait été donnée, en 1190, par Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre. On trouve un grand nombre de pièces relatives aux contestations qui s'élevèrent, à différentes époques, relativement à ces bruyères, dans le cartulaire de l'abbaye d'Ardennes (1).

Du point culminant de Montbroc, la route descend vers le bourg de Villers, laissant à droite le village de Villy, à gauche celui de Parfouru et d'Epinay-sur-Odon (2).

Géologie. — Entre Caen et Verson, la route est établie sur le calcaire secondaire (grande oolite et oolite inférieure); à Verson, elle passe sur les phyllades dénudés sur ce point, le long de la vallée de l'Odon; à Mouen, une chaîne de grès quartzeux se montre à la surface du sol; puis, à partir de Tourville, la route court sur l'oolite inférieure et peut-être le lias, jusqu'à Epinay, à 1 kilo-

(1) V. ma Statistique monumentale du Calvados, t. 1er, page 200; on y trouvera une longue note extraite du cartulaire.

(2) V., sur ces deux communes, ma Statistique monumentale du Calvados, t. 1er.

mètre 1/2 de Villers, qu'elle entre dans la région des phyllades (1).

Agriculture. — Suivant la nature géologique des terrains que je viens de citer, le sol arable offre des qualités très-diverses : la région la plus productive, celle où le colza et toutes les cultures épuisantes réussissent le mieux, est comprise entre Mouen et les buttes de Montbroc, au-dessus de l'oolite inférieure et du lias : ce sont des terres argileuses et profondes, dans lesquelles la végétation des arbres est aussi très-belle. Les terrains arables qui bordent la route dans le reste de son parcours (grès schistes grande oolite), sont généralement plus légers, quoique productifs, dans des proportions diversement graduées, suivant les circonstances faciles à apprécier sur place, mais qu'il suffit d'indiquer ici.

VILLERS-BOCAGE.

Villers, aujourd'hui chef-lieu de canton, était autrefois le chef-lieu d'un doyenné, comprenant 31 paroisses, et d'une sergenterie, qui en avait 26 dans son ressort.

Il y avait deux églises paroissiales à Villers : St-Germain et St-Martin. L'une d'elles (St-Germain) a été reconstruite tout entière, et n'est pas encore achevée ; c'est l'église paroissiale actuelle. Elle est d'un assez pauvre style; on vient d'y construire une tour, ornée de colonnes, et au haut de laquelle se trouve un édicule où l'on doit placer la statue de St-Martin, devenu premier patron de

(1) V. la preuve de ces assertions dans ma Topographie géognostique du Calvados. V. aussi la carte géologique de ce département.

Villers, depuis que l'église St-Martin a été supprimée et abattue.

Villers possédait un prieuré hospitalier, fondé en 1366 par Jeanne Bacon, châtelaine de Lisle, dame du Mollay et de Villers. Elle fonda cet hôpital dans un grand manoir qu'elle avait acquis de Perrin Castel, *en sa bonne ville de Villers*, paroisse de St-Germain, et le dota de 200 livres de rente. Un second acte, passé trois ans après, en 1369, explique les volontés de la fondatrice.

L'administration de l'établissement fut confiée à deux prêtres séculiers, dont l'un était prieur et administrateur en titre, et l'autre chapelain : le prieur devait rendre compte à l'évêque de son administration une fois chaque année.

Cet établissement utile ne demeura pas long-temps dans un état florissant ; il fut dans la suite réduit à l'état de prieuré simple.

M. d'Angennes, évêque de Bayeux, substitua au prieur, du consentement du seigneur de Villers, des religieuses bénédictines que l'on appela de l'abbaye des Vignats, près Falaise. La démission du prieur en faveur de la dame de Belin, prieure, est du 26 juin 1643. Le décret de l'évêque, donné le 12 septembre suivant, porte union du prieuré de l'hôpital de Villers au monastère de religieuses nouvellement établi ; il fut confirmé par lettres-patentes du mois d'avril 1647 et du 20 février 1650, enregistrées au parlement de Rouen, le 3 juin 1652.

En 1740, le mauvais état du temporel obligea le supérieur de faire défense à la communauté de recevoir des novices ; M. de Luynes, évêque de Bayeux, se détermina à supprimer le couvent. Ce projet trouva une opposition

très-forte dans M. le marquis de Blangy, seigneur de Villers, et dans les religieuses elles-mêmes. Cependant, par un arrêt du 15 avril 1743, l'évêque fut autorisé à transférer ces religieuses ailleurs, et à faire administrer par un économe le revenu du prieuré, en attendant qu'il en fût ordonné autrement.

L'hôpital de Villers a conservé la plus grande partie de ses revenus, et est aujourd'hui administré par une dame religieuse.

Le château de Villers, précédé de belles avenues, est situé au midi du bourg, sur la route allant à Aunay. Le côté gauche, avec sa tour carrée angulaire en encorbellement, ce qu'il reste de bossages et de hautes cheminées, peuvent dater du temps de Louis XIII ou de Louis XIV. Le pavillon formant la partie droite de l'édifice près des douves est moderne et d'une grande pesanteur. Il y avait une chapelle sous l'invocation de St-Jacques et de St-Romphaire. Robert de Roncherolles, seigneur du lieu, déclare en 1609, dans un acte de nomination pour cette chapelle, qu'elle était ruinée depuis environ 16 ans : elle fut rebâtie depuis, mais elle n'existe plus.

Ce château, qui appartient aujourd'hui à M. le baron de Grandclos, n'occupe pas l'emplacement du château primitif : celui-ci, que j'ai décrit dans le 5e volume de mon Cours d'antiquités monumentales, était à quelque distance à l'est ; il se composait, d'après ce que j'ai pu conclure par ce qui reste, d'une motte ronde, entourée de fossés. Cette éminence, maintenant couverte de bois, se trouvait à l'un des angles d'une place à peu près carrée, dont le tracé du Vallum est encore indiqué par une dépression au milieu des terres labourées.

Il y a, tous les mercredis, un marché considérable à Villers-Bocage.

§ II. — *De Villers à Vire.*

En sortant de Villers, on reconnaîtra facilement que l'on a passé d'une région physique dans une autre région très-distincte : cette région, c'est le Bocage, dont le sol appartient aux terrains intermédiaires et aux terrains primitifs, et présente des élévations et des enfoncements, des vallées profondes à pentes rapides ; en un mot, des accidents que n'offrent pas habituellement, au moins, les terrains secondaires.

La route que nous avons à suivre jusqu'aux confins de la Bretagne, va se prolonger constamment sur les roches anciennes.

A peu de distance de Villers, on traverse la Seuline. Le village de Tracy, qui se trouve à 1 kilomètre du côté droit, offre une petite église, dont quelques parties sont construites en arêtes de poisson (côté nord de la nef), mais qui est en grande partie du XIII[e] et du XV[e] siècle. La tour doit être du XV[e] ; elle sert de chapelle. On y voit un autel en pierre, scellé d'un côté dans le mur et porté en avant sur deux colonnes, dont les chapiteaux et les bases annoncent le XV[e] siècle. Je l'ai figuré dans mon Cours d'antiquités (pl. LXXXXIII, fig. 5).

J'ai remarqué, à l'angle qui termine le mur latéral du sud, une inscription très-fruste, qu'il ne m'a pas été possible de bien déchiffrer. Les lignes sont séparées les unes des autres par des traits gravés dans la pierre ; je les crois au moins du XII[e] siècle.

Les actes des martyrs saint Raven et saint Rasiphe font mention d'un miracle opéré dans cette paroisse vers 865, lors de la translation des reliques de ces saints du village de Macé à Saint-Wast. Les chevaux qui portaient ce dépôt précieux, passant par Tracy, ne voulurent pas, si l'on en croit la légende, aller au-delà ; le seigneur du lieu fut obligé de donner de jeunes chevaux, qui n'avaient pas encore été dressés. La relation de ce fait prouve au moins l'ancienneté de la paroisse de Tracy.

La terre de Tracy est une ancienne baronnie d'où tirait son nom la famille de Tracy, bien connue sous nos ducs de Normandie, rois d'Angleterre. Le sire de Tracy accompagna Guillaume-le-Conquérant à la conquête de l'Angleterre, en 1066. Elle a passé ensuite à la famille Pellevey, puis a été vendue successivement à plusieurs propriétaires. L'un des derniers, avant la Révolution, a été mon bisaïeul maternel, M. Léonard Radulphe, lieutenant-général de police, à Caen.

Maisoncelles-Pellevey se trouve du côté gauche de la route. L'église n'a de remarquable que la porte d'entrée, dans le style du XIII[e] siècle.

A Coulvain, on rencontre l'embranchement de la route départementale allant, par la Ferrière et les Besaces, rejoindre la route de Torigny à Vire ; puis on aperçoit à droite le village de Saint-Pierre-du-Fresne et l'église de Jurques. On franchit à Jurques une chaîne d'éminences fort élevées, en grès quartzeux, dont la direction est de l'ouest N.-O. à l'est S.-E.

Après avoir franchi les hauteurs de Jurques, on descend au village du Mesnil-Auzouf, résidence d'une brigade de gendarmerie, et qui n'offre, du reste, rien d'intéressant.

On montre, il est vrai, dans les bois, au nord de la paroisse, une pierre de grès argileux, connue sous le nom de *pierre diallan*, et qui a été signalée par M. Castel ; mais cette pierre paraît en place. Si quelques traditions s'y rattachent, on ne peut, avec certitude, en faire un monument druidique.

A peu de distance du Mesnil-Auzouf, on rencontre, à droite de la route, les avenues de Montamy. De ce point fort élevé, on distingue la ville de Vire.

On ne tarde pas à descendre dans les vaux de Soulœuvre, profondément encaissés au milieu de coteaux schisteux ; puis on gravit une seconde chaîne de grès quartzeux et de conglomérats (1), suivant à peu près la même direction que celle de Jurques. Ce fut dans la vallée de Soulœuvre, à 1 lieue 1/2 de la route, du côté droit, que s'établirent d'abord les religieux du Val-Richer, près de Lisieux.

Le Bény, chef-lieu de canton, est à peine à 2 kilomètres de la route. Du côté opposé, et à la même distance, se trouve le Dézert, ancien prieuré dépendant de l'abbaye de Troarn. En 1118, Henri I[er] avait donné aux religieux du Dézert la dîme du revenu du château de Vire. Le prieur était seigneur de la paroisse, et possédait, dans d'autres communes du canton, des revenus provenant de la perception des dîmes.

En 1250, le prieur du Dézert déclara à l'archevêque de Rouen, Odon Rigault, que le personnel de sa maison

(1) V. ma Topographie géognostique du Calvados; un vol. in-8°, avec atlas, et la Carte géologique du même département.

devait être de six moines ; les revenus du prieuré étaient alors estimés à 250 livres (1).

Etouvy et la Graverie se trouvent à peu de distance à l'ouest ; puis, après avoir reçu la route départementale de Saint-Lo et passé la rivière d'Allier, la route parcourt le territoire de Neuville, paroisse limitrophe de Vire.

Il y avait, dans cette commune, un fief de Tracy et un château en ruine, qui a été dessiné et décrit par feu M. Dubourg d'Isigny. Une léproserie y avait aussi existé. Le collége de Vire fut fondé, en 1682, par François Le Chartier, curé de Neuville.

Agriculture. — De Villers à Vire, le terrain, assez accidenté, divisé par de nombreuses clôtures, est, comme je l'ai dit, entrecoupé de ruisseaux et de vallées plus ou moins profondes. Tous les vallons sont en prairies, et notre Bocage peut être considéré comme une région agricole mixte. On y élève beaucoup de bestiaux. Les terres arables, reposant sur un sous-sol schisteux, sont assez productives dans plusieurs communes, et l'emploi de la chaux comme engrais, qui est général dans cette contrée, y a produit les meilleurs résultats sur la production des céréales.

VIRE.

On entre à Vire, en arrivant de Caen, par une belle rue régulièrement alignée (la rue du Calvados). On pénètre ensuite dans la ville, après avoir passé sous la porte du beffroi, dont une partie date de l'an 1480.

(1) V. l'Extrait des visites d'Odon Rigault, archevêque de Rouen, au XIII[e] siècle, que j'ai publié, il y a plusieurs années, d'après le manuscrit de la bibliothèque royale.



Beffroi de Vire.

Anciennement trois autres portes principales donnaient accès à la ville ; elles étaient munies d'un appareil imposant de herses et de ponts-levis. D'épaisses murailles, dont il reste encore quelques vestiges, défendues aux angles par de grosses tours à machicoulis, formaient, derrière de larges et profonds fossés, une enceinte continue sur un développement de près de 700 mètres (1).

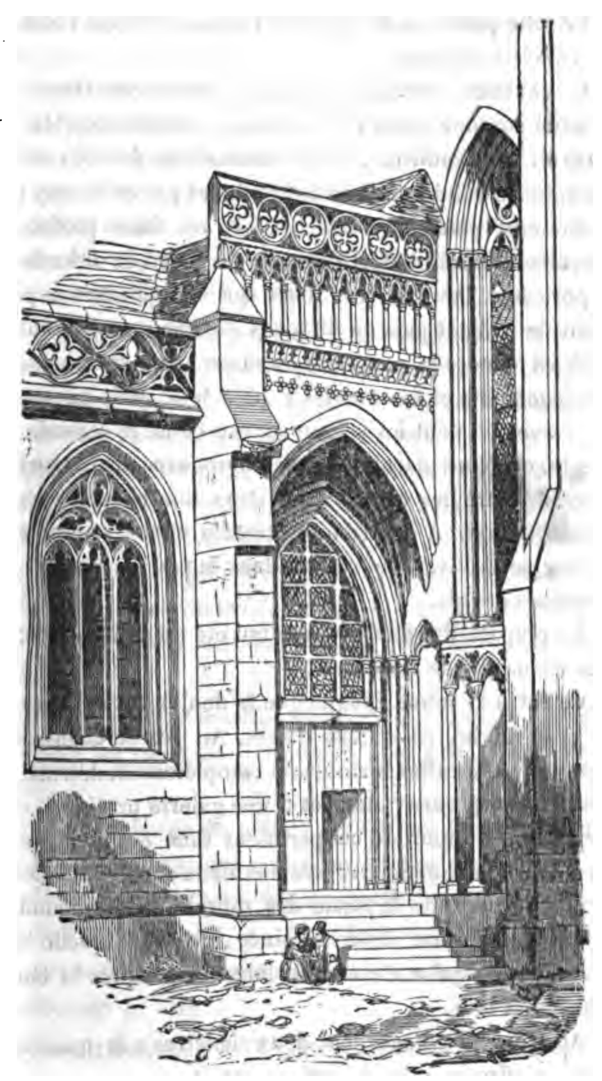
Des porches garnissaient encore plusieurs maisons il y a vingt ans ; il n'en reste plus aujourd'hui que deux ou trois.

L'église paroissiale de Notre-Dame fut d'abord une simple chapelle ; bâtie au commencement du XII[e] siècle, sous le règne de Henri I[er], elle ne devint paroissiale qu'au XIII[e] siècle (1272). Elle est assez vaste et de plusieurs époques.

Dans son ensemble, la nef présente tous les caractères du XIII[e] siècle ; on remarque seulement sous l'orgue des parties qui doivent dater du XII[e]. Les bas-côtés de la nef paraissent aussi du XIII[e]. Les chapelles attenantes sont du XV[e].

Il convient d'assigner la même date au chœur, à l'abside et à une partie des bas-côtés qui l'entourent. Le transept méridional, avec le portail qui en fait partie, doit être du XIV[e] siècle ou de la fin du XIII[e].

(1) D'Isigny ; *Essai sur la ville et le château de Vire.*



Portail latéral de l'église Notre-Dame de Vire.

La jolie place, située près de l'église, occupe l'étendue de l'ancien château.

Ce château, reconstruit au XII[e] siècle par Henri I[er], et situé sur une presqu'île rocheuse comme ceux de Falaise et de Domfront, était inaccessible de tous côtés, excepté de celui qui regarde la ville et par où le cap s'attache aux plateaux voisins. Mais un fossé profond et d'épaisses murailles, fortifiées par des tours, en défendaient l'approche. Deux de ces tours qui flanquaient la porte d'entrée avaient plus de 60 pieds de hauteur. On entrait d'abord dans une première enceinte, où se trouvaient des logements et des écuries ; plus loin était un second fossé avec un pont-levis, pour entrer dans la seconde enceinte, qui était garnie de bons murs avec trois tours. Il y avait entre les deux autres tours une chapelle dédiée à saint Blaise. A l'extrémité opposée et sur la pointe du rocher se trouvait le donjon dans lequel on entrait par plusieurs degrés.

La plupart des fortifications ont été démolies en 1630, par les ordres de Richelieu.

Ce fut à la même époque que le donjon fut démantelé ; il était divisé en quatre étages. Au rez-de-chaussée se trouvait un escalier maintenant complètement détruit, qui accédait au premier étage et à une galerie pratiquée dans l'épaisseur du mur, d'où partaient sans doute des escaliers tournants, donnant accès aux deux étages supérieurs. On remarque dans la partie des murailles qui répond au premier étage une vaste cheminée, près de laquelle était une fenêtre, qui a été élargie long-temps après la fondation de la tour.

Au troisième étage sont deux fenêtres ; le quatrième étage n'offre que des ouvertures étroites.

Les murs de ce dernier étage étaient beaucoup moins épais que les autres, de sorte qu'on avait pu ménager à l'extérieur de la tour et à un niveau correspondant au plancher, un trottoir. Ce trottoir est encore garni de consoles ou de longs modillons saillants, qui ont probablement supporté un mur en encorbellement, de manière qu'il restait entre chacun d'eux une ouverture pour laisser tomber des pierres ou autres corps pesants sur ceux qui auraient tenté d'assaillir la tour.

M. d'Isigny a, dans un mémoire remarquable sur le château de Vire, indiqué les principaux faits de l'histoire militaire de cette ville, depuis le XIIe siècle. Durant les guerres de religion, la ville fut exposée aux ravages des Calvinistes. Elle fut prise et reprise plusieurs fois. Montgommery s'en empara, dès le commencement des troubles, en 1562 ; il pilla et enleva le trésor de l'église. Le duc d'Estampes la reprit sur Montgommery, et Montgommery s'en empara une seconde fois, en 1563. La ville fut encore prise et pillée, pour la troisième fois, par Montgommery, en 1568.

Vire prit part aux troubles de 1639, qui agitèrent presque toutes les villes de Normandie, au sujet des va-nu-pieds.

Elle était menacée du pillage par l'armée du Roi, sous les ordres de Gassion, qui venait pour punir ses habitants; mais elle en fut préservée par la prudence et la sage conduite de Philibert-le-Hardi, avocat du Roi.

En 1759, un incendie réduisit en cendres une partie des faubourgs de Vire.

Il y avait autrefois, à Vire, trois couvents de femmes et

deux d'hommes; savoir : les Cordeliers, établis en 1481 (1); les Capucins, qui dataient de 1625; les Ursulines, de 1631; les Bénédictines, de 1646.

L'hôpital général, auquel on accède par la rue tendant à Vassy et à Condé-sur-Noireau, fut établi l'an 1683.

L'hôtel-Dieu, qui avait été fondé vers le milieu du XIIe siècle, fut occupé, en 1661, par des religieuses hospitalières.

Tout le monde sait que Vire est la patrie d'Olivier Basselin, dont les poésies ont été éditées d'abord par M. Asselin, puis par M. Travers, l'un et l'autre membres de l'Association normande. Le poète contemporain Chênedollé était aussi Virois, car son château n'est qu'à 2 lieues de la ville, où il passait, d'ailleurs, quelque temps chaque année. Vire a perdu récemment un homme d'un grand mérite, M. d'Isigny, et un savant botaniste, M. Delise; leurs notices biographiques ont été publiées. M. Le Normand, dont les magnifiques collections botaniques sont connues au loin, soutient, par ses travaux remarquables, la haute réputation dont jouit sa ville natale parmi les naturalistes.

(1) Les bâtiments du couvent furent achevés en 1491, et l'église fut consacrée, sous le titre de Saint-Michel, le 20 mai 1500, par Guillaume, évêque de Porphyre. Il est sorti de ce couvent plusieurs religieux distingués par leur érudition. En 1568, les Calvinistes firent mourir cinq religieux de cette maison et y firent de grands dommages. On lisait ce qui suit sur une poutre sculptée de l'église aujourd'hui démolie :

L'an mil cinq cent soixante-huit
Ce temple fut destruit;
L'an suivant, que l'on dit,
Langevin me restaurit.

L'industrie principale de Vire consiste dans la fabrication des draps et du papier. L'Association normande a publié, en 1837, des documents très-précis sur l'importance de ces deux industries, sur leurs progrès et leur origine.

MM. Chemin et Lemarchand ont fait des recherches intéressantes sur l'histoire du pays.

M. Mury, docteur en médecine, inspecteur de l'Association normande, connaît parfaitement la statistique agricole et géologique de l'arrondissement ; il met la plus grande obligeance à donner aux voyageurs qui le visitent les renseignements dont ils peuvent avoir besoin (1).

Il n'y a pas à Vire de collection publique d'histoire naturelle ; mais on y trouve une bibliothèque publique de 7,000 volumes.

§ III. — *De Vire à Mortain.*

La route de Vire à Mortain traverse une zone granitique, large environ de 8 kilomètres, offrant une suite d'éminences et de dépressions, comme au nord de la ville. A 3 kilomètres de distance, on remarque, à droite de la route, commune de St-Germain-de-Talvende, l'habitation et les jardins de M. le chevalier du Clos-Fortin. A Vengeons, où l'on passe sur le département de la Manche, un soulèvement granitique, plus élevé que les autres, forme une ligne d'éminences ; parvenu au sommet de la côte, on ne tarde pas à quitter le granit pour passer sur le micaschiste.

(1) On remarque sous l'escarpement du château de Vire des filons de granit, injectés dans les micaschistes, que les géologues visiteront avec intérêt. Le même fait se reproduit sur plusieurs autres points du Calvados et de la Manche. (*V. mon Essai sur la géographie des roches de la Manche et les coupes qui l'accompagnent.*

Sourdeval, bourg considérable (3,000 habitants), repose sur cette roche, qui cède à son tour la place au granit, à 3 kilomètres au sud de cette bourgade. Là, comme à Vengeons, le soulèvement granitique a produit une espèce de barrage, et il faut gravir une côte assez longue.

Après avoir couru 2 kilomètres à peine sur le granit, on retrouve le micaschiste, puis le grès quartzeux, ce grès qui forme les pittoresques escarpements de Mortain. Après avoir franchi la petite rivière de Cance, qui s'en va bondissant sur les rochers, on se trouve en face de l'abbaye Blanche, où il faudra s'arrêter un peu.

Abbaye Blanche.—L'abbaye Blanche, construite au fond du vallon de la Cance, en vue des rochers les plus pittoresques et près d'une cascade qui rappelle celles de la Suisse, offre une église qui, à cause de la certitude de sa date, mérite d'être examinée avec soin.

Le chœur et les transepts offrent un des plus beaux types que l'on puisse trouver de l'architecture, durant la première moitié du XII[e] siècle. Les chapiteaux des colonnes sont simples et élégamment profilés; mais les bases offrent une pureté et une élégance que l'on trouve rarement, et qui montrent que la dureté du granit n'a point empêché les sculpteurs habiles de donner à leurs œuvres toute la rectitude de lignes qu'on remarque dans les églises construites en pierres tendres et faciles à travailler.

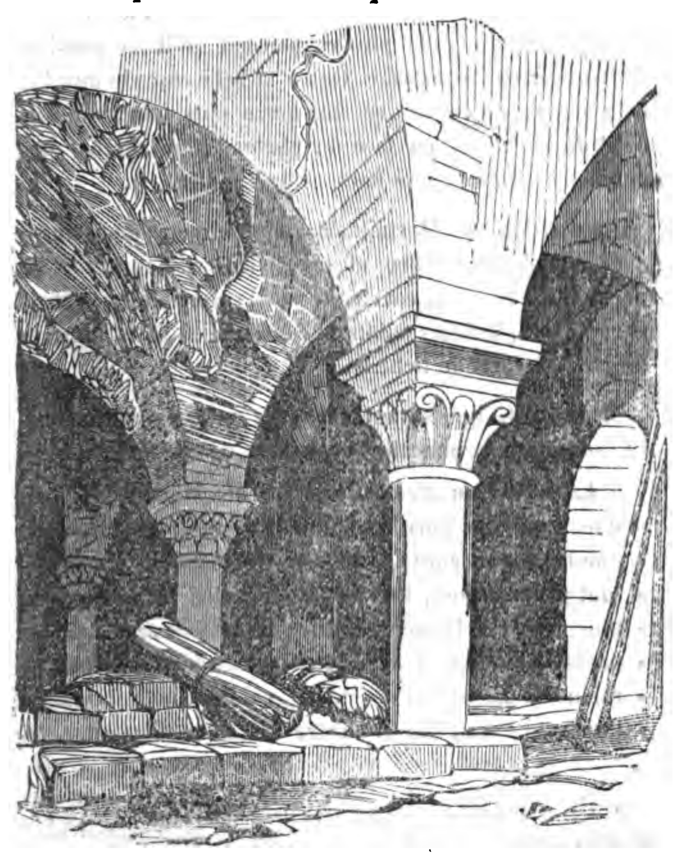
La nef offre beaucoup moins d'intérêt que le chœur et les transepts; elle a été réparée à plusieurs reprises, et, dans ce moment, les voûtes demandent des travaux considérables. On y remarque des stalles de la fin du XV[e] siècle.

Au sud de l'église était le cloître, dont il reste plusieurs

parties fort intéressantes. Ce sont des arcades à plein cintre en granit, portées sur des colonnes dont le fût est d'un seul morceau, avec base attique et des espèces de pattes ou de bourrelets aux angles.

Ce cloître doit être du XIIe siècle.

La vue que voici d'une salle qui existe à l'extrémité de



l'église, montre le même style et les mêmes chapiteaux,

L'abbaye avait été fondée, en 1105, par le fils du comte de Mortain. On croit que l'église fut commencée peu de temps après. On y voit quelques ogives de transition mélangées aux pleins-cintres; mais les chapiteaux, les colonnes et l'ornementation appartiennent au style roman.

De l'abbaye Blanche à Mortain, on parcourt la vallée la plus pittoresque et la plus romantique qu'il soit possible de trouver en Normandie. Outre la belle cascade que j'ai déjà citée, on en trouve une autre plus loin, du côté droit de la vallée, en face du château, qui tombe perpendiculairement d'une hauteur de 7 mètres (1).

La position de Mortain s'harmonise merveilleusement avec ce délicieux vallon et ses abords si heureusement accidentés. Elle est construite sur le versant d'un coteau abrupte sur plusieurs points, et couronné de blocs énormes de grès couverts de lichens.

M. Gally Knigt, savant voyageur qui a parcouru toute l'Europe, s'exprime ainsi en parlant de Mortain :

« La scène qu'offre la position de Mortain a quel-
» que chose de plus enchanteur et de plus attachant
» que les autres sites de la Basse-Normandie; les vallées
» sont plus étroites, les montagnes plus rocailleuses et
» plus boisées; l'ensemble du tableau nous rappelait les
» paysages italiens et Tivoly, et les cascades qui murmu-
» raient au-dessus de nos têtes et dont nous sentions la
» fraîcheur, justifiaient encore ce rapprochement entre

(1) On cite comme croissant près de cette cascade : l'*hymenophyllum tumbridgense*, plantes très-rares en Normandie.

» les objets de nos jouissances passées et ceux de nos » sensations présentes.

» Nos lecteurs ont entendu parler de ces rocs où l'aigle » audacieux va déposer son nid : qu'ils aillent à Mortain, » et qu'ils disent si le rocher sur lequel est suspendu le » château n'est pas l'image de ce séjour favori du roi des » oiseaux. Un roc escarpé, qui n'est lié à l'éminence que » par un étroit cordon de pierres, laissait à peine un es» pace suffisant pour l'établissement d'un château féodal. » La position formidable de la forteresse en fit autrefois » une place de la plus haute importance. »

Aujourd'hui il ne reste plus de ce château célèbre que le roc qui le supportait, et à sa place se trouve l'hôtel de la sous-préfecture.

Tout escarpée qu'elle était, la position du château était dominée par une chaîne de grès fort élevée, dont les crêtes déchiquetées forment un rideau derrière la ville, qui s'élève elle-même en pente au-dessus du château.

L'église collégiale de Mortain, aujourd'hui paroissiale, est oblongue, terminée circulairement à l'est; elle n'offre point de transepts. Les bas-côtés font le tour du chœur, et donnent accès à une seule chapelle derrière le sanctuaire. Mais j'ai tout lieu de penser que, dans la partie orientale, on a fait des changements qui ont modifié, de ce côté, le plan primitif. En effet, l'examen auquel je me suis livré ne me permet pas de douter que cette partie de l'église, depuis la courbure de l'hémicycle du chœur, ne soit postérieure au reste. Bien qu'aucun de ceux qui ont visité l'édifice n'ait été frappé des différences qui annoncent une reprise en sous-œuvre, je n'hésite pas à tenir ce fait pour

incontestable. Déjà l'examen des colonnettes et des chapiteaux qui les surmontent, dans la partie de l'église que je viens de citer, suffirait pour annoncer une différence d'époque; mais si l'on examine l'extérieur de l'édifice, on verra que ni l'appareil ni les corniches de cette partie semi-circulaire ne correspondent au corps du bâtiment avec lequel ils ont été rajustés de manière à tromper l'observateur. Cette apside à pans coupés annonce tout au plus le XIVe siècle; peut-être même est-elle postérieure. Quant à la partie ancienne de l'église, on ne peut que la signaler comme un excellent modèle du commencement du XIIIe siècle. Les piliers engagés dans les murs latéraux du pourtour supportent les arceaux des voûtes ogivales, et sont ornés de colonnes groupées. Ces colonnes en granit offrent toutes des bases attiques très-pures et des chapiteaux d'un excellent goût et à volutes, comme on les faisait partout au XIIIe siècle. Du côté de la grande nef, les arceaux de la voûte allaient s'appuyer sur de grandes colonnes monocylindriques, qui portaient en même temps les murs du grand comble. Les bases de ces colonnes sont attiques, avec le second tore épanoui et orné de pattes aux angles, caractère si fréquent à la fin du XIIe siècle et au XIIIe.

Les travées de la grande nef offrent des arcades ogivales portées sur les colonnes monocylindriques dont je viens de parler, et qui correspondent aux fenêtres à lancettes des bas-côtés. Au-dessus de ces arcades se trouvent des lancettes courtes, obscures, représentant le *triforium*, et de niveau avec le grenier formé par le toit des bas-côtés. Une lancette, de la même dimension à peu près que celle des bas-côtés, occupe le niveau du *clerestory*. Il n'y a

point eu de voûte à cette église, et le plancher est encore en bois.

Une porte latérale au sud, décorée de zigzags, est tout



ce qui reste de la collégiale, qui avait été construite en 1082. Il est facile de voir que cette porte et le pan de mur qui l'encadre ne se lient pas avec le reste.

La tour, séparée de l'église du côté du nord, est postérieure au XIIIe siècle, par conséquent au corps principal de l'édifice.

Quand Odon Rigault, archevêque de Rouen, visita le chapitre de Mortain en 1250 et en 1263, il y avait seize chanoines réguliers; il y trouva des abus à réformer.

Le prieuré du Rocher, dont l'église existe au haut du coteau hors la ville, était, en 1263, habité par dix moines de l'abbaye de Marmoutiers, près de Tours.

On a commencé à former à l'Hôtel-de-Ville de Mortain une bibliothèque publique. Les archives de l'abbaye de Savigny y ont été déposées pendant quelque temps; puis, sur un ordre du ministre, elles ont été transférées aux archives du royaume, sans la moindre opposition de la part de l'administration locale. On remarque, dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, quatre beaux chapiteaux romans du XII[e] siècle, en granit, provenant des ruines de Savigny, que nous y avons fait transporter, M. de Milly et moi. Ils méritent l'attention.

§ IV. — *De Mortain à Fougères.*

En sortant de Mortain, point culminant de la contrée, l'œil s'étend, au sud et à l'ouest, sur une immense dépression, qui annonce la formation schisteuse (phyllades et micaschiste), et que diverses éminences, formées par des soulèvements granitiques, viennent borner vers le sud (Saint-Symphorien, Ferrières et le Tilleul). Jusqu'à Saint-Hilaire et au-delà, la route court sur la formation schisteuse (1), qui offre les mêmes faits agricoles et le même aspect que dans les régions de même nature déjà parcourues. On rencontre, à 2 lieues de la ville, du côté droit, le château de M. le comte de Bonvouloir, membre de l'Association normande et président de la Société d'agri-

(1) V. ma Carte géologique du département de la Manche, partie du sud.

culture de Mortain ; c'est l'habitation la plus importante des environs. L'église et le château de Milly se trouvent plus loin, du côté opposé, à 2 kilomètres. L'église de Parigny borde la route, du même côté, à 3 kilomètres de Saint-Hilaire. A un kilomètre au-delà de cette église, la route, qui, depuis Mortain, se dirigeait vers le sud-ouest, prend la direction du nord au sud, et traverse la Selune en entrant à Saint-Hilaire.

Saint-Hilaire-du-Harcouet est un bourg considérable, qui prend de l'accroissement chaque année.

Le château appartenait en grande partie à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe (1). Tout délabré qu'il est, il mériterait d'être dessiné.

L'église n'est pas d'un grand intérêt. On y voit, à l'intérieur du chœur, des colonnes romanes du XIIe siècle ou du XIe ; mais d'autres parties de l'édifice appartiennent au XVe. Deux fenêtres, surmontées de frontons aigus et ornées de feuilles roulées et de divers animaux, paraissent de l'époque de Louis XI. La tour, carrée et très-pesante, n'offre de remarquable que l'inscription qui en apprend la date : $\text{M IIII}^{c}\ \text{IIII}^{xx}\ \text{XV}$ (1495), et qui est gravée sur une bande de granit, vers le milieu de la hauteur de cette pyramide.

M. l'abbé Caret, curé de Saint-Hilaire, a le projet de reconstruire cette église et de lui donner des dimensions plus spacieuses. Il y avait à Saint-Hilaire un prieuré, dépendant de St-Benoît-sur-Loire, qu'Odon Rigault trouva ruiné, par suite d'un incendie, en 1263.

(1) Quelques autres parties sont modernes.

On voit, dans la principale rue de Saint-Hilaire, le bâtiment neuf des halles et de la justice de paix, construit en granit, dans un style qui ne ferait guère soupçonner sa destination.

Après avoir traversé Saint-Hilaire, on passe une rivière qui va se réunir à la Selune, puis on monte une côte assez longue, formée par le micaschiste. Au haut du coteau, on trouve le granit, qui forme dans les micaschistes de nombreux filons, et des îlots, dont un est exploité sur le bord de la route même (1). Ces filons, qui sont venus traverser les roches maclifères et forment au milieu d'elles des *trouées* et des *injections*, prouvent peut-être là, mieux que partout ailleurs, que le granit est une roche ignée, qui est venu, suivant l'ingénieuse théorie de M. Elie de Beaumont, soulever les schistes, et les a plus ou moins altérés par son contact.

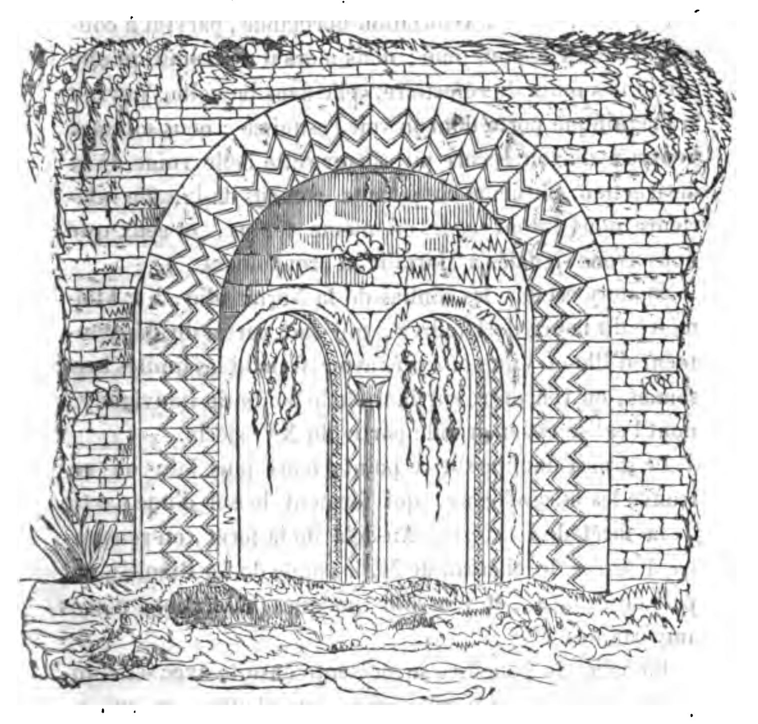
Parvenue sur les confins du département de la Manche, à 7 kilomètres environ de Saint-Hilaire, la route ne se trouve guère qu'à 2 kilomètres des ruines de l'abbaye de Savigny.

Cette abbaye, qui remontait au XIIe siècle, devint mère de plus de quarante maisons de l'ordre de Cîteaux. L'église, dont il ne reste plus que quelques pans de mur, avait été commencée en 1173 par l'abbé Josse, pour remplacer une église plus ancienne, trop petite. La consécration de cette nouvelle église n'avait eu lieu qu'en 1220,

(1) V. ma Carte géologique du département de la Manche (partie du sud); Paris, Derache, rue du Bouloy, 7. — V. aussi mon Essai sur la distribution géographique des roches dans le département de la Manche, et les coupes figurées qui l'accompagnent.

en présence de l'archevêque de Rouen et de plusieurs évêques.

Les ruines des bâtiments claustraux étaient considérables encore quand je les visitai il y a quelques années. Alors je fus particulièrement intéressé par une vaste salle reposant sur d'autres salles voûtées, que l'on était en



Porte du réfectoire de Savigny.

train de détruire. C'était l'ancien réfectoire ; il communiquait au cloître par une magnifique porte à deux baies, dont les moulures, d'une grande finesse, montrent avec

quelle habileté on a sculpté, au XII[e] siècle, le granit le plus dur. Je fis immédiatement des propositions aux propriétaires pour acquérir ces beaux restes, afin d'en arrêter la démolition ; mais ils appartenaient à plusieurs personnes, et j'attendis en vain, à St-Hylaire, la réponse qu'ils m'avaient promise. Ce ne fut qu'un an après que M. de Milly, membre de l'Association normande, parvint à conclure ce marché pour moi ; mais alors il ne restait qu'une partie des murs du réfectoire, celle dans laquelle s'ouvrait la magnifique porte dont on voit l'esquisse : nous sommes heureux d'avoir encore pu sauver cette belle ruine de la destruction. Plusieurs chapiteaux romans de la salle inférieure nous furent cédés en même temps, et ceux que nous avons signalés à Mortain en proviennent.

Savigny est sur les confins de la Normandie, à 1 kilomètre du bourg de Landivy, qui fait partie du département d'Ille-et-Vilaine. Après avoir franchi les limites bretonnes, on rencontre sur la route le bourg de Louvigney, dont l'église est en grande partie du XV[e] siècle.

Le granit domine sur ce point ; mais plus loin on retrouve les micaschistes, qui forment le sol d'une partie de la forêt de Fougères. Au-delà de la forêt, on rencontre à droite le château de M. le comte de La Riboissière, pair de France, et plus loin quelques habitations moins importantes.

La ville de Fougères se présente ensuite avec ses remparts couronnés de machicoulis, son château en ruine, et quelques autres curiosités ; mais déjà nous sommes à 4 lieues des frontières normandes, et nous devons borner nos indications à cet aperçu.

ROUTE DE CAEN A ÉVREUX ET A PACY PAR LISIEUX.

§ Ier. — *De Caen à Lisieux.*

Trois routes sortent de la petite place circulaire qui précède la barrière de Caen, dite de Sainte-Paix : l'une est la route de Caen à Trouville, que nous décrirons ; la seconde, la route départementale de Rouen, que nous avons décrite ; et la dernière, la route royale de Paris, que nous allons parcourir.

Cette route traverse d'abord une plaine sans accidents, embellie, seulement, du côté gauche, par les coteaux et les vallées de Mondeville, et par les habitations qui bordent la route de Rouen, et qu'on voit à une distance de 2 ou 3 kilomètres. Cette campagne offre beaucoup d'intérêt, sous le rapport de l'agriculture. Les engrais, fournis en abondance par la ville de Caen, permettent de faire produire le sol sans interruption. Au colza succède le blé. A peine le sainfoin est-il coupé au mois de juin, que la charrue brise cette prairie artificielle pour confier à la terre la graine de colza, ou pour la préparer à une autre semence.

Le labourage est d'une grande régularité, les raies d'écoulement bien disposées. Quand on voudra se servir du semoir, rien ne sera plus facile, et l'on s'étonne que cette machine n'ait pas encore fonctionné dans une plaine si avancée.

Bientôt on distingue, à 1 kilomètre de la route, du côté droit, la petite église moderne de Grentheville, et l'habita-

Le prieuré du Rocher, dont l'église existe au haut du coteau hors la ville, était, en 1263, habité par dix moines de l'abbaye de Marmoutiers, près de Tours.

On a commencé à former à l'Hôtel-de-Ville de Mortain une bibliothèque publique. Les archives de l'abbaye de Savigny y ont été déposées pendant quelque temps; puis, sur un ordre du ministre, elles ont été transférées aux archives du royaume, sans la moindre opposition de la part de l'administration locale. On remarque, dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, quatre beaux chapiteaux romans du XII[e] siècle, en granit, provenant des ruines de Savigny, que nous y avons fait transporter, M. de Milly et moi. Ils méritent l'attention.

§ IV. — *De Mortain à Fougères.*

En sortant de Mortain, point culminant de la contrée, l'œil s'étend, au sud et à l'ouest, sur une immense dépression, qui annonce la formation schisteuse (phyllades et micaschiste), et que diverses éminences, formées par des soulèvements granitiques, viennent borner vers le sud (Saint-Symphorien, Ferrières et le Tilleul). Jusqu'à Saint-Hilaire et au-delà, la route court sur la formation schisteuse (1), qui offre les mêmes faits agricoles et le même aspect que dans les régions de même nature déjà parcourues. On rencontre, à 2 lieues de la ville, du côté droit, le château de M. le comte de Bonvouloir, membre de l'Association normande et président de la Société d'agri-

(1) V. ma Carte géologique du département de la Manche, partie du sud.

en présence de l'archevêque de Rouen et de plusieurs évêques.

Les ruines des bâtiments claustraux étaient considérables encore quand je les visitai il y a quelques années. Alors je fus particulièrement intéressé par une vaste salle reposant sur d'autres salles voûtées, que l'on était en



Porte du réfectoire de Savigny.

train de détruire. C'était l'ancien réfectoire ; il communiquait au cloître par une magnifique porte à deux baies, dont les moulures, d'une grande finesse, montrent avec

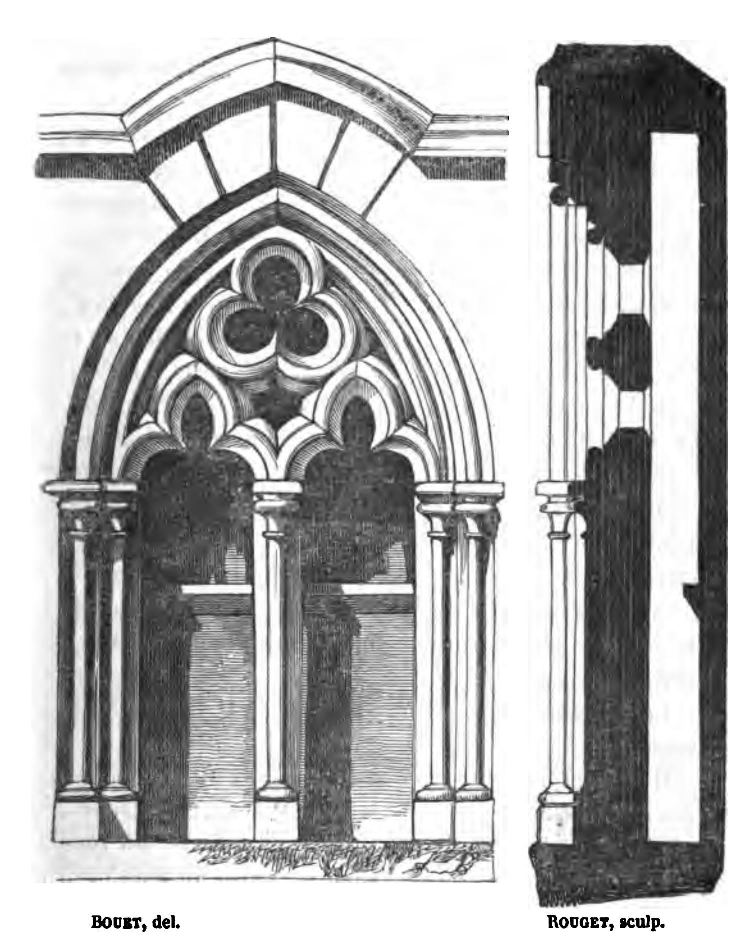
On voit, dans la principale rue de Saint-Hilaire, le bâtiment neuf des halles et de la justice de paix, construit en granit, dans un style qui ne ferait guère soupçonner sa destination.

Après avoir traversé Saint-Hilaire, on passe une rivière qui va se réunir à la Selune, puis on monte une côte assez longue, formée par le micaschiste. Au haut du coteau, on trouve le granit, qui forme dans les micaschistes de nombreux filons, et des îlots, dont un est exploité sur le bord de la route même (1). Ces filons, qui sont venus traverser les roches maclifères et forment au milieu d'elles des *trouées* et des *injections*, prouvent peut-être là, mieux que partout ailleurs, que le granit est une roche ignée, qui est venu, suivant l'ingénieuse théorie de M. Elie de Beaumont, soulever les schistes, et les a plus ou moins altérés par son contact.

Parvenue sur les confins du département de la Manche, à 7 kilomètres environ de Saint-Hilaire, la route ne se trouve guère qu'à 2 kilomètres des ruines de l'abbaye de Savigny.

Cette abbaye, qui remontait au XIIe siècle, devint mère de plus de quarante maisons de l'ordre de Cîteaux. L'église, dont il ne reste plus que quelques pans de mur, avait été commencée en 1173 par l'abbé Josse, pour remplacer une église plus ancienne, trop petite. La consécration de cette nouvelle église n'avait eu lieu qu'en 1220,

(1) V. ma Carte géologique du département de la Manche (partie du sud); Paris, Derache, rue du Bouloy, 7. — V. aussi mon Essai sur la distribution géographique des roches dans le département de la Manche, et les coupes figurées qui l'accompagnent.



BOUET, del. ROUGET, sculp.

CRÉDENCE DANS LE CHŒUR DE L'ÉGLISE DE CAGNY.

Le prieuré de Cagny (1) se trouve situé à l'extrémité nord de la commune, à une distance presque égale de la route de Caen à Paris, et de celle de cette ville à Rouen.

M. de La Rue donne, d'après le cartulaire de Troarn, quelques renseignements sur les seigneurs de Cagny, qui succédèrent à Guillaume de Sérans, fondateur du prieuré. Son fils eut deux filles, dont une épousa Guillaume Le Veneur. La terre de Cagny appartint, dans la suite, à Aimart Bourgeoise, vicomte de Caen en 1359. Son fils, Louis Bourgeoise, seigneur de Cagny, fut président de la Chambre des comptes, instituée à Caen par le roi d'Angleterre en 1418 : il eut pour héritière une fille qu'épousa, en 1410, Robert de Wargnies, fils du seigneur d'Audrieu. Leurs descendants possédèrent la terre de Cagny jusqu'en 1538, que Jean de Wargnies la vendit, devant les tabellions de Caen, pour 6,000 livres, à Jacques Ménage, originaire de Bayeux, docteur et professeur en droit à l'Université de Caen, et conseiller au Parlement de Rouen. Le contrat porte qu'elle contenait alors de 490 à 500 acres (2).

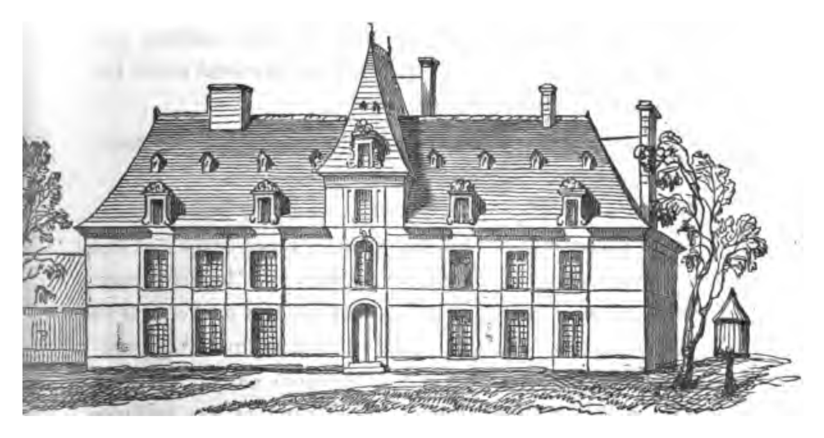
Le château de Cagny doit dater de la fin du XVI[e] siècle.

Il est tout près de la route et appartient à M[me] de Cagny, née de Boisrioult, veuve de M. Louis Ménage de Cagny, officier supérieur d'infanterie, et à ses enfants. Du côté droit de la route, en face du château, existe un beau parc

(1) J'ai décrit ce prieuré dans le tome II de ma Statistique monumentale du Calvados.

(2) Voir l'abbé de La Rue, *Essais historiques sur la ville de Caen.*

entouré de murs, créé il y a 40 ans par M. de Cagny, chevalier de St-Louis, oncle du précédent.



CHATEAU DE CAGNY.

La terre seigneuriale de Cagny est toujours, comme on le voit, dans la famille de Jacques Ménage de Cagny, docteur en droit, qui l'avait acquise en 1538 : seulement elle se trouve divisée en plusieurs parts entre les membres de cette famille.

Derrière le parc on aperçoit, en sortant de Cagny, le petit village du Poirier et son église moderne ; puis, un peu plus loin, à moins d'un kilomètre de la route, le village de Frenouville.

L'église de Frenouville est de deux époques bien tranchées ; la nef était romane, avec des murs en arête de poisson et de petites fenêtres étroites et arrondies. Il reste

On voit, dans la principale rue de Saint-Hilaire, le bâtiment neuf des halles et de la justice de paix, construit en granit, dans un style qui ne ferait guère soupçonner sa destination.

Après avoir traversé Saint-Hilaire, on passe une rivière qui va se réunir à la Selune, puis on monte une côte assez longue, formée par le micaschiste. Au haut du coteau, on trouve le granit, qui forme dans les micaschistes de nombreux filons, et des îlots, dont un est exploité sur le bord de la route même (1). Ces filons, qui sont venus traverser les roches maclifères et forment au milieu d'elles des *trouées* et des *injections*, prouvent peut-être là, mieux que partout ailleurs, que le granit est une roche ignée, qui est venu, suivant l'ingénieuse théorie de M. Elie de Beaumont, soulever les schistes, et les a plus ou moins altérés par son contact.

Parvenue sur les confins du département de la Manche, à 7 kilomètres environ de Saint-Hilaire, la route ne se trouve guère qu'à 2 kilomètres des ruines de l'abbaye de Savigny.

Cette abbaye, qui remontait au XII[e] siècle, devint mère de plus de quarante maisons de l'ordre de Cîteaux. L'église, dont il ne reste plus que quelques pans de mur, avait été commencée en 1173 par l'abbé Josse, pour remplacer une église plus ancienne, trop petite. La consécration de cette nouvelle église n'avait eu lieu qu'en 1220,

(1) V. ma Carte géologique du département de la Manche (partie du sud); Paris, Derache, rue du Bouloy, 7. — V. aussi mon Essai sur la distribution géographique des roches dans le département de la Manche, et les coupes figurées qui l'accompagnent.

en présence de l'archevêque de Rouen et de plusieurs évêques.

Les ruines des bâtiments claustraux étaient considérables encore quand je les visitai il y a quelques années. Alors je fus particulièrement intéressé par une vaste salle reposant sur d'autres salles voûtées, que l'on était en



Porte du réfectoire de Savigny.

train de détruire. C'était l'ancien réfectoire ; il communiquait au cloître par une magnifique porte à deux baies, dont les moulures, d'une grande finesse, montrent avec

L'ancienne route romaine de Lisieux passe tout près et au nord de l'église. En fondant une maison élevée sur le bord de cette route, à peu de distance, vers Bellengreville, on trouva, en 1804, une colonne milliaire, mentionnée dans divers ouvrages.

La colonne milliaire, découverte à Frenouville en 1804, existe toujours dans le parc du château. Je l'ai figurée sur la pl. 17 de l'atlas de mon Cours d'antiquités monumentales. Elle a de hauteur 4 pieds 5 pouces; mais on n'a pas le socle sur lequel elle était posée. L'inscription suivante est gravée dans une sorte de cadre creusé à même le cylindre de la colonne.

IMP. NERVAE TRAJANO DI
VI NERVAE F. CAES AVG GER
P. M. T. B. POT. P. P. COS. II
N M. P. XXV

Imperatori Nervæ Trajano, divi Nervæ filio
Cæsari Augusto, Germanico, Pontifici maximo,
Tribunitiâ potestate, Patri patriæ, consuli secundùm
Noviomago? Millia passuum XXV

« *A l'empereur Nerva Trajan, fils du divin Nerva, César* » *Auguste, Germanique, grand pontife, revêtu de la puissance tribunitienne, père de la patrie, consul pour la seconde fois.* »

De Noviomagus ? XXV mille pas (1).

M. le comte d'Aubigny, propriétaire actuel du château

(1) Voir mon Cours d'antiquités, t. II, et ma Statistique monumentale du Calvados, t. II, p. 120.

de Frenouville, conservera cette pierre; elle est à l'abri de tout danger.

La partie du territoire de Frenouville traversée par la route royale est fraîche et bien plantée. On ne tarde pas à rencontrer, du côté gauche, l'avenue du château de Saint-Pierre-Oursin ou des Terriers, appartenant à M. le comte de Chazot, membre de l'Association normande. De grands travaux de desséchement ont été faits, au siècle dernier, à Saint-Pierre-Oursin. Le domaine dépendant du château se compose, dit-on, de plus de 400 hectares.

Bellengreville succède à St-Pierre-Oursin. On y voit, sur le bord de la route, l'habitation patrimoniale de la famille de M. Lair, inspecteur divisionnaire de l'Association normande; un peu plus loin, dans la campagne, l'église, et enfin le village, dont les maisons bordent la route des deux côtés.

Le chœur de Bellengreville est dans le style ogival primitif pur: les fenêtres en lancettes ont une colonnette de chaque côté. Une de ces fenêtres a son archivolte ornée d'un zigzag léger. Une porte latérale au sud est encore à plein-cintre, mais avec des moulures appartenant au style ogival. On y remarque sur la cymaise des fleurons cruciformes évidés avec une grande délicatesse, puis des cannelures, et, sur l'angle qui sépare l'archivolte de la voussure, un ornement en losange qui ne repose que sur les parties saillantes des cannelures. Un dessin peut rendre seul la légèreté de ces moulures, qui tiennent à peine à la pierre à laquelle elles sont attachées.



BOUET, del.

PORTE LATÉRALE A L'ÉGLISE DE BELLENGREVILLE.

La tour centrale et la nef sont d'une époque postérieure, peut-être du XVe siècle.

Le toit, en bâtière, de la tour est surmonté d'une petite lanterne en charpente.

Un petit porche précède la porte occidentale.

Une chapelle accolée au chœur, du côté du nord, est peu ancienne ; on sait sa date. Elle a été refaite par un Subtil de Franqueville. (Les Franqueville étaient seigneurs de Bellengreville avant la Révolution.)

L'intérieur de l'église offre peu d'intérêt ; cependant la grande arcade entre chœur et nef porte, entre les deux tores, une guirlande de violettes très-élégante.

Les chapiteaux des colonnettes caractérisent le XIIIe siècle, aussi bien que la rose percée dans le chevet.

Un autel, de mauvais goût et horriblement peint, occupe le fond de l'église.

A peine est-on sorti de Bellengreville, que l'on arrive à Vimont, dont la petite église moderne est sans intérêt.

Plusieurs habitations assez agréables bordent la route royale, à Vimont. Le château a été possédé successivement, dans ces derniers temps, par M. Delaunay et par M. le comte de St-Cricq. Il appartient à présent à M. Baudot, juge au tribunal de commerce de la Seine.

En 1841, j'ai consacré par une borne monumentale élevée à Vimont, sur le bord de la grande route, le souvenir de l'importante bataille livrée, en 1047, par le duc Guillaume aux seigneurs qui avaient juré sa perte et soulevé contre lui le Cotentin et le Bessin.

Nous voulons parler de la bataille du *Val-ès-Dunes.* On sait que le roi de France, Henri Ier, était venu au secours du duc Guillaume, et qu'il campa près de Valmeray, où il entendit la messe le matin de la bataille (10 août 1047).

L'armée du duc, après avoir passé la Muance au gué Bérenger, près d'Argences, se dirigea vers le sud pour rejoindre l'armée française. Les deux armées, tournées vers l'ouest, entrèrent ensuite, dit le chroniqueur Wace, dans la plaine du Val-ès-Dunes, qui, d'après le récit très-circonstancié de cet auteur, devait être près de Billy. Wace dit effectivement que cette plaine était bornée de deux côtés par des cours d'eau; or, la Muance, passant à Fierville, et le ruisseau de Semillon, qui traverse le marais de Bellengreville, bornent la plaine de Billy. Enfin, nous trouvons dans les notes manuscrites de l'abbé de La Rue, que Secqueville, village situé sur la hauteur, à une demi-lieue à l'ouest de la plaine de Billy, est désigné

ainsi dans certains actes : *Sicca villa juxta Valedunas*. Comme les noms de lieu, notés par l'abbé de La Rue, l'ont été d'après ceux qu'il a trouvés dans des chartes authentiques, cette note n'est pas sans intérêt.

Mais ce qui vient encore à l'appui de notre assertion, c'est la connaissance acquise de l'emplacement occupé par la chapelle St-Laurent, élevée, suivant l'historien de Bras, en mémoire de la victoire, et probablement près du lieu où le gain de la bataille fut décidé, où furent portés les derniers coups. Or, cette chapelle se trouvait sur le coteau qui termine la plaine à l'ouest, sur le bord de la route allant vers Caen. Le terrain porte encore le nom de Champ-St-Laurent, et une tradition locale, qui parle d'une bataille, rattache à cet événement le nom de *Mal-Couronne*, que conserve encore une ferme voisine ; car elle dit que ce nom avait été imposé à la localité en mémoire de la chute que fit le roi de France, qui, comme le raconte Wace, fut renversé par un coup de lance.

Ainsi donc la bataille s'engage dans la plaine du Val-ès-Dunes, à l'ouest N.-O. de Billy : le combat se termine au pied du mont St-Laurent, vers lequel devaient passer naturellement les vaincus pour gagner la route de Caen et repasser l'Orne, comme ils le firent, dans le plus grand désordre. Si nous avions besoin d'autres preuves, nous ferions observer que les marais des Terriers, de Bellengreville et de Chicheboville, devaient, au XI[e] siècle, rendre peu convenable, pour le développement d'une armée, l'espace compris entre Vimont et Cagny, où passe la route actuelle, et qu'il fallait se porter au sud, vers Billy, pour trouver une plaine commode : c'était la route que

devait prendre une armée. La plaine située entre Secqueville, Bellengreville et Billy, se trouve d'ailleurs, comme Wace le dit, *entre Argences et Cinglais;* en allant du premier de ces points à l'autre en ligne droite, il faut passer par Billy. Cette plaine est aussi à trois lieues de Caen, comme le dit Wace.

D'après ce qui précède, il aurait fallu, si l'on avait voulu placer la colonne au lieu même où s'engagea le combat, la planter au milieu de la campagne; mais de quelle utilité eût-elle été au milieu des champs où personne ne passe, pour faire connaître le fait historique? Elle eût été là complètement ignorée: d'ailleurs, il eût été difficile de choisir absolument la place. Il valait donc beaucoup mieux placer le monument sur une route fréquentée, où elle pût être vue, et instruire par-là du fait qu'elle est destinée à rappeler.

L'emplacement que j'ai choisi à Vimont, offre l'avantage d'être en même temps en vue du gué Bérenger, par où passa l'armée du duc; en vue d'Airan, par où vint celle du roi de France; en vue de Valmeray, où le roi de France entendit la messse, et en vue de la campagne de Billy, où s'engagea la bataille. Ces différents points se trouvent à peu près à une demi-lieue de l'emplacement où le monument est élevé.

La colonne a 22 pouces de diamètre, 7 pieds de hauteur; elle repose sur un socle de 30 pouces, lequel est assis sur un dallage élevé de 3 pouces au-dessus du sol; elle est placée tout près de la route royale, dans un terrain que j'ai acheté et planté d'arbres verts. Elle porte les inscriptions suivantes:

AU SOUVENIR DE LA BATAILLE DU VAL-ÈS-DUNES.

PRÈS D'ICI, VERS LE SUD-OUEST, AU LIEU DIT LE VAL-ÉS-DUNES, FUT LIVRÉE LA BATAILLE GAGNÉE PAR LE DUC GUILLAUME SUR LES BARONS NORMANDS RÉVOLTÉS CONTRE LUI, LE 10 AOUT 1047.

LE DUC PASSA LA MUANCE AU GUÉ BÉRENGER, PRÈS D'ARGENCES, OPÉRA SA JONCTION A VALMERAY AVEC SON ALLIÉ HENRI Ier, ROI DE FRANCE, ET DE CONCERT AVEC LUI ATTAQUA LES INSURGÉS DANS LA PLAINE DU VAL-ÈS-DUNES : CEUX-CI FURENT DÉFAITS, APRÈS AVOIR SOUTENU PENDANT QUELQUE TEMPS AVEC COURAGE L'ATTAQUE DES DEUX ARMÉES, ET PRIRENT LA FUITE DANS LE PLUS GRAND DÉSORDRE.

Au-delà du village de Vimont, la vue s'étend au sud et au nord sur une plaine bordée à l'est par des coteaux verdoyants, qui viennent de ce côté limiter la plaine et la ceindre d'un cordon continu : c'est le commencement du Pays-d'Auge, ou plutôt les limites d'une formation géologique importante, *argile d'Oxford ou de Dives*, qui vient se superposer aux couches du calcaire blanc, formant la base de la plaine. C'est à la présence de ces argiles que le Pays-d'Auge doit ses fertiles herbages, sa végétation si active et son aspect si différent de celui de la plaine.

Au pied de ces coteaux, au nord de la route, on distingue, dès qu'on est sorti de Vimont, Argences, bourg considérable, dont le marché hebdomadaire a beaucoup d'importance.

Le bourg d'Argences renfermait deux églises avant la Révolution. L'une de ces églises, l'église St-Patrice, est devenue propriété privée, et a été convertie en magasins, en greniers à blé, en brasseries et en écuries. Elle appartient à deux styles différents, qui caractérisent très-

nettement deux époques. La nef est à plein-cintre, et doit dater de la fin du XI[e] siècle ou du commencement du XII[e]. On y voit peu de moulures, et les dimensions n'en sont point considérables. Les modillons qui soutiennent la corniche sont, à présent, ce qui mérite le plus d'être observé.

Le chœur ne datait que du XV[e] siècle; mais il était plus orné que la nef et garni de collatéraux. Plusieurs chapiteaux sont encore assez bien conservés. Le reste est fort délabré, par suite de l'établissement d'une brasserie de bière qui occupe cette partie de l'édifice. Le collatéral du nord a été complètement démoli.

L'autre église, qui sert au culte, est sous l'invocation de St-Jean.

En 1738, elle fut construite de fond en comble, à la place de l'ancienne, aux frais de l'abbaye de Fécamp.

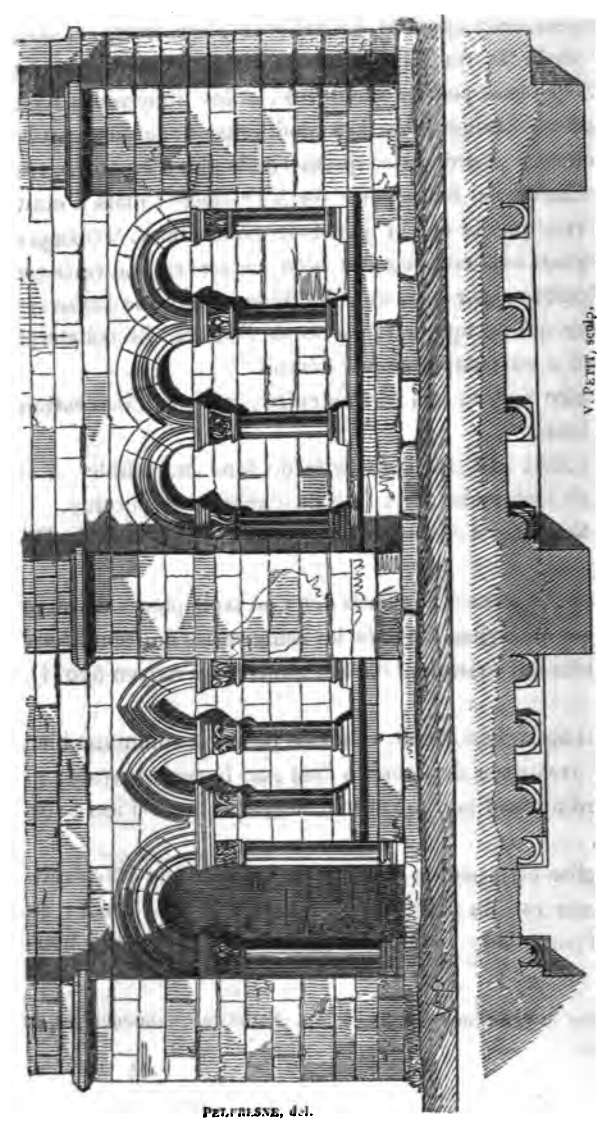
La baronnie d'Argences appartenait à l'abbaye de Fécamp.

Il existe encore à Argences deux ou trois pièces de terre cultivées en vignes. Ce sont les seuls restes des nombreux vignobles qui existaient dans la contrée au moyen-âge (1).

Nous arrivons à Moult, relais de poste, et commune bien bâtie, traversée de l'ouest à l'est par la route royale, et du nord au sud par la route d'Argences à St-Pierre-sur-Dives.

L'église est à peu de distance de la route, du côté droit. Le chœur est du XII[e] siècle, plus élevé que la nef; au chevet sont deux fenêtres à plein-cintre (en partie bou-

(1) Voir le deuxième volume de ma Statistique monumentale du Calvados.



PELFRESNE, del. V. PETIT, sculp.

FRAGMENT DE L'ÉGLISE DE MOULT.

chées par la sacristie), ornées de zigzags , et surmontées d'une rose bordée de tores et d'un rang de têtes de clous.

Le mur du sud est orné d'arcatures , les unes à plein-cintre , les autres en ogives. Ces arcatures m'ont paru mériter d'être figurées,et sont caractéristiques du XIIe siècle. Ce n'est pas seulement la présence des deux arcatures ogivales qui me font admettre cette date de transition , car il est certain que le défaut d'espace en a seul déterminé l'emploi. La travée voisine renferme , en effet , trois arcatures cintrées , égales en diamètre ; mais dans l'autre une porte était pratiquée. Elle prenait plus du tiers de l'espace, il fallait donc rétrécir les deux ouvertures voisines ; et pour que l'extrados arrivât à la même hauteur que celui de la porte et des arcatures cintrées,il fallut adopter la forme ogivale.


SOUPEY , sculp.

Ce qui me fait attribuer le chœur de Moult au temps du roman le plus orné , ce sont surtout les chapiteaux des colon-

nes, et la manière dont sont évidées les cannelures qui séparent les tores des archivoltes. Des fenêtres ont été repercées au-dessus des arcatures que je viens de figurer, et le reste de l'église a peu d'intérêt. La nef peut être ancienne, mais elle n'a pas de caractère ; l'appareil en est moyen : la tour, placée à l'ouest, est terminée en bâtière. Il est question de la reconstruire ; M. Pelfresne a été chargé d'en composer une plus élégante.

Ce village est dominé par une colline au sommet de laquelle on remarque une enceinte appelée *La Hogue*, défendue en partie par l'escarpement naturel du terrain, et, du côté où il tient au plateau environnant, par un rempart considérable. Cette enceinte est presque carrée ; elle borde l'ancienne voie romaine de *Vieux à Lisieux*, et pouvait servir à intercepter le passage.

La voie romaine dont je parle a été reconnue, il y a quelques années, entre l'église de Moult et la campagne de Vimont, au sud de la grande route actuelle. On y découvrit même plusieurs haches en bronze, un grand nombre de médailles, et quelques autres objets du même métal. Plusieurs sépultures anciennes ont été trouvées dans la campagne de Moult : un des squelettes, avait, dit-on, des anneaux de bronze aux jambes (1).

La route s'élève en contournant le campement dont je viens de parler, et franchit les éminences que j'ai déjà signalées comme limites de la plaine : de ce moment on est dans le pays d'Auge, et l'aspect de la campagne change complètement. Les clôtures se multiplient, les terres plus compactes sont soumises à un système de labour et d'as-

(1) Voir mon Cours d'antiquités, t. II, p.

solement qui diffère de celui de la plaine. Mais, avant de quitter la butte de Moult, jetons un coup-d'œil sur le vaste horizon qu'on embrasse de ces hauteurs. Au sud et au sud-ouest, la vue s'étend au loin sur les campagnes de l'arrondissement de Falaise, et l'on distingue un très-grand nombre d'églises et de villages semés dans la plaine. Billy, Valmeray, Fierville, St-Sylvain, apparaissent au premier plan; plus loin on aperçoit Vieux-Fumé, les environs de St-Pierre-sur-Dives; en revenant vers la droite, St-Quentin-de-la-Roche, Bons, Cintheaux; enfin, au sud-ouest, les éminences du Bocage, l'avenue de Fresnay-le-Vieux, au-delà de Bretteville-sur-Laize; St-Clair, la Pommeraye, et les petites montagnes de Valcongrain, d'Ondefontaine et du Plessis-Grimoult.

Croissanville est à 2 kilomètres de Moult. Le château, à gauche de la route, est précédé d'une avenue de peupliers. On y traverse la petite rivière du Laizon. A droite de la route est une filature importante, et, plus loin, l'église, dont l'architecture offre peu d'intérêt.

Le pape Clément VI érigea une collégiale dans cette église. Sa bulle est du 28 février 1352, par suite de la fondation que fit alors Jean de Ponteaudemer, seigneur de Croissanville et d'Avenay. Les chanoines, au nombre de six, devaient chanter tous les jours l'office canonial. Sur les six chanoines, il y avait deux dignitaires : le trésorier et le chantre.

Un fait important se passa, au Xe siècle, sur le territoire de Croissanville et de Méry-Corbon. On sait qu'alors, vers 945, Louis d'Outremer avait voulu s'emparer de la Normandie, sous le règne du duc Richard Ier, et que les

amis du jeune duc se virent dans la nécessité d'appeler à leur secours le roi de Danemarck. Ce dernier, après avoir débarqué à Cherbourg, se rendit avec les siens, par mer, à Dives. Une entrevue eut lieu entre le roi de Danemarck et le roi de France, entre la Dive et le Laizon : les historiens désignent Croissanville comme lieu de réunion. Or, pendant que les deux rois étaient en conférence, la présence d'Hélouin, comte de Montreuil, parmi les troupes du roi de France exaspéra les Normands, au point qu'il fut abattu d'un coup de hache. Bientôt la mêlée devint effroyable ; les Normands furent vainqueurs, le roi de France fut fait prisonnier. Je compte faire placer à Méry-Corbon, à l'endroit où dut avoir lieu le fort de la mêlée, une borne monumentale, pour rappeler cet événement.

Méry-Corbon est une riche commune dont l'église, en partie romane (1), est à 2 kilomètres au nord de la route. On descend vers la Dive par une pente très-douce : avant d'arriver aux prairies qui bordent cette rivière, on observe à droite la ferme de *Montfreule*, ancienne dépendance des Bonenfant, seigneurs de Magny-le-Freule et du Breuil, dont un commandait, en 1417, le château de Bonneville-sur-Touques, quand le roi d'Angleterre débarqua en Normandie. Désespérant de résister à l'armée anglaise, il conclut une capitulation, que j'ai publiée dans le tome Ve de mon Cours d'antiquités.

Montfreule, qui m'appartient aujourd'hui, avait autre-

(1) Voir ma Statistique monumentale du Calvados. La tour est moderne, avec un dôme hémisphérique en pierre.

fois une chapelle. L'habitation seigneuriale, placée sur la hauteur, à peu de distance de la route, est sur une motte entourée d'eau. Son toît élevé et ses cheminées annoncent le XVII[e] siècle, ou la fin du XVI[e] (1).

On franchit la Dive sur un pont en pierre, qui peut dater de 150 ou de 200 ans, et l'on parcourt la riche vallée de Corbon, dont la largeur est là d'environ six kilomètres; vallée remarquable, au point de vue agricole, par ses fertiles herbages (2).

Après avoir franchi la Dive, on voit à droite la route de Mézidon; on découvre au sud l'église de Biéville; plus loin, au centre de la vallée, au-delà de la rivière de Vie, la petite église de Corbon se cache au milieu d'un bouquet de peupliers. Victot est à une certaine distance au nord; plus loin, on aperçoit Beuvron et son château en ruines, qui appartenait aux d'Harcourt. Du côté opposé, la vue se porte vers le bourg de Crèvecœur, dont j'ai décrit le château dans ma Statistique monumentale du Calvados, et auquel on accède par une route nouvellement établie, parallèlement à la route royale que nous parcourons. A 2 kilomètres de cet embranchement, se trouvent le village d'Estrées et le coteau assez élevé connu sous le nom de Côte-St-Laurent. L'église d'Estrées, bâtie à mi-côte, est en partie du XV[e] siècle, en partie moderne. Au

(1) D'après les Notes manuscrites de l'abbé de La Rue, Jean de Bonenfant, seigneur de Magny-le-Freule, était aussi seigneur de Méry-Corbon en 1377.

(2) Depuis plus de vingt ans, le bœuf gras, promené à Paris à l'époque du Carnaval, a été engraissé dans cette vallée. La propriété de M. Cornet, célèbre pour cette spécialité, est située à Victot, au nord de la route.

sommet du coteau, est une enceinte garnie de parapets en terre et de fossés, au milieu de laquelle se trouvent une ferme et une chapelle romane, qui paraît du XI[e] siècle : c'est l'ancien prieuré de Montargis. De là la vue est très-étendue. Voici la description qu'a faite M. Labutte, historien d'Honfleur, du magnifique panorama dont on jouit de ce point élevé.

« Le Mont-Argis, dit M. Labutte, qui se trouve sur le
» territoire de la commune de Cambremer, est, sans
» contredit, le plus magnifique point de vue de la Nor-
» mandie : à ses pieds se déroule la plus riche comme la
» plus vaste vallée du pays d'Auge. Aucune description
» ne peut donner une idée de l'admirable pompe du pay-
» sage qui s'offre aux regards, quand on a gravi le som-
» met de cette montagne verdoyante. Là apparaissent le
» vieux Crèvecœur avec son antique manoir, patrimoine
» autrefois d'une branche de l'illustre famille de Mont-
» morency ; plus loin, les tours de l'abbaye de Saint-
» Pierre-sur-Dives, dominant un massif de verdure qui
» cache la jolie petite ville qui est assise à leurs pieds.
» A l'extrémité de l'horizon, ces montagnes bleuâtres
» qui dessinent si harmonieusement les contours de l'im-
» mense vallée du côté du sud, marquent les limites du
» département de l'Orne. Cette masse épaisse, dont on
» distingue tout-à-coup les détails sur un rayon de soleil,
» c'est Falaise, dont le donjon, berceau du conquérant de
» l'Angleterre, élève son front crénelé au-dessus des rem-
» parts. Dans l'Ouest, ces deux lignes aiguës qui s'élèvent
» pyramidales, ce sont les clochers jumeaux de l'abbaye
» de St-Etienne de Caen ; plus près, cette ligne transpa-

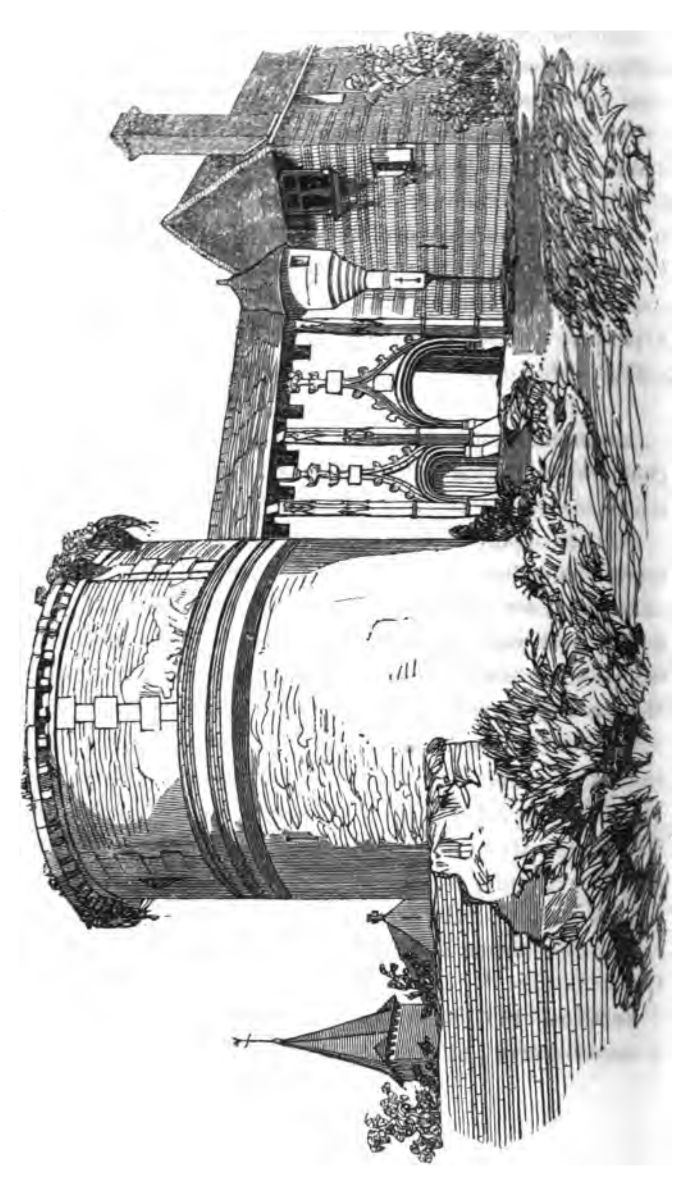
» rente qui réfléchit la lumière comme un vaste miroir, » c'est la mer, dont les vagues viennent expirer au pied » de ces dunes de sable que l'on voit onduler entre la » Dive et l'Orne. Sur le coteau dont la base est entourée » d'une forêt de peupliers, ce groupe de maisons qui » s'élèvent en amphithéâtre, c'est Troarn. Cet oasis de » verdure entouré d'eaux limpides, c'est Beuvron, qui » eut aussi son château au moyen-âge; plus près, au » milieu des vastes prairies, ce frêle clocher d'ardoises » perdu au milie d'un long rideau de peupliers, c'est » l'église de Corbon. »

Cambremer est à une demi-lieue de la route. C'est un chef-lieu de canton, dont l'église, en partie du XII[e] siècle, dépendait du diocèse de Bayeux.

Du côté opposé de la route se trouvent, à quelque distance, Saint-Pair-du-Mont, Saint-Aubin-sur-Algot, puis la vallée de Coupe-Gorge, et plus loin la Houblonnière, dont le petit château, du XV[e] siècle, entouré de murs et de fossés, est assez pittoresque. On en jugera par l'esquisse ci-après, qui reproduit l'entrée de ce petit manoir.

Au nord de la route, au-delà de Coupe-Gorge, une route de grande communication conduit à l'abbaye du Val-Richer et à Bonnebosq. Les constructions actuelles du Val-Richer datent du XVII[e] siècle. M. Guizot, ministre des affaires étrangères, en est devenu propriétaire il y a quelques années. Il a fait exécuter des travaux considérables à l'intérieur et à l'extérieur de cette belle habitation.

Vers l'an 1146, Robert Taisson, fils d'Erneis, avait donné à saint Bernard, abbé de Clairvaux, l'église Sainte-Marie-



CHATEAU DE LA HOUBLONNIÈRE.

de-Souleuvre (arrondissement de Vire), et une terre près Foupendant (paroisse d'Espins), pour bâtir un monastère de l'ordre de Citeaux à Souleuvre. Mais les vaux de Souleuvre ayant paru peu convenables pour cet établissement, l'évêque de Bayeux, Philippe de Harcourt, donna à Thomas, 1er abbé de Souleuvre, un lieu nommé le *Val-Richer*, dépendant de l'église de Bayeux, dans l'exemption de Cambremer; et Thomas remit en échange à l'évêque le lieu de Souleuvre, où son monastère avait pris naissance. Cet échange fut ratifié, en 1150, par Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen.

L'église de l'abbaye du Val-Richer, dont il ne subsiste pas les moindres vestiges, avait été consacrée, en 1220, par Robert des Abblèges, évêque de Bayeux, à la prière de l'abbé Pierre.

En 1248, Roger d'Argences fit de notables donations à cette abbaye.

Elle avait été très-maltraitée au XVIe siècle, et tous les bâtiments qui existaient il y a quelques années, étaient postérieurs à cette date. On estimait les revenus de l'établissement à 40,000 livres. M. de Jaucourt était abbé, à l'époque de la Révolution.

Le village de la Boissière borde la route. Un peu plus loin, au nord, est celui du Prédauge, où il existe une fabrique de poterie, et sur le terrain duquel on a trouvé quelques antiquités romaines.

A 3 kilomètres de Lisieux, on remarque, à droite, le joli château des Castelliers, entouré de bois et de prairies accidentés. Un charmant châlet, scrupuleusement imité des châlets suisses, sert de loge au portier.

Cette habitation tire son nom de sa position même au milieu d'une vaste enceinte retranchée, appelée, comme beaucoup d'autres, *les Castelliers*.

Cette enceinte (décrite dans le tome second de mon Cours d'antiquités) est la plus vaste enceinte que nous connaissions dans le Calvados ; elle n'a pas moins de 5,400 pieds sur 3,600. Elle est défendue naturellement par trois vallées profondes, et par un grand retranchement, haut de 12 à 15 pieds, sur une largeur de 40 pieds à la base.

En approchant de la ville, à gauche de la route, on distingue une autre habitation, qui appartient à Mme Target, veuve de M. Target, préfet du Calvados, mort à Caen en 1842. Ce joli château, construit il y a 28 ou 30 ans, est entouré de plantations faites avec goût et d'une belle venue.

Si l'on s'écartait de la route dans la direction du nord, et que l'on franchît le vallon qui vient aboutir à la Touque, on arriverait au lieu dit l'*ancien Lisieux*, emplacement dans lequel on a découvert, depuis un siècle, une grande quantité de débris antiques de marbres, de médailles : là était évidemment une partie de l'antique cité des Lexoviens. Mais elle n'était pas, comme on l'a cru, confinée sur ce point, et elle s'étendait aussi, sur la rive droite de la Touque, dans les quartiers les plus populeux de la ville actuelle ; car on y a trouvé de nos jours, à plusieurs places, notamment près de la cathédrale, des vestiges importants d'édifices gallo-romains.

§ 2. — *De Lisieux à la frontière de Normandie ;*

Par M. Raymond BORDEAUX,

Avocat, Docteur en droit, Membre de plusieurs Sociétés savantes, à Evreux.

Chargé de continuer cette Statistique routière jusqu'aux limites normandes, je dois prendre le lecteur à l'endroit où M. de Caumont vient de le laisser, c'est-à-dire à l'entrée de Lisieux, dont voici une brève description, et que nous allons d'abord traverser.

La route franchit la vallée dans la ville même de Lisieux, qui est fortement encaissée entre de vertes collines, au confluent des rivières de Touques et d'Orbec. On commence à descendre vis-à-vis le château moderne de Bourguignoles ; et, après avoir dépassé le faubourg de Saint-Désir, qui forme une commune distincte de celle de Lisieux, on entre dans la ville, auprès de l'abbaye des Bénédictines. Une chapelle, bâtie il y a deux ans, remplace celle que la Révolution leur a enlevée, et qui est aujourd'hui l'église paroissiale de la commune de Saint-Désir et d'une partie de la ville. Cette église, ainsi que toutes les autres constructions de l'abbaye, date du XVIII[e] siècle. Elle a une nef avec collatéraux : orientée dans le sens contraire des autres églises, son portail s'avance sur le versant du coteau.

Une ogive insignifiante, accolée à l'extérieur du chevet, est le dernier reste de l'ancienne paroisse détruite il y a cinquante ans.

Le voyageur traverse bientôt les eaux réunies de la Touque et de l'Orbiquet : près du pont, deux maisons gardent encore des vestiges de l'ancienne porte de Caen. Quelques pas plus loin, on édifie des maisonnettes de plâtre et de sapin sur l'emplacement de l'Hôtel-Dieu, ou hôpital des Mathurins, supprimé en 1840. L'église, conservée au culte depuis la Révolution, n'a été fermée et enfin abattue qu'en 1841. Elle présentait, sur le bord de la rue, une nef du XIII[e] siècle, avec un seul collatéral du côté de l'épître.

La place Royale vient ensuite, et l'on aperçoit le grand portail de l'ancienne cathédrale. Une des façades de l'évêché, occupé maintenant par les tribunaux et la sous-préfecture, s'appuie contre l'une des tours de l'église : cette façade est bâtie en pierres et en briques, dans le goût monumental de l'époque de Louis XIII. La majeure partie des anciens jardins de l'évêché forme aujourd'hui un jardin public, orné de terrasses, d'où l'on jouit d'une vue riante et étendue.

La place St-Pierre est au centre de la ville. On gravit ensuite une rue fort rapide, et, après avoir coupé le boulevard, on a, sur la droite, les constructions modernes de l'hôpital général. La route de Paris subit aussitôt une bifurcation ; en face, une route nouvelle vient d'être percée, pour conduire à Pont-Audemer et éviter en même temps, à l'aide d'un embranchement, la forte montée de l'ancienne grande route. Celle-ci, qui tourne à droite, longe les bâtiments de l'hôpital, et sort de la ville, bordée de belles

habitations. C'est dans le vallon, au nord, que naissent les sources dont les eaux alimentent les nombreuses fontaines publiques. A mi-côte, au milieu d'un quinconce, une croix de fer, appelée la Croix-Saint-Ursin, indique l'endroit où, suivant la tradition locale, les reliques de saint Ursin, qu'honore particulièrement la ville de Lisieux, se seraient miraculeusement arrêtées, lorsqu'au XIII[e] siècle on en opéra la translation. Un vieux tableau très-curieux, conservé dans l'une des chapelles de l'église de Saint-Jacques, représente les circonstances de cet évènement merveilleux.

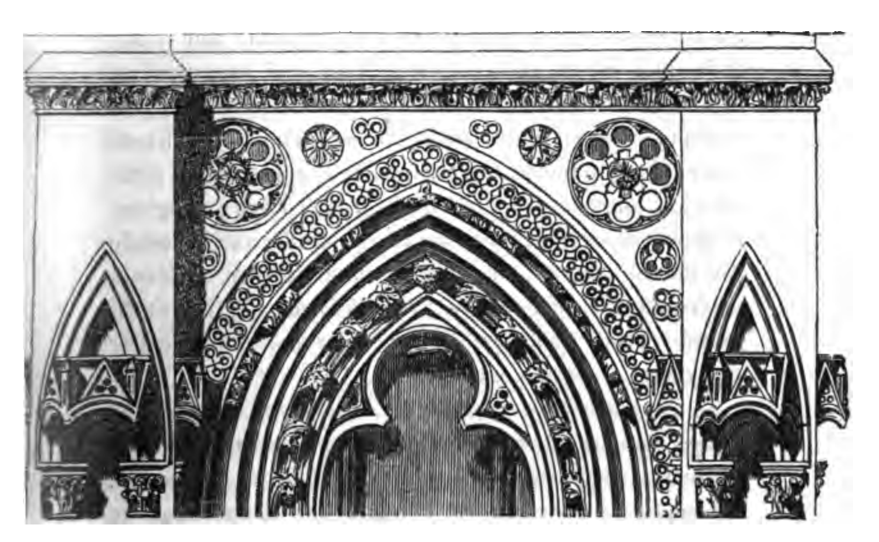
Lisieux est une cité très-ancienne, qui fut capitale des Lexovii, à l'époque romaine. Malgré cette antique importance, son évêché, supprimé aujourd'hui, n'avait été fondé qu'après tous les autres évêchés normands. Nous ne pouvons ici aborder son histoire, car la nature sommaire de ces notes de voyage nous force de nous abstenir de tous les détails purement historiques. On peut consulter les travaux que MM. L. Dubois, H. de Formeville et A. Bordeaux de Prestreville ont publiés sur leur ville natale et sur ses évêques.

Disons seulement que le diocèse de Lisieux a été, en vertu du concordat, démembré entre les deux évêchés de Bayeux et d'Evreux. La ville épiscopale et toute la partie comprise dans le département du Calvados dépendent désormais du diocèse de Bayeux. Le titre même a été éteint, et il ne subsiste plus que la cathédrale, la liturgie et quelques usages locaux.

L'ancienne cathédrale, dédiée à saint Pierre et à saint

Paul, est très-vaste. Sa façade sévère, et accompagnée de deux tours, est précédée d'un parvis élevé au-dessus d'un certain nombre de degrés. La nef, soutenue par des colonnes monocylindriques à bases garnies d'*agrafes* ou *empattements*, est séparée du chœur, de même style, par un transept à dimensions majestueuses. Ce transept est couronné par une grosse tour en lanterne, et doublé d'une espèce de nef transversale, où sont établis des autels. Les collatéraux font le tour de l'édifice, et, derrière le rond-point du chœur, il y a trois chapelles. L'étage supérieur de la nef, le chœur et les transepts sont percés par des lancettes sans divisions. Mais le jour arrive, en outre, dans le vaisseau par les chapelles qui s'ouvrent dans les collatéraux de la nef, et qui, greffées sur les flancs de l'édifice aux XIVe et XVe siècles, sont éclairées par de vastes fenêtres. Sauf ces additions et la grande chapelle de la Vierge bâtie derrière le sanctuaire par l'évêque Cauchon, qui avait condamné Jeanne-d'Arc lorsqu'il était évêque de Beauvais, l'église de Saint-Pierre est une cathédrale des premières années du XIIIe siècle, rendue plus austère encore par les derniers reflets du style roman. Ce style se manifeste surtout à l'extérieur par les corniches garnies de corbeaux. La Révolution a complètement saccagé cette église, et la nudité causée par le pillage subsiste tout entière. Le mobilier présente donc peu de détails : les orgues sont détruites, mais les stalles méritent l'attention. On n'a pas besoin d'indiquer les six grandes scènes de la vie de saint Pierre et de saint Paul, suspendues dans le chœur, et qui, malgré leur mérite, ont, comme tous les grands tableaux ainsi placés, le tort de masquer les lignes architecturales. — L'amateur de pein-

ture visitera, en outre, un saint Sébastien dans l'une des chapelles de l'abside, et l'antiquaire se gardera de quitter cette église sans donner un coup-d'œil aux deux curieux tombeaux qu'on voit, sous des arcades, dans le transept septentrional. Les médaillons qui ornent l'un d'eux paraissent l'œuvre d'un sculpteur byzantin. — Parmi ce qui subsiste encore des vitraux, on doit remarquer un panneau du XIIIe siècle à l'une des fenêtres qui sont derrière le sanctuaire.



FRAGMENT DU PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-PIERRE.

D'importants travaux s'exécutent au grand portail de Saint-Pierre : le portail latéral est complètement réparé. C'est M. Danjoy qui a dirigé ces restaurations avec son talent et sa sage réserve habituels.

Au côté septentrional de la cathédrale, on voyait, il y a environ quinze ans, la chapelle de St-Paul dans le palais épiscopal, bâtie par l'évêque Guillaume III d'Asnières. Cette petite église, du XIII[e] siècle et d'un style très-pur, a été rasée pour construire une caserne de gendarmerie.

L'église St-Jacques, bâtie tout entière dans les premières années du XVI[e] siècle, à la place d'une autre plus ancienne, a été dédiée le 1[er] juin 1540, sous l'épiscopat du cardinal Leveneur. L'église de Pont-l'Evêque, qui lui ressemble beaucoup, en a été, dit-on, une copie. St-Jacques est un édifice d'un seul jet, qui appartient au style ogival tertiaire. L'architecture extérieure est maigre, et dépourvue de toutes les dentelles qu'on voit souvent aux édifices du même temps. Comme la construction a été faite sur une pente rapide dans le sens de l'axe de l'église, le chœur se trouve au niveau du sol, tandis que la façade est élevée au haut de perrons subdivisés en plusieurs volées et ornés de fontaines, ce qui forme l'agrément du grand portail couronné par un assez maussade clocher en ardoise, évidemment inachevé.

L'intérieur est léger et élégant. Trois nefs, de longueur égale, composent, avec des chapelles placées à droite et à gauche, cette église assez vaste, mais qui n'a pas de transepts. Le vaisseau est soutenu par deux rangs de colonnes monocylindriques, et sans autres chapiteaux que la *pénétration* des nervures des voûtes. Au reste, même sobriété de sculptures à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il n'y a ni galeries ouvragées, ni clefs de voûtes exubérantes, ni daïs, ni pinacles travaillés à jour. L'église St-Jacques n'appartient nullement au gothique fleuri; ce n'est pas

non plus une œuvre du style de la Renaissance. Ce qui faisait sa décoration intérieure , c'étaient ses vitres peintes des plus riches couleurs. Les verrières, qui subsistent encore , contribuent beaucoup à l'embellissement de cette église , qui , malgré ses défauts , est une jolie église. Les stalles, de la Renaissance , présentent des panneaux très-richement sculptés.

On a placé dernièrement , à St-Jacques , un orgue, dont les boiseries , composées dans le style fleuri du XVe siècle, ont été exécutées par M. Léonard , sculpteur en bois à Lisieux, sur les dessins de M. l'abbé Tournesac, du Mans.

Outre ses édifices religieux , Lisieux offrait encore , il y a peu d'années , à la curiosité du voyageur , de beaux restes de fortifications. Mais, d'ici peu, tout aura disparu. L'achat fait par la municipalité , il y a environ dix ans, d'une grosse tour placée au coin du jardin de l'ancien Doyenné , et qui était l'ornement du boulevard , est un fait inexcusable , puisque la ville ne s'est fait céder cette tour que pour donner aux particuliers l'exemple d'une inutile destruction.

Les maisons de bois des XVe et XVIe siècles sont très-nombreuses ; elles peuvent être rapportées à trois types différents , et plusieurs présentent de remarquables sculptures. On doit citer surtout deux maisons contiguës, rue aux Févres , qui sont encore des spécimens très-complets de la transition du style ogival à celui de la Renaissance. Les accessoires ornés , tels que détails de serrurerie , de menuiserie ; les girouettes en terre cuite , etc. , peuvent, à Lisieux , abondamment garnir les albums des artistes archéologues.

La suppression de l'évêché, en dispersant le haut clergé, et la dilapidation de la bibliothèque de la cathédrale achevée sous l'Empire, ont porté un funeste coup à la culture des lettres dans Lisieux, devenue une ville exclusivement commerciale. Mais, au point de vue manufacturier, c'est la première ville du Calvados. Elle est aussi la plus peuplée après Caen, surtout si l'on y joint la population des deux communes de St-Désir et de St-Jacques, qui forment ses faubourgs.

Malgré les tendances industrielles des habitants, on trouve à l'hôtel-de-ville une nouvelle bibliothèque encore peu nombreuse, et un musée où se trouve une œuvre célèbre, Jésus-Christ appelant à lui les petits enfants, par Flandrin; vaste toile qu'on ne pourrait bien juger que dans un local plus spacieux que le musée de Lisieux. Le modèle original du lion de Barye est la pièce capitale de la salle des sculptures.

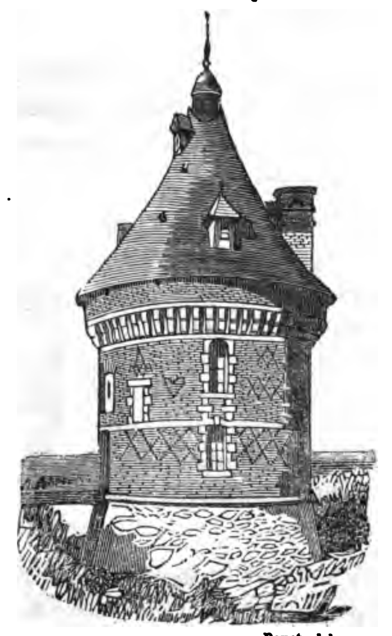
Deux artistes contemporains sont nés à Lisieux : l'un est M. Duval-Lecamus, peintre de genre bien connu ; l'autre, architecte enthousiaste et qui s'était pénétré du génie des vieux maîtres, est mort, après une vie courte et agitée, au monastère des Dominicains de Bosco, en Piémont. Le R. P. Alexandre Piel fut l'un des premiers qui tentèrent, de nos jours, de reprendre l'œuvre interrompue de l'architecture chrétienne, et d'édifier encore des églises gothiques : ce fut à la suite de ces travaux qu'il entra dans l'ordre des Frères prêcheurs, que l'abbé Lacordaire venait relever en France.

Lisieux possède aussi une Société d'émulation, fondée en 1836, et qui a publié un volume.

M. le docteur Billon, membre de l'Association normande, qui connaît parfaitement toutes les particularités archéologiques du pays, provoque de tous ses efforts la création d'un musée d'antiquités, destiné à sauver tous les fragments journellement dispersés.

Quand la Société française et l'Association normande se réunirent à Lisieux en 1836, M. Leroy-Beaulieu avait pris l'engagement de créer ce musée, à la sollicitation de M. de Caumont.

De Lisieux à l'Hôtellerie, il y a trois lieues pendant



Bouet, del.

UNE TOUR DU CHATEAU DE FUMICHON.

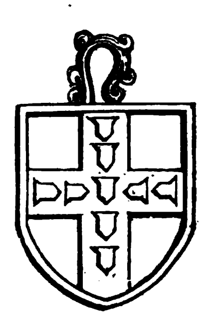
lesquelles la route présente peu d'intérêt. Toutefois, à

deux lieues de Lisieux, sur la gauche, se trouve, dans les terres, le château de Fumichon, formé de nombreux pavillons en briques et en pierre, et bâti dans le style à la mode sous Louis XIII. On entrevoit un peu ses grands toits d'ardoises, de la route. Sur le même côté, on aperçoit le petit clocher arrondi de l'église de Firfol. Firfol est un ancien prieuré.

A droite, on distingue le clocher massif, les futaies et le château de Marolles, bâti dans le style du siècle dernier. La terre de Marolles appartient à MM. de Piperey, membres de l'Association normande.

L'Hôtellerie, relais de poste, est une bourgade que traverse la route. On passe le long de l'église, qui est du XVe siècle, et à côté de laquelle se trouve une vieille maison de la même époque.

M. Bouet a trouvé ce blason sur la cuve d'anciens fonts baptismaux recueillis dans un jardin voisin, chez M. Lallier, membre de l'Association normande : c'est celui du cardinal d'Annebaut, évêque de Lisieux, de 1540 à 1559. M. Lallier étant le propriétaire de la maison que nous venons de citer, nous lui adressons nos vœux pour qu'il la conserve.



L'église de l'Hôtellerie passe pour avoir été primitivement fondée par la reine Blanche, mère de saint Louis, qui, revenant de Basse-Normandie, fut subitement prise de mal d'enfant, et fit ses couches dans une hôtellerie

placée sur le chemin , hôtellerie qui serait devenue , par la fondation d'une église, le noyau du village.

A environ un quart de lieue de l'Hôtellerie , on franchit la limite du département du Calvados pour entrer dans celui de l'Eure. Une haute borne, placée sur le côté gauche de la route , marque l'endroit précis où l'on passe d'un département dans l'autre. A trois quarts de lieue de l'Hôtellerie, la route départementale n° 18 vient s'embrancher à gauche de la route. Elle conduit à Thiberville , gros bourg placé à quelques centaines de pas dans les terres. Thiberville est un chef-lieu de canton,qui n'a d'intéressant que ses très-forts marchés, où affluent les productions d'une des plaines les plus fertiles du département de l'Eure.

A peu près à cinq lieues de Lisieux, on trouve Duranville , dont l'église , située au sud , immédiatement sur le bord de la route , est d'architecture romane. Le portail à plein-cintre , avec deux colonnes, est peu orné d'ailleurs. Le mur septentrional qui longe la grande route est complètement dépourvu d'ouvertures ; son antiquité n'en est pas moins révélée par les contreforts très-peu saillants qui le décorent. J'ai remarqué , dans les parties anciennes de cette église , l'emploi d'une pierre calcaire, remplie de cellules comme la pierre meulière, et qui m'a paru identique avec le *travertin* des Anciens, si répandu dans toutes les ruines romaines de la contrée. — Il y a dans le cimetière de Duranville un if,peut-être aussi vieux que l'église, et dont trois hommes auraient peine à embrasser le tronc.

Derrière l'église on aperçoit le château de Bellemare , qui paraît dater du siècle dernier.

Un peu avant Duranville, on a longé le hameau de la *Chaussée*, dont le nom significatif rappelle encore que la grande route occupe, où nous sommes, l'emplacement de la voie romaine de Lisieux à Brionne.

Folleville est situé à moins d'un quart de lieue, à gauche, en face de Duranville. Le Theil-Nolent vient ensuite sur le même côté, et l'on aperçoit très-bien, à peu de distance de la route, son église, de l'architecture la plus triviale. Tout auprès, dans une ancienne ferme d'abbaye, il y a une grange dîmière à chevet percé de lancettes ogivales, plus monumentale que l'église actuelle. Une lieue plus loin, toujours à gauche, de belles avenues de tilleuls conduisent d'une demi-lune plantée sur le bord de la route au château de Lamberville, près le Marché-Neuf. La façade du château, qu'on distingue parfaitement, est construite en briques, avec chaînes et moulures en pierre, et peut dater des premières années du XVIIIe siècle.

On arrive aussitôt au Marché-Neuf, relais de poste situé sur les confins des trois cantons de Thiberville, Bernay et Brionne. Le Marché-Neuf est partagé, en conséquence, entre les trois communes de Boissy-Lamberville, Plasnes et Berthouville.

A moitié de la distance qui sépare le Theil-Nolent du Marché-Neuf, on a coupé la route départementale n° 20 allant de Lieurey, à gauche, à Bernay, à droite.

La route, ayant subi une légère déviation un peu au-dessus de l'église de Duranville, cesse de suivre le tracé de la voie romaine, qui, continuant en ligne droite, après avoir passé par le Theil-Nolent et Lamberville, traverse le village de Chemin-Haussé, sur le territoire de Berthou-

ville, et, tendant vers Brionne, s'éloigne de plus en plus de la route actuelle.

En suivant celle-ci, on fait environ une lieue sur la lisière méridionale du canton de Brionne, laissant à gauche dans les terres Berthouville, célèbre pour les vases et les ustensiles sacrificatoires qu'un cultivateur y découvrit, en mars 1830, dans un champ du hameau du Villaret. Ces soixante-dix objets en argent, pesant environ 50 livres, sont couverts presque tous d'inscriptions et de figures en relief; ils paraissent avoir appartenu à un temple de Mercure, appelé *Canetum*, et avoir été enfouis précipitamment, soit à l'approche d'une invasion des Barbares, soit à la suite d'une dernière suspension du culte païen, lors des premiers progrès du Christianisme naissant. — Les vestiges de constructions romaines abondent dans le voisinage.

C'est à une lieue du Marché-Neuf qu'on peut apercevoir, dans un bouquet d'arbres, à droite de la route, l'église de Boisney, la plus remarquable de toutes celles placées sur le trajet de Lisieux à Evreux. Le transept de cette église, en pierre de taille, présente un groupe élégant de fenêtres romanes. « On y remarque trois autels en marbre et plusieurs pierres sépulcrales provenant de l'abbaye du Bec, entr'autres la tombe de Robert de Floques, illustre guerrier du temps de Charles VII. » Il y a dans le cimetière deux ifs monstrueux. On a imprimé et répété que l'un d'eux a vingt pieds, et l'autre seize pieds de *diamètre :* c'est sans doute de *circonférence* qu'il faut lire.

Non loin de Boisney, on trouve le hameau de Malbrouck, formé, il y a une vingtaine d'années, au point

de jonction des routes de Paris à Cherbourg et de Bordeaux à Rouen. La route, à gauche, tend à Brionne, petite ville très-ancienne, qui paraît être le *Breviodurum* de l'itinéraire d'Antonin, et où aboutissaient quatre voies romaines. Brionne fut, au Xe siècle, le chef-lieu d'un comté. On y voit encore les restes imposants d'un donjon du XIe siècle et l'église abandonnée de Saint-Denis, dans laquelle, en 1050, se tint un Concile célèbre contre l'hérésie de Bérenger sur l'Eucharistie. Brionne, chef-lieu de canton, qui envoie un député à la Chambre, est à deux lieues de Malbrouck.

A droite, la route de Bordeaux conduit à Bernay, chef-lieu d'arrondissement.

Malbrouck dépend de la commune de Carsix, dont l'église, à une demi-lieue, offre quelques parties du XIe ou du XIIe siècle. On a institué, dans ce hameau, une foire en mémoire du passage de Louis-Philippe, le 28 août 1833.

A peu de distance de Malbrouck, la plaine commence à s'incliner, et la route descend dans une gorge très-accidentée, qui s'embranche sur la vallée de la Risle. On laisse derrière soi les fertiles plaines du Lieuvin, et, à gauche, celles du Roumois *(Rothomagensis pagus)*, commençant à Brionne, ancienne limite du diocèse de Rouen. Des buttes arides et très-sauvages dominent la route des deux côtés. Ces bruyères dépendent d'une grande terre, celle de la Rivière-Thibouville. Des futaies succèdent aux bruyères, et l'on aperçoit bientôt, dans une petite plaine cultivée, le village de Fontaine-la-Sorêt. L'église, un peu à gauche de la route, n'est guère moins intéressante que celle de Boisney, et, comme elle, elle a été signalée depuis long-

temps au monde savant par M. Auguste Leprévost, aux écrits duquel nous avons emprunté plusieurs détails. La nef et la tour offrent des parties curieuses dans le style roman du XI[e] ou plutôt du XII[e] siècle; mais les arcatures de la tour ont été presqu'entièrement refaites, lors d'une restauration toute récente. Le chevet date des premières années du XVI[e] siècle; il est bâti en damier, appareil curieux qui paraît avoir fait fureur dans les diocèses d'Evreux et de Lisieux, au moment de la Renaissance. Ce chevet, ainsi échiqueté de pierres blanches et de silex noir formant des carreaux très-réguliers, est percé d'une ogive à deux meneaux et à couronnement flamboyant, où une brillante verrière représente saint Jean-Baptiste, saint Martin et une sainte.

Un ruisseau, qui prend sa source aux environs, vient bientôt s'encaisser sur le bord de la route, et y faire marcher, conduite dans un auget, la roue pittoresque d'un moulin à tan. Sur le bord opposé, une entaille faite aux flancs du coteau révèle la constitution géologique du sol; on y prend de la craie légèrement glauconieuse, où nous avons remarqué des empreintes fossiles qui paraissent appartenir à des bivalves du genre *ostrea.*

M. Charles Le Normand, membre de l'Institut, possède une maison de campagne sur le coteau de Fontaine-la-Sorêt. Une vieille chapelle, où se rendent des processions; un ruisseau, qui naît près de la chapelle, sont les poétiques accessoires de cette habitation.

Enfin, on entre dans la verte vallée de la Risle: on est alors à la Rivière-Thibouville, relais de poste aux chevaux, où l'on jouit de points de vue vantés. Sur la pente du

coteau qu'on vient de descendre, s'élève le vaste château de la Carogère, bâti, à la fin du siècle dernier, par un fermier-général, M. d'Augny. Le corps de logis et les ailes sont construits en briques, avec moulures et cordons en pierre. Les bois, qui couvrent les deux côtés de la vallée, dépendent de cette grande terre appartenant à M. le comte de Revilliasc, qui habite Caen.

Sur le coteau opposé, on distingue assez bien, lorsque le temps est clair, la masse du donjon et des maisons de la ville de Brionne. La route de Pont-Audemer à Evreux longe la vallée, et vient s'embrancher sur la gauche de la route de Paris, dans le hameau même de la Rivière-Thibouville. — En suivant cette direction, Brionne est à cinq quarts de lieue, et le Bec à deux lieues; le Bec, fameux par sa savante abbaye, où enseignèrent Lanfranc et saint Anselme, et qui, depuis l'Empire, est un dépôt de remonte !

Le village de la Rivière-Thibouville se compose de moulins et d'auberges groupés au passage de la Risle. Il y avait autrefois un château-fort, qui a soutenu des attaques aux XV[e] et XVI[e] siècles. La famille des barons de Thibouville faisait grande figure : aujourd'hui, ce village n'a pas même une individualité ; il dépend à la fois des communes de Fontaine-la-Sorêt, de Nassandres, et même de Brionne. On bat du blé dans son ancienne église paroissiale, dont les ogives sont murées, et autour de laquelle des pans de murs, qui paraissent les restes du château, se mirent dans les eaux paisibles de la Risle. Cette église et ces ruines criblées de boulets portent le cachet des constructions des temps d'Henri IV ou de Louis XIII.

A la Rivière-Thibouville, on est à moitié chemin de Lisieux à Evreux. Plusieurs voitures publiques s'y arrêtent.

Lorsqu'on a gravi la côte pour sortir de la vallée, on entre de nouveau dans de grandes plaines en labour. La route est désormais très-monotone. On a quatre lieues et demie à faire pour gagner la Commanderie, qui est le relais le plus prochain; neuf lieues, pour arriver à Evreux. Avant la Commanderie, on ne trouve sur la route que des maisons isolées. Harcourt, berceau de l'illustre maison de ce nom, est trop loin sur la gauche pour qu'on puisse l'apercevoir. C'est un gros bourg, autrefois comté, puis duché, où existe un hôpital, dont la chapelle romane a été bâtie en 1184. L'église d'Harcourt renferme des fonts baptismaux du XIVe siècle, publiés dans le Bulletin monumental, t. XI, p. 56.

Le château féodal d'Harcourt, dans les dépendances duquel avait été fondée l'abbaye du Parc en 1255, est aujourd'hui la propriété de la Société centrale d'agriculture, qui y possède de vastes plantations de pins.

Un peu au-delà de la côte de la Rivière-Thibouville, on voit, sur la gauche, les avenues et le château de Bigars, qui appartiennent à M. Lizot, président du tribunal civil de Rouen. L'église de Goupillères en est peu éloignée.

En face, à peu de distance de la route, se trouve Périers; puis, plus loin, Thibouville. Rouge-Périers, où habite M. Dupont (de l'Eure), est dans les terres, entre Harcourt et le Neubourg.

A Ecardenville, dont l'église est un peu à droite de la route, on traverse la route départementale de Beaumont-

le-Roger au Neubourg. Bray et Combon se présentent successivement à droite dans la plaine : on est alors sur un point assez élevé , d'où l'on peut apercevoir pendant long-temps le château , l'église et la masse confuse des maisons de la petite ville du Neubourg , située à gauche , à la naissance d'un vallon. Le Neubourg , privé d'eau courante , donne son nom aux vastes plaines qui l'environnent de toutes parts : c'est une localité commerçante , que ses halles et son marché ont rendue importante.

Lorsqu'on a passé la hauteur du Neubourg, on voit, sur le même côté , la petite flèche , couverte d'essentes , de l'église du Tremblay , et l'on coupe bientôt la route départementale du Neubourg à Conches, au hameau des Quatre-Routes, qui s'est assez récemment formé à ce point de jonction.

La Commanderie , relais de poste dépendant de la commune de Ste-Colombe , doit son nom à une Commanderie de Malte toute voisine, et dont les tourelles frappaient, naguère encore, l'attention du voyageur , dès qu'il avait dépassé les dernières maisons de cette bourgade.

Les grands bâtiments moitié monastiques , moitié féodaux de la ferme du Commandeur, se voient encore à peu de distance de la grande route , à droite. Cette Commanderie , dite de St-Etienne-de-Renneville , fut fondée, vers le commencement du XII[e] siècle, par Richard de Harcourt, chevalier du Temple , qui y fut inhumé. L'ordre de Malte la posséda ensuite jusqu'à la Révolution de 1789. Le manoir des Commandeurs n'a été démoli qu'en mai 1847 , et nous signalâmes alors cette destruction dans le Bulletin monumental. Nous sommes heureux d'en pouvoir offrir

ici un dessin, grace à une lithographie que des amis de l'archéologie, MM. Laumonier, de Conches, exécutèrent et firent tirer à petit nombre, il y a sept à huit ans.



LA COMMANDERIE.

L'édifice ne présentait, à l'extérieur, qu'une partie digne d'intérêt, l'extrémité flanquée de deux tourelles rondes en pierre de taille, avec des assises de silex, et qui paraissait dater des premières années du XVIe siècle. Mais, intérieurement, on trouvait une immense cheminée recouverte de peintures et d'attributs héraldiques, et un grand nombre de peintures murales masquées par un badigeon écaillé.—Nous avons visité les restes de ce manoir lorsqu'il a été à peu près démoli, et nous avons remarqué, parmi les débris de sa construction, d'énormes poutres semées de fleurs de lys, et un bon nombre de pierres sculptées. Les fragments les plus intéressants pour l'histoire sont, d'abord, un grand morceau de dalle tumulaire du XVIe siècle, sur laquelle avaient été incrustés le visage, les mains d'un chevalier, plus une croix de Malte, et autour de laquelle on lit en caractéres gothiques : *lect. l Denis*

natif de MAINUER ? *en Picardie lequel trespassa le dimenche tiers. jour de iuillet lan mil cinq cens et qu....*; ensuite quatre écussons en relief: l'un chargé de deux faces, l'autre d'une croix sur champ colorié en rouge, le troisième d'une croix pattée (de Malte) aussi sur fond rouge, et le quatrième encore parfaitement émaillé d'*azur aux trois maillets d'or, au chef cousu et abaissé de gueules, chargé d'une croix d'argent ;* sans doute celui du chevalier qui avait rebâti le manoir.

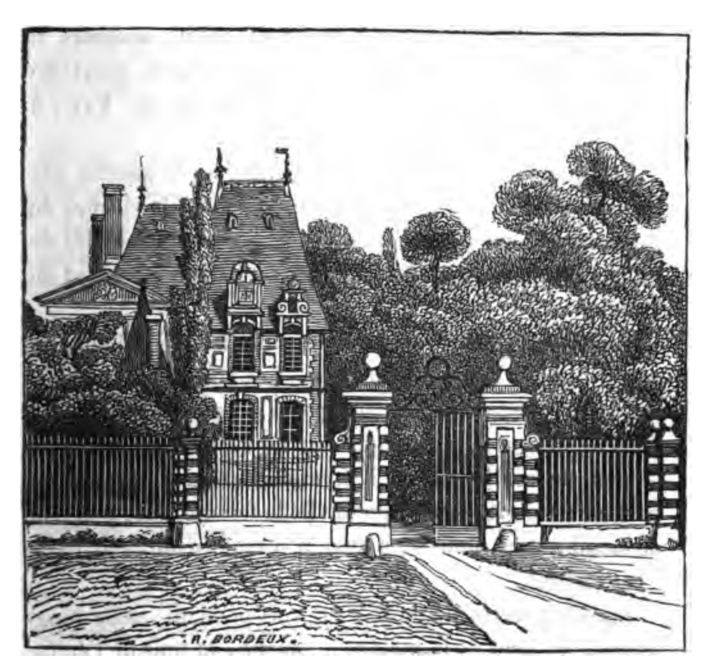
Les peintures murales, lavées par la pluie, avaient repris de la vivacité, et nous avons pu en retrouver l'ensemble sur les grandes pierres qui jonchent le sol. D'abord, la partie supérieure d'un *Ecce Homo*, la tête d'un Christ flagellé, etc., nous ont fait voir que les scènes de la Passion décoraient une salle. Elle était peinte à fresque sur la pierre, et le Christ avait partout une auréole rouge couverte de rayons dorés.—Toutes les autres peintures, faites à l'huile, s'écaillaient plus ou moins. Un crucifiement, où le Christ a les bras très-élevés, suivant le symbole janséniste, attestait qu'une autre Passion, de proportions plus petites, avait encore été exécutée à une époque postérieure. Sur une autre pierre, nous avons trouvé toute une scène, de la grandeur d'un tableau de chevalet, où deux cavaliers, coiffés de chapeaux à plumes, jouaient du luth, en compagnie d'une dame. Le fond représente un paysage : c'est le seul sujet profane que nous ayons retrouvé. Il nous a paru du commencement du XVII[e] siècle.

Deux immenses pierres, provenant du manteau de la grande cheminée, nous ont présenté la partie inférieure de trois vastes écussons soutenus par des griffons aux

serres redoutables, puis les trois casques ombragés de lambrequins exorbitants et fermés de grilles dorées qui surmontaient ces blasons.

Enfin les autres débris étaient recouverts d'arabesques et d'ornements, assez grossièrement peints, des XVI[e] et XVII[e] siècles, et même de quelques marbrures du XVIII[e].

Semerville est à gauche de la route, à peu de distance de la Commanderie. Viennent ensuite, et tout à côté, les futaies et les longues avenues de Graveron, propriété de



CHATEAU DE GRAVERON.

la famille de Mme de Salvandy. Le château est un édifice inachevé du XVIIe siècle, à bossages et à compartiments de pierre et de briques, dont le grand toît d'ardoises fait un bon effet. Nous avons dessiné le croquis ci-devant, non de la route, mais auprès de la grille, à l'extrémité de l'avenue.

L'église de Graveron, cachée dans les arbres comme celle de Semerville, est tout auprès du château. Elle n'a aucun intérêt.

St-Melain-la-Campagne est une église fermée, placée non loin et en face de Graveron. La route passe ensuite à Tournedos, et l'on aperçoit successivement, toujours à droite, le clocher de Bois-Hubert; puis, à trois quarts de lieue de la route, les avenues et le château du Fay, à M. le baron de Sepmanville, d'Evreux.

Lorsque la vue n'a plus été arrêtée sur la gauche par les avenues de Graveron, on a aperçu au loin le clocher de Quittebœuf, puis des horizons bleuâtres, entremêlés de futaies lointaines qui appartiennent à l'arrondissement de Louviers.

Toujours, à gauche, on trouve ensuite Bernienville; puis, très près de la route, Pithienville. Les postillons font souffler leurs chevaux à un groupe d'auberges formé sur le bord de la route, et indiqué sur les cartes routières sous le nom de la Mère-Odue. L'étymologie est toute contemporaine : c'était le nom d'une vieille femme, qui, pendant de nombreuses années, a tenu la première auberge bâtie à cet endroit.

Arrivé à cette hauteur, on voit pendant assez longtemps, au fond de la plaine, à gauche, la tour de l'église de Sacquenville, qui fait diversion aux flèches d'ardoises

de toutes les églises environnantes. L'église de Sacquenville est aussi la plus monumentale d'entre elles.

Saint-Martin-la-Campagne, puis Gauville-la-Campagne, succèdent à Pithienville, à la gauche du voyageur.

A droite, après avoir perdu de vue les futaies éloignées du château du Fay, on aperçoit Claville, dont le gros clocher d'ardoises couronne un petit portail de la Renaissance; puis deux petites églises fermées, Neuville et Branville, plus rapprochées de la route. Branville est en face Gauville. Enfin, assez près de la route, on aperçoit, depuis l'été de 1847, le clocher de l'église nouvelle de Parville. Dans ce dernier édifice, le progrès contemporain s'est manifesté par des fenêtres s'ouvrant à deux battants et ornées de grands carreaux.

A Parville, le terrain commence à s'accidenter, et bientôt la route descend dans la vallée de l'Iton, dont on aperçoit les coteaux crayeux à gauche, et boisés à droite.

Les clochers d'Evreux se présentent en face du voyageur, au fond de la vallée.

Au bas de la côte, le hameau de Cambolles dépend d'Evreux, et n'en est séparé que par la magnifique avenue d'ormes, bordée de canaux, qui sert d'entrée à cette ville. A droite, la route de Laigle et d'Alençon vient s'embrancher à la route de 1re classe. C'était là qu'il y a douze ans arrivaient les avenues séculaires du château de Navarre, demeure princière, bâtie par Hardouin de Mansard et entourée d'immenses jardins créés par Lenôtre. Le dôme du château, répétition du château de Marly, s'apercevait au milieu de la vallée. Des mains des ducs souverains de Bouillon, qui y tenaient leur cour, Navarre est passé dans celles de l'impératrice Joséphine, qui s'y réfugia après le

divorce de Napoléon, et a été vendu par le duc de Leuchtemberg, héritier des Beauharnais, aux hommes de la bande noire. Les belles eaux et les ombrages des beaux jardins de Navarre ont été chantés par Fontanes. Des usines peu nombreuses utilisent maintenant l'eau de quelques-unes des anciennes cascades.

La route de Paris ne traverse pas Evreux dans sa longueur. Les quartiers qu'elle parcourt n'étaient même autrefois que des faubourgs. C'est à gauche que se trouvent, d'abord en entrant, le couvent de la Providence, le grand séminaire actuel, et l'église abbatiale de St-Taurin. A droite, le portail de la Cour d'assises, qui fut l'église d'un séminaire, se présente sur la rue. La préfecture se voit plus loin à gauche, puis les tours de la cathédrale. En sortant de la ville, à droite, on aperçoit le petit séminaire et sa chapelle, reste de l'église de St-Aquilin, l'une des huit paroisses d'avant la Révolution.

Evreux, chef-lieu de préfecture, est une très-ancienne cité. Son évêché subsiste depuis bientôt quinze siècles. Les comtes d'Evreux ont joué un très-grand rôle au moyen-âge. Mais, dans ces simples indications de voyage, nous ne pouvons tracer, même en abrégé, l'histoire de cette ville. Nous renverrons ceux qui voudraient un résumé succinct, et complet cependant, des événements dont elle a été le théâtre, au Dictionnaire statistique et historique de l'Eure, par M. Gadebled, ouvrage estimable auquel nous avons emprunté plus d'un renseignement.

Malgré les nombreuses destructions accomplies dans Evreux depuis la Révolution, et principalement sous l'Empire, cette ville possède encore plusieurs monuments.

Le touriste qui voudra la visiter, devra faire une longue station à la cathédrale, belle église qui présente des parties très-remarquables et où abondent les vitres peintes et les sculptures sur bois, et aller voir ensuite l'église de Saint-Taurin, la tour de l'horloge ou beffroi communal, le palais épiscopal et les ruines de l'abbaye de St-Sauveur. Une description monumentale de la ville dépasserait au reste de beaucoup le cadre de ce travail. Citons, parmi les choses très-notables, le chœur de la cathédrale, des XIV[e] et XV[e] siècles; le portail du nord de la même église, chef-d'œuvre de style flamboyant, qui date des premières années du XVI[e] siècle; le transept méridional de St-Taurin, d'architecture romane, ornée de marqueterie à compartiments de couleur rouge et bleue, et la châsse magnifique dans laquelle sont conservées les reliques de St-Taurin, 1[er] évêque d'Evreux, œuvre d'orfèvrerie du XIII[e] siècle, qui a mérité d'être citée avec les châsses de Cologne et d'Aix-la-Chapelle.

Presque toutes les maisons d'Evreux étant revêtues de plâtre et ayant une apparence moderne, il n'y reste plus guère de façades à caractère monumental. On doit cependant remarquer deux maisons de bois, rue Grande, n[os] 12 et 46.

Tandis que le département du Calvados possède une douzaine de Sociétés savantes, celui de l'Eure n'en a plus qu'une seule, subventionnée par le Conseil général, et qui a son siége à Evreux. En revanche, cette Société, dont l'agriculture est le but principal, admet dans son libre programme à peu près toutes les branches des connaissances humaines. Elle publie chaque année ses travaux.

Evreux compte au nombre de ses plus jolies promenades

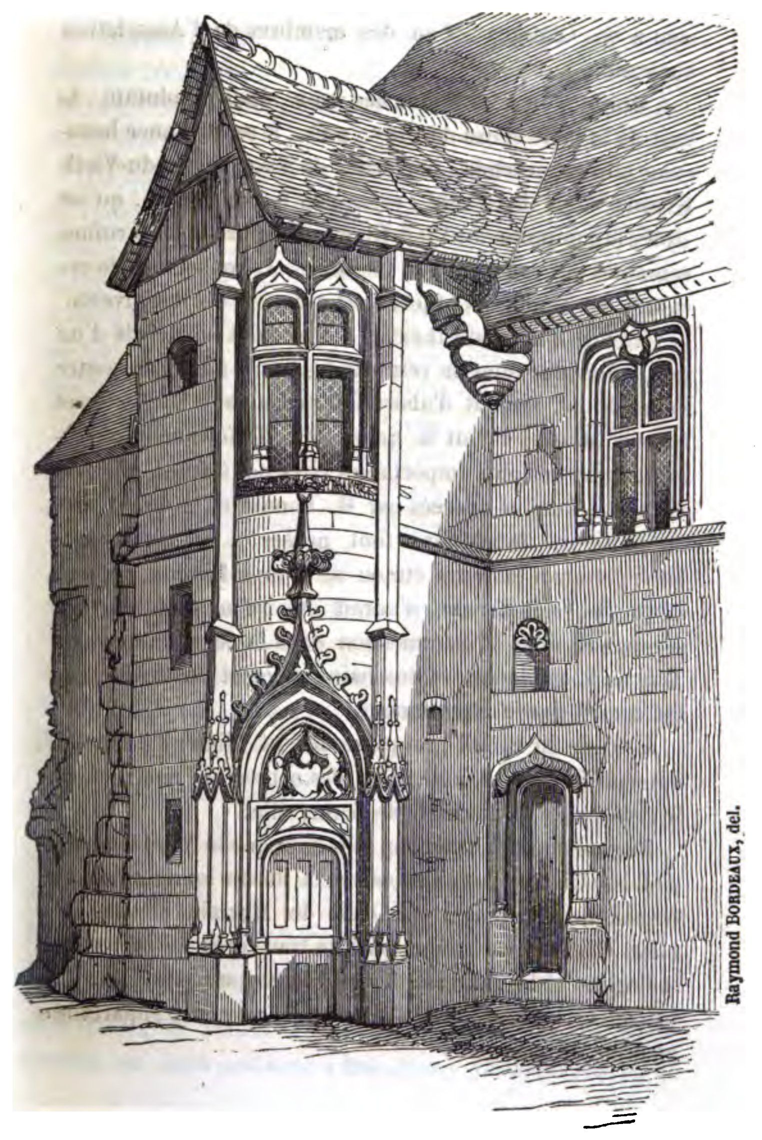
son Jardin des Plantes, très-peu fréquenté, malgré l'élégance de sa distribution en amphithéâtre. C'est à l'entrée de ce jardin qu'on trouve la bibliothèque publique, un cabinet d'histoire naturelle et un dépôt d'antiquités, collections dont le développement n'est arrêté que par l'insuffisance du local, et qui sont confiées aux soins d'un érudit, M. Chassant, inspecteur d'arrondissement de l'Association normande.

A la sortie d'Evreux, après avoir monté la côte, dont une nouvelle route auxiliaire n'ôte pas la rapidité, on découvre à droite les restes d'un manoir du XVe siècle, digne d'intérêt, et dont on peut visiter l'intérieur, où subsistent plusieurs grandes cheminées à manteau sculpté. La ferme, qui entoure ce vieil édifice, s'appelle le Long Buisson, et passe pour avoir appartenu autrefois aux Templiers.

Derrière le Long-Buisson se trouvent les avenues du château de Melleville, qui a encore deux tourelles carrées du temps de Louis XIII, et dont les bosquets ont, dit-on, été esquissés par Lenôtre.

Sur un plan plus reculé, on remarque le clocher de Guichainville, et les grands arbres qui environnent le château.

A gauche de la route, la vue ne rencontre rien d'intéressant, si ce n'est le toit conique des tourelles du manoir de Fauville qu'on peut à peine distinguer, puis les clochers d'Huest et de Gauciel. Mais, à environ deux lieues d'Evreux, on longe, de ce côté, le parc, élégamment dessiné, du Breuil, qui vient border la route. Ce parc et le château moderne qu'il environne sont la création de M. de Titer,



FRAGMENT DU MANOIR DU LONG BUISSON

comte de Glatigny, l'un des membres de l'Association normande.

A droite, on a pu suivre des yeux, dans le lointain, la tour de la belle église de Prey ; puis, à une distance beaucoup plus rapprochée, le clocher de Saint-Aubin-du-Vieil-Evreux. C'est de ce côté, presqu'en face le Breuil, qu'est située la commune du Vieil-Evreux, célèbre par les ruines romaines qui couvrent son territoire. L'importance de ces ruines, les nombreux objets d'art qui y ont été découverts, l'existence d'un vaste théâtre, et surtout les débris d'un grand aqueduc dont on retrouve les traces à près de quatre lieues de là, avaient d'abord fait penser à MM. Rever et Leprévost que c'était là qu'existait *Mediolanum Aulercorum*, l'une des plus importantes cités des Gaules. Mais les dernières fouilles opérées par M. Bonnin et la découverte de plusieurs inscriptions font penser à ce savant que Mediolanum a toujours été où se trouve Evreux actuel, et que le Vieil-Evreux n'aurait été qu'un établissement secondaire dont il est question dans la légende de saint Taurin. L'emplacement des bains et celui du théâtre ont été acquis par le département.

Au-delà du Breuil, on passe devant Miserey, dont on aperçoit le clocher au milieu des arbres qui environnent le château de M. le comte de Semerville.

Du côté opposé, beaucoup plus haut que le Vieil-Evreux, on laisse Cierrey, et on découvre la flèche lointaine de St Germain-de-Fresnay, puis celle de Martainville-du-Cormier. Caillouet se trouve ensuite tout près de la route, et l'église et le château d'Orgeville un peu plus loin. La maçonnerie de l'église de Caillouet est en partie appareillée en arête de poisson.

L'église qu'on voit à gauche est celle de Boncourt ; les coteaux bleuâtres qu'on aperçoit de temps à autre devant soi, sont ceux de la vallée d'Eure, et touchent aux frontières normandes.

Dès qu'on a dépassé Orgeville, on commence à longer le vaste parc du Buisson-de-Mai, beau domaine où ont habité long-temps deux bâtards d'Orléans, les abbés de Saint-Phar et de Saint-Albin, et qui appartient aujourd'hui à M. le comte d'Ons-en-Bray. Le château du Buisson-de-Mai, flanqué de quatre pavillons surmontés de campanilles, passe pour être l'œuvre de l'architecte Mansard.

La route descend beaucoup devant cette belle terre, et, à un détour de la côte, on aperçoit Préaux, manoir du XVII[e] siècle, perché sur un escarpement sauvage, mais dont les pavillons féodaux ont dernièrement été rendus aussi modernes que possible.

A l'entrée de la vallée d'Eure, St-Aquilin-de-Pacy borde la route. On arrive bientôt à Boudeville, ancienne baronnie et haute-justice de la maison de Montmorency. Boudeville dépend de St-Aquilin, quoique n'étant séparé de Pacy que par le pont.

Pacy-sur-Eure, chef-lieu de canton, est une très-petite ville, autrefois fortifiée, qui a figuré dans l'histoire, à partir du XII[e] siècle. Philippe-Auguste et saint Louis ont résidé dans son château-fort, dont il ne reste plus de traces. L'église de Pacy est petite et assez laide ; mais elle appartient au style ogival primordial. La nef et les collatéraux paraissent du commencement du XIII[e] siècle ou des dernières années du XII[e]. La transition du style roman au beau gothique à lancettes y présente des par-

ticularités très-dignes d'être étudiées. Cette église a été enrichie dernièrement de plusieurs grandes verrières modernes.

Un certain nombre de rues existent à droite et à gauche de la route. Rue des Moulins, on remarque un ancien édifice du XVI[e] siècle, dont le pignon, percé de fenêtres à croix, est décoré de deux grandes gargouilles (1). Du côté du faubourg de Pacel, on retrouve des débris de l'enceinte fortifiée, qui, de ce côté, était la limite de la Normandie; car Pacel dépendait du pays de France, et sa haute-justice, distincte de la justice normande de Pacy, ressortissait au Parlement de Paris. Encore aujourd'hui, une rue de ce quartier s'appelle la *rue de France*.

Le département de l'Eure s'étend cependant à une lieue et demie au-dessus de Pacy, et les communes d'Aigleville et de Chaignes, qu'on traverse bientôt, sont encore de sa circonscription.

Si, en sortant de Pacy, on jette un coup-d'œil à gauche au pied du coteau, on aperçoit les grands toits du château de Ménilles, édifice considérable du XVI[e] siècle. L'église de Ménilles avoisine le château; elle renferme plusieurs inscriptions, et son portail est élégamment sculpté dans le goût de la Renaissance. Les vignobles de cette bourgade sont réputés dans le pays pour leur vin, et surtout pour le raisin de table.

(1) Cette vieille construction en pierres nous a été signalée par M. Marche, coiffeur à Evreux, amateur très-zélé de l'archéologie du moyen-âge.

ROUTE DE CAEN A BERNAY,

PAR SAINT-PIERRE-SUR-DIVES, LIVAROT ET ORBEC.

§ Ier.—*Route de Caen à Saint-Pierre-sur-Dives.*

Pour se rendre de Caen à St-Pierre, on suit d'abord la route de Paris jusqu'à Moult, à 16 kilomètres de Caen, et l'on peut se reporter à ce que nous avons dit de cette partie du trajet de Caen à Evreux dans un précédent article. (V. les pages 163 et suivantes.

La route de St-Pierre s'embranche, à Moult, dans celle de Paris, et suit la direction du S.-O. La distance entre Moult et St-Pierre est de 16 kilomètres. Moult se trouve donc à moitié chemin de Caen à St-Pierre.

A peu de distance de la route royale, on traverse l'ancienne voie romaine, qui court de l'ouest à l'est, au milieu du village de Moult; puis on gagne une campagne bornée, à l'ouest, par les collines argileuses dont nous avons parlé dans notre précédent article (p. 182).

Le plateau compris entre Moult et Valmeray n'offre rien qui mérite d'être signalé.

Avant de descendre dans le vallon de la Muance, on aperçoit la tour en ruines de Valmeray : c'est tout ce qui reste à présent de l'église.

Cette église, située à mi-côte sur la rive gauche de la Muance, ne servait plus au culte. Les parties les plus anciennes pouvaient dater de la seconde moitié du XVe siècle ou du XVIe, à en juger par le petit nombre de moulures que présentaient quelques fenêtres. Les murs avaient été repris dans plusieurs parties, surtout ceux de la nef ; de sorte que rien dans cette église ne méritait l'attention. La tour carrée, placée à l'extrémité occidentale, terminée par un toit à double égout qui est encore debout, paraît tout au plus remonter au XVIIe siècle.

Elle est d'un bon effet dans le paysage, et l'on a bien fait de la conserver, à la demande de M. le comte d'Ison.

Ce fut dans l'église de Valmeray que le roi de France, qui était venu au secours de Guillaume, duc de Normandie, entendit la messe le jour de la bataille du Val-des-Dunes. Ce fait nous est rapporté dans les vers suivants du roman de *Rou*, de Robert Wace :

A SAINT-BRIÇUN DE VALMEREI
FU LA MESSE CHANTÉE EL REI
LI JOR KE LA BATAILLE FU ;
GRANT POOR I UNT SI CLER ÉU.
A VALMEREI FRANCEIZ S'ARMERENT
ET LORS BATAILLES ORDENERENT.

On traverse la Muance sur un pont de pierre, et l'on trouve, à droite, la route de grande communication qui se rend de là à St-Sylvain et à Langannerie (bourgade entre Caen et Falaise). Si l'on faisait quelques centaines

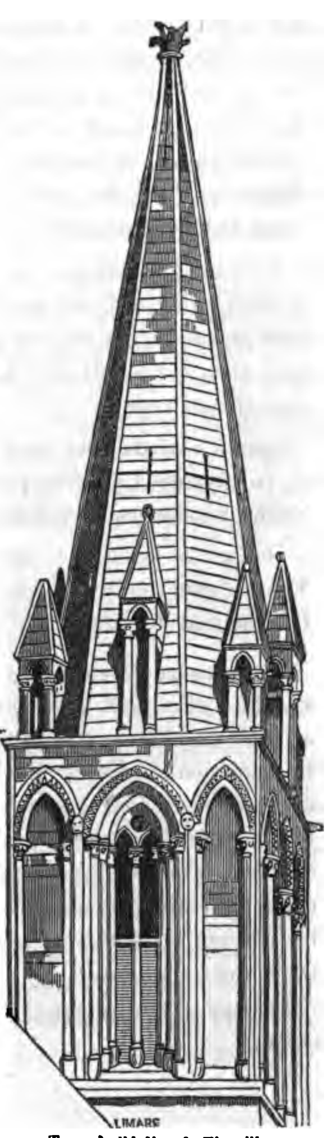
de pas sur cette route, en remontant la Muance, on trouverait le beau château de Coupigny, appartenant à M. le comte d'Ison, membre de l'Association normande.

Un peu plus loin, se trouvent les importantes pépinières de Bray et le château de M. de Dampierre ; puis l'intéressante église de Fierville et le château de M. le marquis de St-Clou, membre de l'Association.

La route de St-Pierre, dont nous ne devons pas nous écarter, traverse la vallée de la Muance pour gagner la plaine, un peu monotone, qui sépare cette vallée de celle du Laizon.

Une route de grande communication, qui vient se réunir à la route de St-Pierre, tend vers l'église d'Airan, et conduit ensuite à Mézidon, au Mesnil-Mauger, et, par embranchement, jusqu'aux environs d'Orbec.

Parvenu à 4 kilomètres de Moult, on embrasse toute la



Tour de l'église de Fierville.

plaine qui s'étend, à gauche, jusqu'à la rivière de Dives, et, au delà, les coteaux boisés du Pays-d'Auge. Cette longue ligne de collines se prolonge, comme je l'ai dit, fort loin dans le département de l'Orne, formant ainsi une *ride* à la surface du sol, et limitant deux régions physiques, très-différentes l'une de l'autre au point de vue agricole et au point de vue géologique.

A la base du coteau, on aperçoit, au-delà de l'église d'Airan, celle de Cesny-aux-Vignes, paroisse dont le surnom prouve qu'autrefois on y cultivait la vigne, aussi bien qu'à Airan, à Moult et à Argences, communes dont les crûs étaient réputés.

Rien à voir du côté droit de la route que les futaies de bois résineux plantées par M. de Dampierre. Elles sont à deux kilomètres de distance du chemin.

On arrive bientôt à Quatre-Puits, paroisse réunie à Vieux-Fumé, et dont l'église a été démolie il y a 40 ans. Les maisons du village sont à droite de la route.

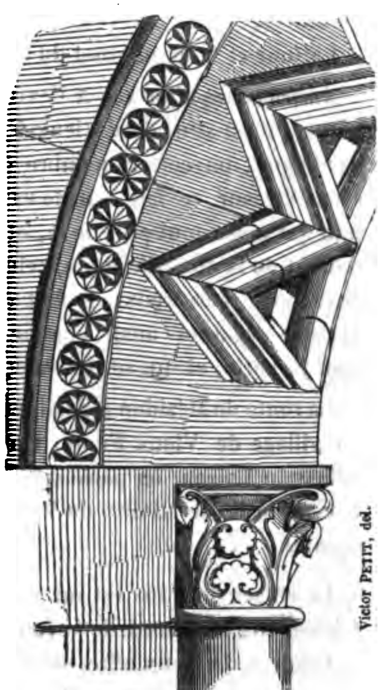
Les avenues et le château de Vieux-Fumé apparaissent ensuite; elles sont assez longues et formées de beaux arbres. Ce château appartient à M. Benard, membre de l'Association normande. Les terres qui en dépendent sont cultivées par un agronome éclairé, M. Le Breton, membre de la même compagnie, dont les belles récoltes attirent souvent l'attention des voyageurs. M. Benard a tout récemment établi près de son château un moulin à vent pour l'irrigation, d'après le système de M. Amédée Durand. On le voit de la route.

Les maisons du village et l'église sont un peu au-delà du château.

L'église est en forme de croix latine ; le chœur, les transepts et une partie de la nef sont de transition, mais plutôt d'une époque voisine de la fin du XII° siècle que d'une époque plus ancienne, à en juger par les deux étroites lancettes tréflées du chevet, les étroites fenêtres arrondies au sommet et sans colonnes du chœur (côté nord), et les chapiteaux des colonnes de l'intérieur. Les modillons de la corniche portent des arcatures et offrent des figures grimaçantes autour du chœur et des transepts.

Du côté du sud, une porte, garnie de zigzags, et dans laquelle la pointe de l'ogive est à peine sensible, mérite d'être remarquée pour la pureté de ses profils et les chapiteaux de ses colonnes.

Une grande fenêtre carrée, moderne, a endommagé, d'un côté, l'archivolte de cette jolie porte, supprimée depuis longtemps, et un peu enterrée par l'exhaussement des terres du cimetière.



Fragment d'une porte à l'église de Vieux-Fumé.

Des fenêtres carrées, qui défigurent l'édifice, ont été percées au XVIII° siècle, à l'extrémité de chaque transept et dans les murs latéraux de la nef. Celle-ci, qui devait être

du même temps que le chœur, a subi, outre l'établissement des fenêtres dont je viens de parler, diverses réparations qui lui ont fait perdre son caractère primitif : néanmoins elle doit, dans les parties anciennes, être à peu près de la même époque que le chœur. Les modillons étaient cependant différents de ceux du chœur, aplatis et taillés en biseau, et paraîtraient d'une époque un peu moins ancienne que les autres.

La tour et la façade sont du siècle dernier (1775).

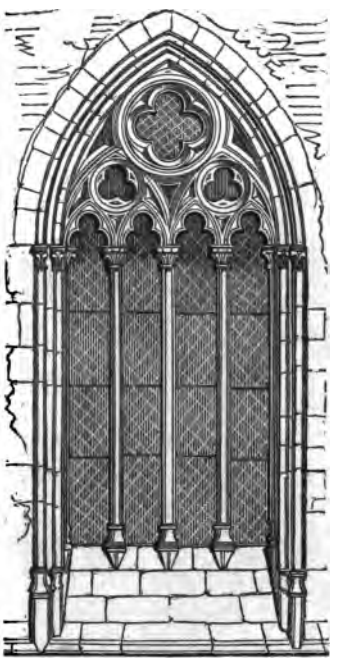
Anciennes sépultures.—A l'extrémité de la partie de mon parc, qui est située sur Vieux-Fumé, on a trouvé, il y a trente ans, un certain nombre de squelettes. Je n'ai pu recueillir sur ce fait que de vagues détails ; mais le chemin qui passe tout près de là, et qui était, avant l'établissement de la nouvelle route, celui de Caen à St-Pierre-sur-Dives, est très-creux. Il doit être fort ancien ; ce qui porte à regarder aussi comme anciennes les sépultures dont je parle, et qui se trouvaient sur le bord de la route.

La route de Mézidon à Falaise traverse celle de St-Pierre, au village de Vieux-Fumé. On descend ensuite dans la vallée du Laizon; on passe sur un pont de pierre, et on se trouve sur les territoires de Vaux et de Magny, communes réunies.

Le village de Vaux est sur la rive droite du Laizon, à 1 kilomètre, au nord, de la route.

L'église de Vaux offre peu d'intérêt, les fenêtres étant presque toutes modernes. Elle peut dater du XV[e] siècle ou du XIV[e]. Elle est en forme de croix ; le chevet était autrefois percé d'une fenêtre à plusieurs bayes. Elle a été supprimée lors de l'établissement du maître-autel. M. V.

Petit a pu néanmoins distinguér les compartiments de la broderie au milieu du mortier de remplissage, et rétablir cette fenêtre dans son état primitif.



Fenêtre à l'église de Vaux.

Toutes les autres fenêtres sont modernes.

La tour est mesquine, en charpente, comme on en a beaucoup dans les campagnes de Lisieux et du Pays-d'Auge; l'escalier par lequel on y monte forme une saillie semi-circulaire, établie après coup. On voit au sommet le millésime 1608.

La porte principale de l'église est au sud de la nef et précédée d'un porche : l'arc surbaissé et les colonnettes de cette porte, d'ailleurs sans intérêt, annoncent la fin du XIVe siècle ou le XVe.

A l'intérieur de l'église, on pourrait citer le maître-autel, remarquable par son grand et riche contre-retable en pierre de taille à colonnes, surmonté d'une niche à fronton, renfermant la statue de la sainte Vierge, et des deux côtés de laquelle deux anges se prosternent ; puis, dans les chapelles, deux autres autels à colonnes, également en pierre.

Le château de Vaux, sur le bord du Laizon, est moderne

et peu considérable. Il a été construit, en 1771, par M.

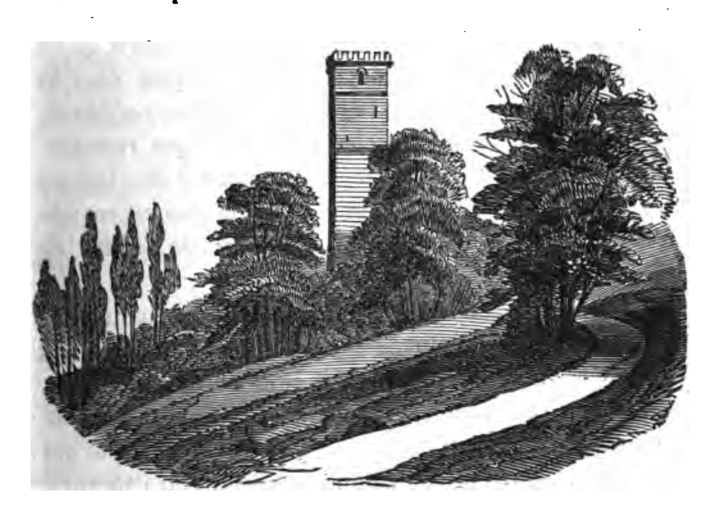


Vue d'une partie du parc et du château de Vaux.

de Cairon, qui possédait aussi les fiefs de Caourches et de Fontenay, ainsi que le prouvent plusieurs actes que j'ai eus en ma possession.

Le château de Vaux et la terre qui en dépend furent achetés, en 1804, par M. Rioult d'Avenay. Il les céda à son fils, qui a créé le parc et fait la plus grande partie des plantations.

J'en suis devenu propriétaire en 1842. Depuis cette époque, plusieurs réunions scientifiques ont eu lieu à Vaux ; j'y ai fait aussi quelques expériences sur la valeur comparative des engrais et sur l'accroissement comparé de certaines espèces d'arbres.



Tour d'observation dans le parc de Vaux.

Le parc s'étend sur Vieux-Fumé, et est traversé dans toute sa longueur par la rivière du Laizon.

La commune de Magny, traversée par la route, renferme 500 habitants : on y faisait autrefois beaucoup de canevas.

L'église est moderne et de petite dimension.

La tour est un de ces petits dômes en pierre, surmontés d'une lanterne, dont il existe un grand nombre, et qui datent tous du XVIIIe siècle. Elle a été construite en 1738.

Cette église, dédiée à la sainte Vierge, était autrefois divisée en deux portions, qui ont été réunies en 1705, par arrêt du Parlement, sur la demande présentée par Jean de Picot, prêtre, curé de Magny, et approuvée par l'évêque de Séez.

M. Dusoir, maire de Magny, m'ayant appris qu'on trouvait habituellement des débris de briques dans la campagne située au sud de l'église, j'ai examiné ces débris, et j'y ai reconnu les caractères de la brique romaine. Plusieurs de ces fragments ont appartenu à des tuiles à rebords. Le champ où j'en ai recueilli le plus est en vue d'Escures, et à moins d'un kilomètre de l'église de Magny.

La campagne de Magny est assez fertile, et doit avoir été anciennement cultivée : on distingue très-bien ses limites à la belle venue des récoltes et des pommiers. Au-delà de cette campagne, dont Magny tire son surnom, le terrain est maigre et peu profond, et une partie des champs n'ont été mis en culture que depuis 30 à 40 ans.

Dans le bois de Magny, dont une partie a été défrichée, on a trouvé des cavités arrondies que l'on pourrait supposer avoir été d'anciennes carrières ; car la roche se trouve au fond sous quelques pouces de terre végétale. Cependant

il peut rester des doutes à cet égard, en ce que ces cavités sont absolument sans accès, en forme de cratère.

Une de ces cavités se trouve dans une coupe de bois qui m'appartient ; j'y ai fait des fouilles , et j'y ai trouvé des dents de sanglier,dans une terre noire qui recouvre le pavé calcaire.

A deux kilomètres de Magny , on distingue , à droite , une colline (1) sur laquelle est assis le village d'Escures. Près de là est le château appartenant à M. de Laize , officier supérieur de gendarmerie.

Un peu au delà on traverse une voie romaine ou *chemin haussé*, signalée pour la première fois par M. Legrand , docteur-médecin à St-Pierre. Vers le nord, cette voie tend à Percy , dont on voit l'église dans la campagne. Du côté du sud , elle tend à Grisy, à Vendœuvre et à Jort , où elle se réunit au *chemin haussé* de Vieux à Escures.

Si le voyageur désire explorer cette voie , que j'ai signalée et décrite dans mon Cours, il n'aura qu'à s'avancer vers le sud. L'exhaussement de la chaussée est encore très-sensible dans quelques parties du trajet d'Escures à Grisy.

Il y avait autrefois à Grisy un vignoble , qui existait encore à l'époque où fut dressée la carte de Cassini.

Depuis Escures jusqu'à un kilomètre de St-Pierre , les campagnes qui bordent la route sont peu fertiles. La couche de terre arable, très-mince, repose sur l'oolite. En approchant de St-Pierre , le terrain s'améliore par suite de la présence des premières couches d'un calcaire argi-

(1) Cette colline se compose d'argile de Dives ou d'Oxford , et forme, au milieu de la plaine , un oasis boisé qui contraste avec les campagnes voisines.

leux qui, dans le Calvados, forme la base du grand dépôt des argiles oxfordiennes.

Le terrain s'abaisse doucement vers la Dive, et l'on distingue presque constamment, depuis Magny jusqu'à Donville, plusieurs églises : les unes à l'extrémité de la plaine, les autres au-delà de la Dive, dans les vallons du



Eglise de Thiéville.

Pays-d'Auge. Telles sont l'église de Thiéville, dont voici l'esquisse, et qui n'est qu'à un kilomètre et demi de Saint-

Pierre, au nord ; celle d'Ouville-la-Bien-Tournée, dans la même direction, mais beaucoup plus éloignée de la route; puis, dans le lointain, et au fond d'une vallée qui se ramifie avec celle de la Dive, la curieuse église de Vieux-Pont. Mais hâtons-nous d'arriver à Saint-Pierre.

La petite paroisse de Donville n'est séparée de St-Pierre que par la Dive. L'église est moderne, surmontée d'un petit dôme en pierre.

SAINT-PIERRE-SUR-DIVE.

Saint-Pierre-sur-Dive est un bourg considérable, dont les rues sont droites, bien bâties, et aussi bien pavées que celles des villes chefs-lieux d'arrondissement. Il doit son importance à l'abbaye de Bénédictins qu'on y voyait autrefois.

L'hôtel-de-ville, qui est près de l'église, sur une petite place, renferme une bibliothèque formée par les soins de M. Le Grand, ancien maire et membre de l'Institut des provinces.

La grande église de Saint-Pierre est celle de l'abbaye. Trois tours, une sur le transept, les deux autres à l'extrémité occidentale, surmontent l'édifice.

Le vaisseau est grand et annonce bien une abbaye de Bénédictins. Quoiqu'il offre de l'unité, il appartient à plusieurs époques que nous n'indiquerons ici que très-sommairement, renvoyant à l'analyse que nous donnerons de cet édifice dans le tome IVe de notre Statistique monumentale. On peut donc assigner le XIIIe siècle et le XIVe à une grande partie de l'église. On y travaillait en 1265, puisque Odon Rigault, visitant l'abbaye, dit que la clôture

ne pouvait être observée, à cause des travaux qu'on faisait. *Claustrum non poterat servari propter operarios.* Mais on sait combien il faut de temps pour terminer un grand édifice : aussi le cachet du XIVe siècle nous apparaît dans quelques parties, et la façade occidentale, avec la tour du nord, doivent être de la fin de ce siècle. La tour du sud, au contraire, est romane de transition, et c'est la partie la plus ancienne après les arches romanes à plein cintre qui se rencontrent près du transept nord, et qui doivent être de la première construction (XIe siècle). Les stalles du chœur sont du XVIe siècle. On voit aussi, dans le chœur, une rosace en pavés de terre cuite émaillés, qui mérite l'attention de l'antiquaire, aujourd'hui que ces pavés deviennent de plus en plus rares : celui-ci date vraisemblablement de la fin du XIIIe siècle.

Il ne reste plus que quelques débris des anciens vitraux.

L'église de Saint-Pierre, toute vaste qu'elle soit, n'est pas un monument très-remarquable d'exécution. Les sculptures en sont négligées, en général : exceptons pourtant le charmant tombeau du transept nord, les arcatures de l'extrémité occidentale de la nef, et quelques détails.

La consolidation des supports de la tour centrale, qui date de 1528, et les sculptures modernes qui couvrent les pilastres lourds et disgracieux à l'entrée du chœur, font perdre beaucoup à cette partie de l'édifice.

A notre point de vue, la partie la plus remarquable par l'harmonie de ses formes, c'est la *salle capitulaire* accolée au transept sud. C'est un charmant morceau d'architecture *ogivale primitive*, que les véritables antiquaires feront bien d'examiner. Elle sert aujourd'hui de logement à la station des chevaux du haras du Pin.

Les bâtiments de l'abbaye datent, en grande partie, de la fin du XVII[e] siècle. Ils furent commencés en 1694, et terminés en 1719. Le côté de l'ouest, parallèle à la façade;



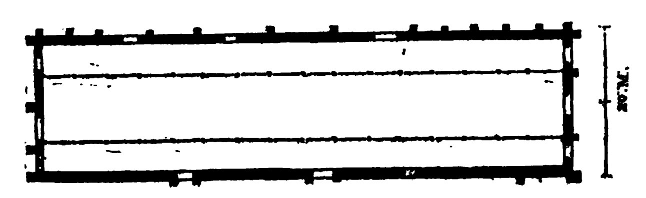
Salle capitulaire de l'abbaye de St-Pierre-sur-Dive.

est encore garni de contreforts, et l'appareil me paraît ancien dans les parties qui n'ont pas été reprises en sous-œuvre. La porte d'entrée, près de la place de l'hôtel-de-ville, est intacte ; elle servait aussi d'accès à la prison.

Sur la grande place, on trouve les halles ; elles appartenaient à l'abbaye, qui exerçait un droit de péage. La porte principale de ce vaste marché couvert paraît dater du

commencement du XIII[e] siècle. Une partie des murs latéraux, et à l'extrémité opposée, sont beaucoup moins anciens, puisque M. Bouet y a reconnu les armoiries de Jacques de Silly, qui était abbé de St-Pierre, au commencement du XVI[e] siècle, avant d'être promu à l'évêché de Séez.

Voici le plan de l'édifice :



Plan des Halles de St-Pierre.

Quelques maisons méritent encore l'attention du voyageur, à Saint-Pierre : telle est, près de la rivière, une jolie maison du XV[e] siècle, que je recommande aux voyageurs, et dont je présente une esquisse.

A l'intérieur, les poutres sculptées offrent, comme dans beaucoup d'autres édifices de la fin du XV[e] siècle et du XVI[e], des têtes de monstre ou de requin.

L'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dives avait été fondée primitivement, dans la première moitié du XI[e] siècle, par Lesceline, femme de Guillaume, comte d'Eu, qui la peupla de religieuses bénédictines. Mais, après la mort de son mari, et à l'instigation de son fils Hugues, évêque de Lisieux, elle transféra ces mêmes religieuses à Saint-Désir, dans un faubourg de cette ville ; et, en 1046, elle les remplaça à Saint-Pierre par des religieux du même ordre, sous la direction d'Ainard, qui fut le premier abbé de ce monastère.

En 1260, l'abbaye fut visitée par l'archevêque de Rouen,



BOUET, del. GODARD, sculp.

Ancienne maison à St-Pierre-sur-Dive.

Odon Rigault. Il y trouva trente-six moines. Les revenus montaient à 3,000 livres.

On peut consulter, sur l'histoire de l'abbaye et du bourg de St-Pierre, la brochure publiée par M. Hurel, professeur au collége de Falaise ; les recherches de M. Léchaudé

d'Anisy, et les pièces déposées aux archives du Calvados. MM. de Beaurepaire et Le Grand s'occupent de réunir les éléments d'une histoire complète de cette intéressante localité.

Saint-Pierre-sur-Dives avait un bailliage. Aujourd'hui ses foires et ses marchés sont très-importants. Le marché du lundi est un des plus considérables du département.

§ II. — *De Saint-Pierre à Livarot.*

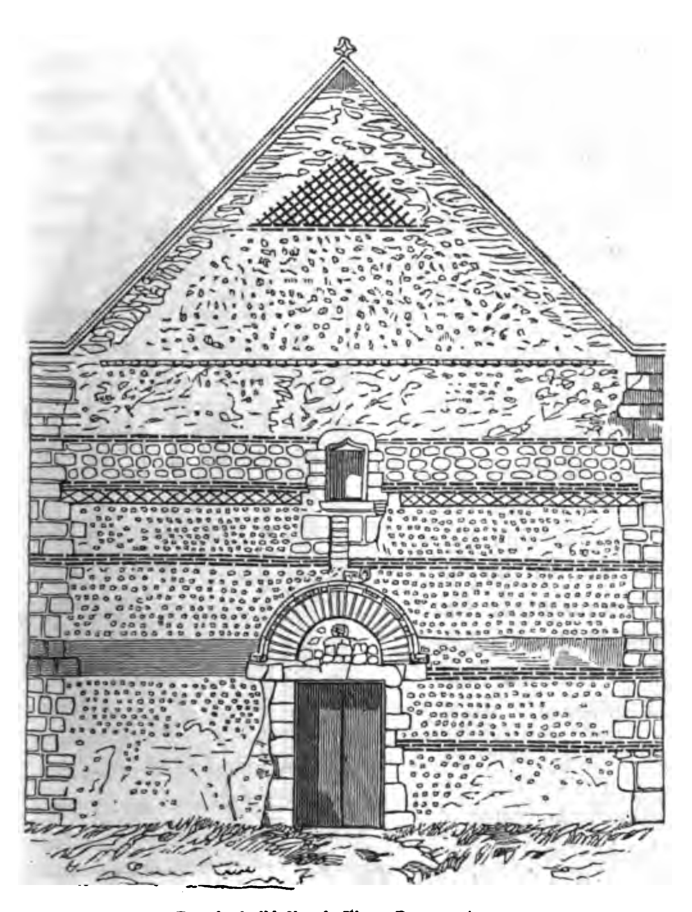
On trouve, à gauche, en sortant de Saint-Pierre, la route départementale de Crèvecœur; plus loin, celle de St-Julien-le-Faucon s'embranche aussi dans le chemin de Livarot.

A gauche de la route, l'église d'Hiéville est moderne, sans importance. Près de là est l'habitation de M. le commandant Rochet, membre de l'Association normande. Un cèdre du Liban, très-élevé, et quelques beaux arbres existent dans les bosquets.

A droite de la route est Berville. L'ancien château, qui peut dater de la fin du XVIe siècle, était entouré de fossés pleins d'eau.

A deux kilomètres de la route, au nord, on aperçoit, sur le penchant du coteau, l'église de Vieux-Pont-en-Auge, la seule de nos contrées qui présente des chaînes de briques dans ses murs et qui appartienne, par ses caractères, au type du roman primitif. La façade de l'édifice est presque intacte; la tour et la curieuse inscription qui s'y trouve incrustée méritent aussi d'être examinées. J'ai signalé le premier et décrit cette curieuse église dans les Mémoires

de la Société des antiquaires ; depuis, il en a été souvent fait mention dans le Bulletin monumental.



Façade de l'église de Vieux-Pont-en-Auge.

La paroisse de Miltois se voit à droite de la route, sur le

bord de la petite rivière d'Oudon. L'église, de deux époques (le chœur roman, la nef du XIIIe siècle), est surtout intéressante par son *tourillon-porte-cloche* à deux bayes, orné de colonnes romanes : je l'ai figuré dans ma Statistique monumentale du Calvados.

Au-delà de Mittois se présentent les coteaux argileux, couronnés de sable vert et de craie chloritée, qui forment, depuis Dives jusqu'aux confins du département de l'Orne, une ligne d'éminences continues et très-apparentes, quand on l'examine de la plaine et des hauteurs du Bocage : le point culminant qui domine la route est couvert de bois et s'appelle *Quevrue*.



Tourillon-porte-cloche de l'église de Mittois.

On y voit un camp retranché, rectangulaire, dont j'ai publié le plan dans mon Cours d'antiquités gallo-romaines (t. II, p. 321). On a trouvé dans cette enceinte des poteries, des pavés, des fragments de pierres taillées. Des remparts se prolongent très-loin du nord au sud, en-dehors du camp.

M. Moutier, propriétaire à Castillon et membre de l'Association normande, signale un autre camp dans les bois de Castillon, qui n'est pas éloigné du précédent.

On traverse ensuite le ruisseau de Viette.

Montviette et Sainte-Marguerite-de-Viette offriront au géologue des blocs considérables de grès tertiaires, formés d'une quantité énorme de silex de toutes les formes, agglomérés et cimentés par une pâte de grès. Ces roches doivent être contemporaines du grès de Fontainebleau, et appartiennent à une formation très-répandue dans le nord de la France.

Au-delà de l'église de Montviette, on traverse une ancienne voie, qui peut-être est d'origine gallo-romaine, et qui se prolonge, au nord et au sud, sur une assez longue étendue, en suivant les plateaux, et sans traverser de rivière : c'est le chemin *de l'Orée*. M. Le Grand l'a parcouru ; je l'ai examiné, de mon côté, sur différents points, et je ne doute pas qu'il ne soit très-ancien. Sans être aligné, il conserve une largeur de vingt pieds, dans un trajet de trois lieues que j'ai fait pour l'observer ; il est constamment pavé de silex très-serrés. J'ai parlé de cette ancienne voie dans ma Statistique monumentale du Calvados.

On entre bientôt dans la vallée de Livarot.

LIVAROT.

Rien de plus imposant que l'arrivée de Livarot. La route descend l'espace de deux kilomètres au moins, avant de parvenir au pied du coteau. D'abord, on aperçoit, au-delà de la vallée, le château construit, il y a vingt-cinq ans, par M. le marquis de Neuville ; puis, au fond de la vallée, Livarot, traversé par la rivière de Vie.

Ce chef-lieu de canton est animé, bien bâti, et les rues sont propres. Au centre, sur une petite place, sont les halles et une fontaine monumentale.

L'hôtel de la mairie a été construit, il y a peu d'années, sur le côté droit de la rue par laquelle on passe en venant de Saint-Pierre-sur-Dives.

Livarot avait, au moyen-âge, un château-fort, dont on voit encore quelques débris au-dessous du bourg, dans la vallée.

Robert du Mont nous apprend que ce fut à Livarot qu'éclata, dans l'armée du roi Etienne, composée de Flamands et de Normands, une dissension, qui le força de rebrousser chemin lorsqu'il marchait sur l'Anjou, en 1137. Le sujet de la dispute était d'une minime importance : il s'agissait de la soustraction d'une outre de vin, faite par un Flamand, au préjudice d'un guerrier de la suite de Hugues de Gournay. Mais il existait des haines profondes entre les troupes flamande et normande, et elles s'allumèrent sous le plus léger prétexte.

Nous savons qu'au XIIe siècle, ce château existait déjà. Dans le XIVe siècle, il fut occupé par Charles-le-Mauvais, dont les soldats opprimaient le pays.

Quelques maisons anciennes existent encore près des halles.

L'église, à l'extrémité du bourg, vers Orbec, n'est pas ancienne ; elle paraît, en grande partie, du XVe siècle. Nous en avons donné l'analyse dans la Statistique monumentale du Calvados. Nous présentons ci-contre une vue de la façade de cette église, d'après le dessin qu'en a fait M. Bouet.

Le château et la chapelle de la Pipardière se voient tout près de Livarot, dans la vallée. Voici l'esquisse de la chapelle, qui peut dater de la fin du XVe siècle, et dans laquelle il existe des boiseries remarquables.



BOUET, del.

Chapelle de la Pipardière.

Les prairies de la vallée sont d'un assez haut prix, et se vendent jusqu'à 7 et 8,000 fr. l'hectare, aux environs du bourg.

Le marché a lieu tous les jeudis.

§ III. — *De Livarot à Orbec.*

Les plateaux qui dominent la vallée de Livarot appartiennent à la formation de la craie inférieure ou du grès vert ; mais une large dénudation a fait disparaître cette formation dans toute la vallée, et c'est l'argile de Dives ou d'Oxford qui existe à la surface du sol dans toute cette contrée. Il faut faire environ trois kilomètres, à partir de Livarot, pour retrouver la craie (1).

Orbec est à l'ouest de Livarot ; la route qui y conduit traverse donc la vallée de la Vie, à angle droit. On gravit le coteau en pente douce qui borne la rive droite de la rivière ; puis on parcourt le plateau qui sépare le bassin de Livarot de celui de la Touque, en passant près de Ste-Marguerite-des-Loges et de Bellouet. A la hauteur de ces communes, la route départementale est traversée par une route ancienne, regardée par quelques-uns comme une voie romaine, et qui se dirige du nord au sud, comme celle que nous citions tout-à-l'heure. Elle est connue sous le nom de *Chemin des Aniers.* Dirigée ainsi entre deux rivières, elle n'a pas de vallée à passer. Si cette voie est d'origine gallo-romaine, elle devait servir de communica-

(1) Voir ma carte géologique du Calvados, et mon Essai sur la topographie géognostique de ce département.

tion entre le vieux Lisieux et Exmes. Je n'ai pas encore terminé l'exploration de cette route, sur laquelle je donnerai des détails plus précis dans le IVe volume de ma Statistique monumentale du Calvados.

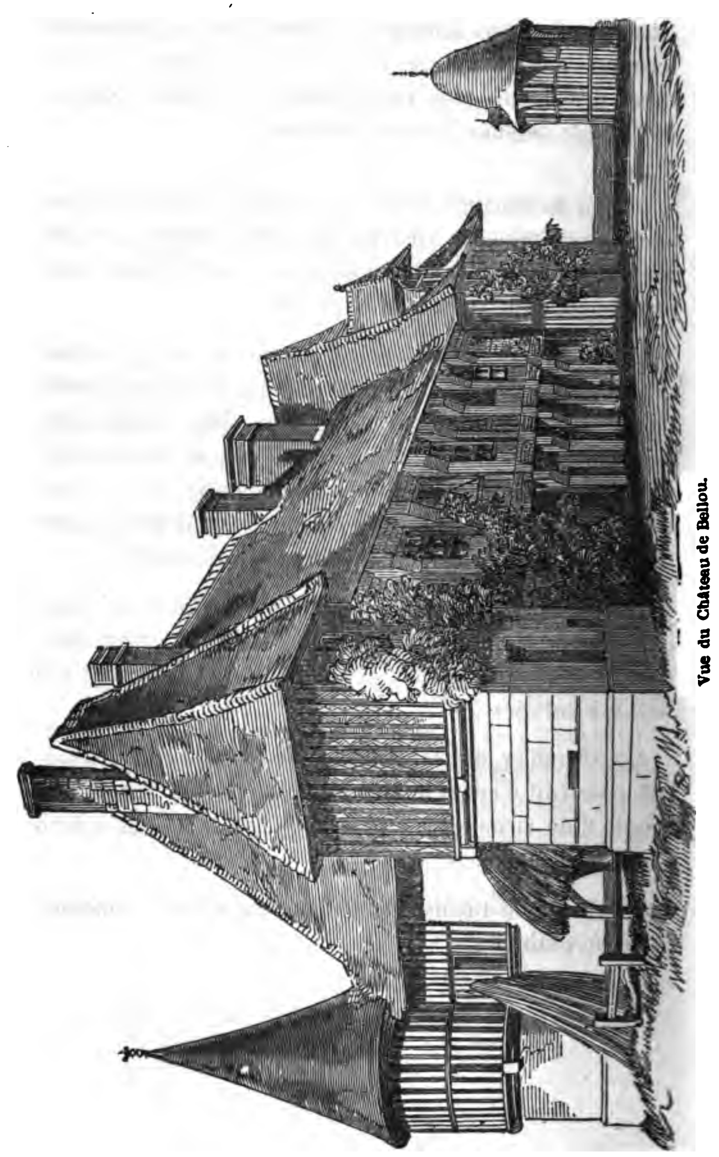
A peu de distance de la route, tout près de l'église, on aurait à examiner le château de Bellou, décrit dans ma Statistique monumentale du Calvados, et dont nous donnons une vue dessinée par M. Bouet.

Ce manoir, assez important, nous montre ce qu'étaient, aux XVIe et XVIIe siècles, les châteaux de cette partie du Pays-d'Auge, où l'on bâtissait en bois. L'habitation centrale est garnie, aux quatre angles, de tours rondes et de pavillons carrés; l'intervalle compris entre les poteaux des murs est garni de fragments de tuiles disposés obliquement, de manière à former divers dessins.

Les lucarnes, qui surmontent le pavillon de l'est, sont chargées de sculptures qui, comme celles du colombier, sont très-riches, mais fort peu saillantes, et terminées par des épis coloriés.

Le colombier, qui subsiste à peu de distance du château, est construit d'après le même système, et le toit est surmonté d'un riche épi, en poterie de couleur, d'un travail fort remarquable.

Le chœur de l'église de Bellou vient d'être reconstruit en style gothique.



Vue du Château de Bellou.

Courson est sur le bord de la Touque. Il y avait autrefois, dans cette paroisse, deux églises, très-rapprochées l'une de l'autre: Saint-Pierre et Notre-Dame. On en a détruit une, il y a quelques années : celle qui a été conservée n'a d'ancien que la nef, qui offre des fenêtres en forme de lancettes. Le chœur a été refait récemment.

On traverse la vallée de la Touque à Courson. Le calcaire, auquel les Anglais ont donné le nom de *coral-rag*, occupe la vallée.

De la Touque à Orbec, il y a douze kilom. environ.

Vue intérieure d'une fenêtre de l'église de Courson.

Le plateau compris entre la Touque et Orbec repose constamment sur la craie : celle-ci pourtant est çà et là masquée par des dépôts d'argile à silex et de grès tertiaires. *(Préaux, Meulles, Cernay.)*

Entre la Touque et Livarot, on trouverait, pour peu qu'on s'écartât de la route, plusieurs manoirs plus ou moins importants.

Ainsi la ferme de Gassar, près de Préaux, mériterait d'être visitée.

Préaux est un lieu ancien, dont les seigneurs ont été marquants au moyen-âge.

Ceux de Meulles sont plus historiques encore. Orderic Vital les cite dans son Histoire de Normandie.

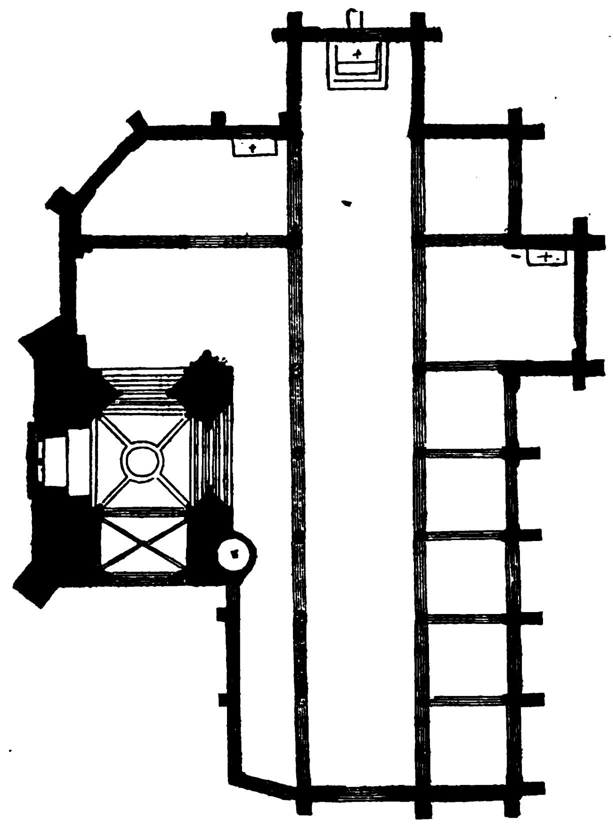
Friardel est une paroisse, à une lieue d'Orbec, dans laquelle existait un prieuré (le prieuré de Saint-Cyr). Guillaume de Friardel avait donné aux religieux de cette maison, en 1231, le patronage de St-Martin-de-Friardel et de St-Pierre-de-Grandcamp, avec tous les droits qu'il pouvait avoir sur les terres, le vignoble, les prés et le moulin de St-Jean, ainsi que sur les terres de Herbut et de St-Cyr. — M. Léchaudé d'Anisy, qui analyse plusieurs chartes de ce prieuré dans son travail sur les maisons religieuses du Calvados, émet l'opinion qu'il y avait des chartes plus anciennes que celles de Guillaume de Friardel, et que le prieuré pourrait avoir eu pour première fondatrice Isabelle d'Orbec.

Orbec est une petite ville de 3,000 habitants, bien bâtie et assez commerçante, sur une rivière qui prend sa source à une lieue de là, à la Folletière. Cette rivière, qui sort des couches inférieures de la craie verte, fait moudre un moulin en sortant de terre, et il n'y a pas à douter qu'elle ne soit le résultat d'un courant souterrain qui a parcouru pendant quelque temps une vallée dont il a reçu les sources avant de paraître à la surface du sol.

Au-dessous d'Orbec, la vallée est remarquable par sa fertilité ; l'irrigation des prairies y produit des résultats importants, et l'on y connaît des terrains loués plus de 400 francs l'hectare.

Indiquons rapidement ce que la ville d'Orbec peut offrir au voyageur.

L'église, dont voici le plan, est du XV[e] siècle. La porte méridionale s'ouvre sous un clocher massif, en grande partie du XVI[e]. Les sculptures en bois de cette porte sont remarquables. L'intérieur de l'église offre quelques beaux vitraux.



Plan de l'église d'Orbec.

L'hospice est remarquable par sa façade ogivale en briques et par son beau beffroi. Un épi très-élégant en surmonte le chevet.

Nous reproduisons, d'après M. Bouet, une esquisse de cet épi.

Le chœur de la chapelle, du XV[e] siècle, est fort remarquable, et conserve quelques vitraux.

Quelques maisons méritent d'être remarquées. Elles sont assez généralement des XVI[e] et XVII[e] siècles.

Sur le coteau qui domine la ville, à l'est, on remarque les restes d'un château, qui fut considérable. Ce château se composait de deux enceintes : la plus grande, qui fait face à une des rues de la ville, est encore entourée de fossés ; des murs et des logements, dont il subsiste des parties notables, étaient disposés en cercle autour de ces fossés ; une cour avait été réservée au centre des constructions. La seconde enceinte, d'un diamètre moins grand, occupe un niveau plus élevé, parce qu'elle est plus rapprochée de la partie supérieure du coteau. On n'y voit pas de murailles, et les fossés qui la défendent, vers les terres, sont peu profonds. Je suis pourtant porté à admettre que le donjon était assis sur le point d'où la vue pouvait s'étendre assez loin dans la vallée. Il est possible, d'ailleurs, que cette partie ait, dans la suite, perdu de son importance primitive, et qu'on l'ait négligée pour fortifier la première enceinte.

Epi sur l'hospice.

Richard d'Orbec ou de Bienfaite était à la bataille d'Hasting (*Roman de Rou*, v. 13,660). Il était frère de Baudouin de Meulles, et fils de Gilbert, comte de Brionne, assassiné, vers 1039, par Odon Le Gros et Robert Giroye. (Dumoulin, *Hist. de Nōrmandie*, t. VII, p. 126.) Les fils de Gilbert de Brionne furent emmenés chez Baudouin, comte de Flandres, par Robert de Guitot, qui était complice de ce crime.

Lorsque le duc de Normandie épousa Mathilde, fille du comte de Flandres, les fils du comte de Brionne revinrent en Normandie. Le duc donna le Sap et Meulles à Baudouin, Orbec et Bienfaite à Richard.

Celui-ci était donc maître du château de Bienfaite, situé à deux kilomètres, au nord, d'Orbec.

Ce château, que l'on fera bien de visiter, montre encore une motte assez élevée, au sommet de laquelle est une esplanade de forme ovale irrégulière, ayant 50 pieds sur 25.

Elle se trouve aussi à l'extrémité d'un cap flanqué de deux vallons : au-dessous d'elle, une place carrée paraît avoir été l'enceinte principale ou la tour du château, dont la motte était le point d'observation.

Cet emplacement est près de l'église et domine la vallée. Les sapins qu'on a plantés sur la motte se voient de la route de Lisieux à Orbec.

§ II. — *Depuis l'entrée dans le département de l'Eure jusqu'à la jonction à la route directe de Paris ;*

Par M. Raymond BORDEAUX,

Avocat, Docteur en droit, Membre de plusieurs Sociétés savantes, à Evreux.

C'est encore une œuvre de continuation que j'entreprends ici. M. de Caumont, après avoir guidé le lecteur jusqu'à la limite du département, par lui si profondément étudié, m'a chargé de résumer ce qui peut intéresser le voyageur, lorsque, quittant Orbec, il va, par Bernay, rejoindre la grande route de Cherbourg à Paris. Ce dernier chapitre comprend une longueur d'environ six lieues de pays.

Orbec, aujourd'hui à l'extrémité du département du Calvados, était autrefois à peu près au cœur de l'évêché de Lisieux, dont la ville de Bernay formait l'un des doyennés. Cette vieille circonscription des diocèses, aussi ancienne que le Christianisme dans les Gaules, ayant été violemment déchirée, le nouvel évêché d'Evreux, dont les limites sont les mêmes que celles du département de l'Eure, s'avance presque jusqu'aux portes d'Orbec. Nous posons le pied sur son territoire dans la commune de St-Germain-la-Campagne, dernier village de l'arrondissement de Bernay vers le couchant. La route que nous suivons parcourt elle-même la ligne de contact de deux contrées aussi distinctes par l'apparence du sol que par les usages agricoles des habitants : à gauche, c'est la plaine de Thiberville, la plus riche partie du Lieuvin ; à droite, on

pressent déjà le pays d'Ouche, avec ses terres légères et son agriculture arriérée.

Une ruine, qui s'élève encore sur le bord même de la route, du côté gauche en partant d'Orbec, est la première chose à consigner dans cet itinéraire. C'est un pignon isolé, façade d'une chapelle aujourd'hui détruite, et qui, percé d'une élégante fenêtre à meneaux du XV[e] siècle, avec au dessous une porte ouverte en arc surbaissé, se détache comme une dentelle sur la verdure des arbres environnants. Cette chapelle s'appelait, je crois, St-Belin. La voie romaine qui vient de Broglie, tendant à Lisieux, coupe la route à cet endroit.

St-Germain-la-Campagne est une commune importante, dans le temps présent et dans l'histoire. Sa population actuelle est de 1,400 ames. Les Romains y ont laissé des traces intéressantes de leur présence, et, au moyen-âge, les évêques de Lisieux, éloignés de leur ville épiscopale par les troubles de ces temps, vinrent y résider souvent. Depuis lors jusqu'en 1789, la paroisse de St-Germain-la-Campagne, divisée en quatre cures ou portions congrues, fut, de toutes les églises rurales du diocèse de Lisieux, celle qui eut le clergé le plus nombreux.

La nef de St-Germain, qu'on vient de reconstruire, tombait de vétusté et était insuffisante pour la population. C'était une construction en bois et en blocage, ayant trop peu de caractère pour qu'on puisse affirmer quelle était son époque, mais offrant des parties visiblement romanes. En démolissant, on a trouvé un bloc antique de marbre de Vieux, qui servait de support à l'un des poteaux de cette vieille nef. Les maçons allaient l'ensevelir dans les nouvelles fondations, lorsqu'une inscription,

gravée sur une de ses faces, attira l'attention du curé de St-Germain et de M. de Margeot, propriétaire voisin. Joints à MM. Beaulavon, agriculteur à Saint-Germain, et Bardet, médecin à Bernay, membres de la Société de l'Eure, ils ont fait réserver ce curieux débris d'antiquité romaine, que MM. Bourguignon, architecte, et Bonnin ont fait transporter à Evreux, malgré le désir que quelques habitants de Bernay avaient de le conserver dans leur ville, où d'abord il avait été déposé.



Marbre antique découvert à St-Germain.

Comme la ville d'Evreux n'a pas d'abri suffisant à offrir aux fragments antiques qu'on y apporte des diverses parties du département, M. Bonnin a dû se borner à faire placer ce marbre dans le Jardin-des-Plantes d'Evreux, où sa conservation n'est guère assurée, et où la gelée le fera sans doute se briser, puisque la pluie pénètre et séjourne dans des fissures profondes. C'est dans cette crainte que je l'ai dessiné moi-même, et mesuré avec toute l'exactitude dont j'ai été capable.

Il est haut de 1 mètre 12 centimètres, et large de 60 centimètres, en le mesurant dans le sens de la corniche très-fruste qui fait saillie à sa partie supérieure, et qui n'existe pas sur le côté de derrière, non poli et apparemment appliqué contre un mur. Comme toute la partie inférieure est aussi très-mutilée, il ne reste plus de l'inscription que les fragments suivants :

NVM AVG
SIGNVM MERCVR
CVM SVA ÆDE EX
. . . . TA
. . . .

Quatre trous ronds, et deux de forme allongée, indiquent la place où se trouvaient fixés les pieds, et peut-être aussi le caducée du Mercure qui surmontait ce piédestal : c'est une analogie de plus avec le fameux marbre de Torigny.

Ce monument est en marbre de Vieux (Calvados), et de couleur violacée.

Un rapprochement qui a frappé tous ceux qui se sont occupés de cette trouvaille, c'est le peu de distance qui sépare St-Germain-la-Campagne de Berthouville, où furent

découverts les vases d'argent consacrés à Mercure, dont nous avons parlé dans un chapitre précédent. Berthouville est à environ six lieues de là.

La voie romaine de Lisieux à Condé-sur-Iton est encore bien conservée, sur plusieurs points, à St-Germain-la-Campagne, dont le territoire abonde en laitiers, en poteries et en tuiles romaines.

Quant à l'église de St-Germain, assez éloignée de la route, nous avons dit que sa nef vient d'être reconstruite. Le chœur, d'architecture gothique, solidement bâti en grès du pays, est enrichi de plusieurs beaux vitraux.

St-Germain-la-Campagne fait partie du canton de Thiberville, sur la pointe méridionale duquel la route passe un instant ; elle franchit bientôt la limite nord de celui de Broglie, en arrivant sur la commune de Capelles-les-Grands. Plus loin, à peu près à moitié route, on entre enfin dans le canton de Bernay.

Le nom de Capelles-les-Grands, *Capellæ magnæ*, fait pressentir une origine ecclésiastique. En effet, les religieuses de l'abbaye de St-Sauveur d'Evreux partageaient avec l'abbé de Lyre la seigneurie de cette paroisse.

La route subit une première déviation à Saint-Victor-de-Chrétienville, dont l'église est à portée du voyageur. Elle est bâtie presque en forme de croix grecque, c'est-à-dire à branches égales. La nef est surmontée d'une flèche couverte d'essente, du même style que les autres clochers de la contrée. Les fenêtres des transepts sont grandes et divisées par des meneaux. Elles ont conservé des verrières peintes, dont l'une représente un arbre de Jessé.

Un haut épi de terre cuite coloriée, et orné de figures

diverses, se remarque sur la toiture, à l'intersection des transepts.

La route fait bientôt un nouveau coude, en arrivant à la hauteur de l'église de Saint-Nicolas-du-Bosc-l'Abbé. Le souvenir de l'abbé de Bernay subsiste dans le nom de cette commune, et dans celui d'une ancienne ferme qu'on appelle *l'Abbaye*.

St-Nicolas-du-Bosc est à droite ; à gauche se trouvent le château et l'église de Caorches, commune où il existe des vestiges de retranchements.

Crosnier, que l'on traverse ensuite, est un faubourg de Bernay.

Bernay, chef-lieu d'arrondissement, a eu autrefois un château-fort, depuis long-temps entièrement détruit, deux paroisses et plusieurs couvents. Aujourd'hui on y remarque des usines et quelques édifices dignes d'intérêt.

Nous nous bornerons à sa statistique monumentale, et nous signalerons ses deux paroisses encore subsistantes, les restes de son abbaye, enfin quelques-unes de ses vieilles maisons.

L'église de Ste-Croix, formée d'une nef avec sous-ailes, d'un double transept et d'un chœur, dont les collatéraux, projetés originairement, ont à peine été commencés, n'a de remarquable à l'extérieur que sa tour, ornée d'assez riches dentelles du XVe siècle. Les deux nefs latérales ont seules des voûtes en pierre. Le rez-de-chaussée de l'église est du XVe siècle, avec quelques traces du XIVe. Mais l'étage supérieur, les voûtes de bois de la grande nef et des transepts, le chevet du chœur appartiennent

visiblement à une reconstruction opérée après l'incendie de cette église, arrivé en 1563, lorsque l'amiral de Coligny, à la tête des Calvinistes, pilla et brûla la ville. Au reste, toute l'architecture intérieure a peu de caractère.

Cette église, dont les vitraux peints ont (à l'exception de quelques fragments dans le couronnement des fenêtres du transept) été enlevés à une époque assez rapprochée de nous, est, depuis quelques mois, totalement défigurée par un badigeonnage regrettable. Le buffet d'orgue, orné de bas-reliefs de la renaissance figurant des musiciens, la chaire à prêcher, dont trois panneaux du XVII[e] siècle représentent des évangélistes, ont aussi perdu la magnifique couleur brune qu'ils avaient reçue du temps, et sont maintenant enduits, ainsi que les stalles, d'une couche de peinture à l'huile jaune-clair, comme les boiseries d'une salle à manger.

Le maître-autel, orné de bronzes et de marbres précieux, est très-vanté; il a été apporté de l'abbaye du Bec. Huit grandes colonnes en marbre rouge d'un seul morceau, avec bases de bronze doré, forment un hémicycle à l'entour; deux anges de pierre, également dorés, sont à chaque extrémité. Le tabernacle supporte une statue en marbre blanc, représentant l'Enfant-Jésus couché sur la paille de la crèche. Cette sculpture, attribuée au Pujet, est accompagnée des figures de la Vierge, en pierre, et de saint Joseph, en bois, toutes deux également blanchies. L'autel même est en marbre, mais sans sculptures, et d'une forme très-ordinaire. Une balustrade en marbre rouge ferme le sanctuaire. Le chœur, dont le pavage est échiqueté de marbres blanc et noir, renferme encore quatre grandes statues modernes, apportées avec

ces autres décorations. Le plus grand mérite de tout cela, c'est de provenir de l'abbaye du Bec. Jésus-Christ, dans la crèche, est une fort belle statue ; mais l'ensemble de l'autel, qui rappelle l'autel de l'Abbaye-aux-Dames de Caen, maintenant dans l'église Notre-Dame de la même ville, n'a ni la majesté ni les heureuses proportions de ce dernier, qui, en outre, a l'avantage d'être aujourd'hui placé dans une église au style de laquelle il convient parfaitement, et où il n'est pas entouré par des murs badigeonnés.

M. Guilmeth a donné du chœur de Sainte-Croix une ample description : nous y voyons que ce fut l'habile frère Guillaume de la Tremblaye qui conçut le dessin de cet autel, et le fit exécuter sous ses yeux, pendant les années 1684 et 1685.

Le dossier du banc-d'œuvre, formé de colonnes et de marbres; deux autels latéraux, également ornés de marbre, sont en harmonie avec le maître-autel, et proviennent aussi du Bec.

Nous renvoyons à la description de M. Guilmeth pour les autres détails : nous n'eussions même pas autant insisté sur ce point, sans la réputation dont on a environné ces riches décorations. Mais l'église Sainte-Croix possède deux monuments au moins aussi précieux, et dont on a beaucoup moins parlé. Les ruines du Bec les ont aussi fournis ; mais, par l'abandon où on les a laissés pendant plus de quarante années, ils ont perdu la majeure partie de leur ancienne magnificence. Nous voulons parler de deux superbes pierres tombales du moyen-âge, de la plus grande dimension, couvertes de personnages et de dessins gravés au trait, et autrefois garnies d'incrustations de

cuivre doré, de marbres et de verroteries de couleur, dont à présent il ne reste plus que la place. Ces somptueux tombeaux étaient placés, il y a deux ans à peine, à la porte extérieure de l'église, exposés à la pluie et aux immondices ; aujourd'hui on les a recueillis à l'intérieur et fixés contre la muraille, sous les orgues. Cependant rien encore ne les garantit contre de nouvelles injures ; et des piles de chaises les menacent, en les dérobant à l'œil de l'artiste. C'est pourtant, au point de vue de l'art et de l'antiquité, ce qu'il y a de plus précieux aujourd'hui dans l'église de Ste-Croix. — Cette église possède encore une cloche curieuse, qui sert à sonner la retraite (l'antique *couvre-feu* des Normands), et au pourtour de laquelle on remarque une inscription gothique : elle nous a été signalée par M. Billon, de Lisieux.

L'église Notre-Dame-de-la-Couture mérite une visite pour ses belles verrières et pour sa situation romantique. Elle est bâtie sur la pente d'un coteau verdoyant, au milieu d'un cimetière parsemé de tombeaux et d'arbustes fleuris. Bâtie dans le courant des XV[e] et XVI[e] siècles, ses formes sont élégantes, quoique sans caractères architectoniques bien intéressants. — A l'extérieur, le silex taillé vient se mélanger à la pierre de taille, en formant des compartiments. La flèche de bois, revêtue d'ardoises, accompagnée de tourelles pointues, fait un charmant effet au milieu du paysage. Elle était autrefois embellie par des décorations en plomb ouvragé, dont les derniers fragments, méprisés, disparaissent tous les jours avec les épis et les plombs chevronnés des toitures. La porte principale a perdu le pilier qui la divisait en deux baies sym-

boliques. La Révolution a arraché les statues que supportaient les consoles encore suspendues dans ses voussures ; mais elle a toujours de beaux ventaux en chêne sculpté, de style ogival flamboyant.

A l'intérieur, le badigeon, moins blafard, il est vrai, qu'à Sainte-Croix, afflige la vue dès l'entrée, et contrebalance l'effet mystérieux du jour que laissent pénétrer les verrières. Une nef avec collatéraux, de vastes transepts, un chœur élégant, autour duquel ont été greffés, à la fin du XVIe siècle, des collatéraux et des chapelles, forment l'ensemble de cette église. Les belles peintures sur verre qui la décorent attirent d'abord l'attention. Elles sont généralement mal dessinées ; mais rien ne surpasse l'éclat splendide de leurs admirables couleurs. Celles de la nef et des transepts sont les plus anciennes ; elles appartiennent au XVe siècle et au commencement du XVIe. Les plus modernes et les plus brillantes sont à hauteur de l'œil dans les chapelles du chœur ; leur style est celui de la renaissance très-avancée. Nous citerons les fenêtres où sont représentées l'Ascension, la Résurrection, et surtout l'entrée de N. S. dans Jérusalem. Une copie de cette dernière composition, qu'on pourrait supposer faite sur les mêmes cartons, si elle n'était un peu réduite, a été retrouvée par M. Bouet dans l'église de Beaumont-le-Roger : un panneau, détruit dans la verrière de Bernay, existe intact à Beaumont. On pourrait donc compléter ces deux exemplaires l'un par l'autre, en copiant dans le second ce qui manque dans le premier.

Sur les fenêtres hautes du chœur, on voit représenté le couronnement de la Vierge, auquel assistent, à droite et à gauche, des personnages de toute la hiérarchie so-

ciale : pape , cardinaux , princes , magistrats , moines, bourgeois , etc. Beaucoup de ces figures sont probablement des portraits historiques.

L'architecture intérieure de la Couture est fort simple et sans particularités saillantes : les voûtes principales sont en bois , comme à Sainte-Croix , excepté celles des chapelles et des collatéraux du chœur , qui sont en pierre et chargées de nervures , de culs-de-lampe et d'écussons.

Sur les stalles , on remarque des blasons curieux , qui furent sans doute ceux de quelques bourgeois de Bernay.

L'abbaye de Notre-Dame , dont les bâtiments sont dignes d'attention , a subi de grandes vicissitudes. Fondée , vers l'an 1000 , par Judith de Brétagne , femme de Richard II , duc de Normandie , les Calvinistes la pillèrent et l'incendièrent avec le reste de la ville. L'abbé Hennequin de Villenoce la fit sortir de ses ruines , en y introduisant la congrégation de Saint-Maur en 1628 , deux années après celle où Jean de Baillehache restitua l'abbaye de Caen au service divin. — L'église , aujourd'hui changée en halles au blé et aux toiles , est retombée en l'état où l'avaient mise les Huguenots: ses nefs, défigurées, présentent toutefois encore de précieux débris de l'église primitive du XI[e] siècle , conservés sous les retouches et les reconstructions de l'abbé Hennequin. Des fenêtres et des additions du XV[e] siècle sont visibles à l'extérieur , à côté des affreuses reconstructions contemporaines qui défigurent ce monument , le plus ancien de Bernay. *(Voir la figure ci-contre.)*

Les bâtiments conventuels, transformés en hôtel-de-ville, en tribunal, sous-préfecture et prisons, bâtis en solides pierres de taille, appartiennent à cette architecture pleine de noblesse, quoique moderne, dont frère Guillaume de la Tremblaye donna de si beaux spécimens aux abbayes de Caen et à bien d'autres monastères, et qu'on pourrait presque appeler *architecture bénédictine.*

On y remarque, au rez-de-chaussée, l'ancien réfectoire, aujourd'hui la grande salle du tribunal civil, dont les belles voûtes gothiques semblent, par leur jet et leurs nervures toriques, remonter au XIVe siècle ; tandis que, par des retouches postérieures, l'architecture accuse, au premier abord, le XVIIe siècle. Des consoles largement sculptées et formées de têtes d'anges, de draperies, de guirlandes, de cartouches ; des clefs-de-voûte analogues, de hautes fenêtres à plein cintre attesteraient une restauration de fond en comble, lors même que cette date :

30 AOVT 1694,

ne serait pas gravée, aux deux angles du fond, sur les phylactères déroulés par l'ange et l'aigle symboliques des évangélistes saint Mathieu et saint Jean.

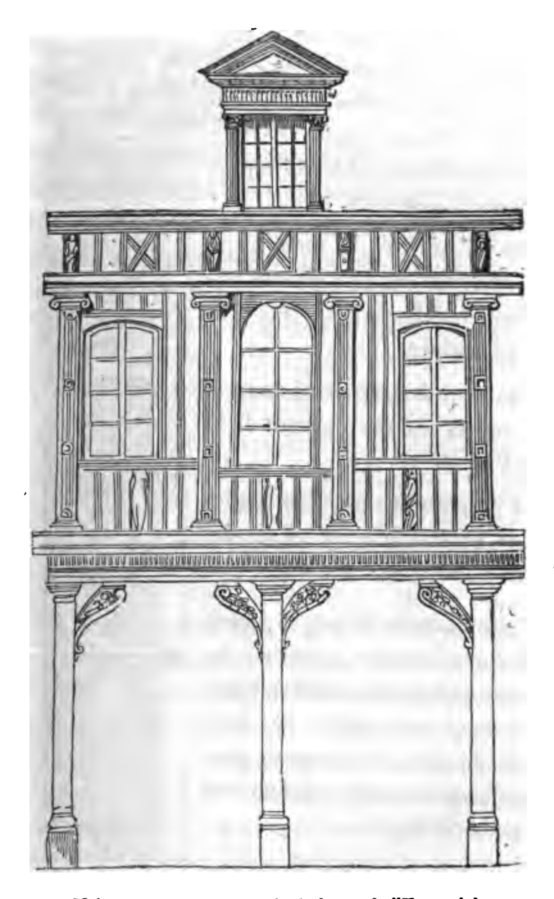
C'est dans cette salle monumentale que l'Association normande a tenu son congrès en 1848. Pendant cette session, la Société pour la conservation des monuments siégeait dans une pièce voisine, aussi voûtée, mais sans caractère, à usage ordinaire de petite salle d'audience.

L'abbatiale est placée derrière l'église: ses deux façades, émaillées de briques et de pierres, formant un échiquier

rouge et blanc, révèlent à l'antiquaire l'époque coquette de la renaissance. Mais, à l'exception de quelques fenêtres primitives encore reconnaissables, toutes les ouvertures ont été retouchées. Hennequin de Villenoce a visiblement restauré son hôtel au moment où l'on commençait à rebâtir l'abbaye ; et aujourd'hui le coup d'œil superficiel, qui ne s'arrête qu'aux lourds frontons, aux lucarnes contournées et aux chambranles massifs de cet édifice, n'y reconnaît plus que le style en vogue sous Louis XIII.

Nous n'avons point remarqué à Bernay de maisons plus anciennes que la fin du XVᵉ siècle. Les vieilles constructions de bois y abondent, et la principale rue de cette ville est très-curieuse, à cause du grand nombre de porches qui la bordent encore, quoique plusieurs aient été détruits depuis vingt-cinq ans. Ces porches n'ont au reste rien de monumental ; ils n'offrent ni sculptures, ni belles proportions ; leurs charpentes sont généralement mesquines et grossièrement assemblées ; les décorations qui ont pu les revêtir autrefois n'étaient point d'une nature durable. Enfin, la galerie formée par ces porches ne présente aux piétons qu'un sol irrégulier, dont le niveau change devant chaque maison. Toutefois, au coin de la rue du Commerce, et d'une autre rue qui porte, depuis cinquante ans, le nom assez ridicule de « rue de l'Humanité », nous devons signaler une maison avec porche, décorée dans le style de la renaissance. Ses sculptures, très-peu saillantes, sont encore coloriées.

M. Bouet, qui a dessiné les fragments de l'abbaye que nous avons donnés plus haut, est l'auteur du dessin ci-après, beaucoup plus explicite qu'une description.



Maison avec porche, au coin de la rue de l'Humanité.

La maison contiguë, n° 3, a aussi un porche : ses poteaux sont décorés de statuettes très-grossières et d'un écusson du duc d'Alençon (trois fleurs de lys à la bordure chargée de neuf besants). L'ancienne destination de cette

maison, que nous signalons le premier, pourrait donner lieu à des recherches intéressantes ; car le duc d'Alençon, comme comte de Bernay, partageait avec l'abbé de Bernay la seigneurie de la ville.

Même rue, au n° 7, la maison, qui fait un angle rentrant, présente une porte dont le chambranle est élégamment sculpté.

M. Bouet a dessiné aussi ce fragment, conservé dans une cour de la rue du Commerce.


Fragment en bois sculpté, dans une cour de la rue du Commerce.

Deux poteaux sculptés, analogues à celui-ci, existent encore au rez-de-chaussée de la même maison.

De l'autre côté de la rue, la façade du café Loisel mérite attention. La charpente en bois du premier étage est richement ouvragée : des personnages décorent les grosses poutres, tandis que tous les potelets sont couverts de ciselures.

Nous n'insistons pas ici, parce que nous nous réservons de donner dans le *Bulletin monumental* une description plus complète de ces curieuses maisons.

La ville de Bernay est le seul chef-lieu d'arrondissement du département de l'Eure, dont l'histoire n'ait

pas été écrite. M. Guilmeth s'est borné à lui consacrer une Notice de quarante pages, imprimée à la suite de son histoire de Brionne.

N'omettons pas de dire que, entre autres célébrités, Bernay a donné le jour à Alexandre de Bernay, fameux pour avoir employé, le premier, les vers de douze syllabes dans son poème d'*Alexandre-le-Grand*, rimé par lui dans le courant du XIII[e] siècle. C'est, dit-on, dans la rue placée derrière le chevet de Sainte-Croix, et qui porte le nom de rue *Alexandre*, que naquit, vers 1150, l'inventeur, contesté d'ailleurs, des *vers Alexandrins*.

A la sortie de Bernay, deux routes se présentent : l'une qui mène à Beaumont-le-Roger, en longeant la riante vallée de la Carentonne ; l'autre que nous suivrons, et qui, gravissant une pente assez rapide, met à même de contempler le panorama de la ville.

A peine au haut de la côte, on entre sur la commune de Menneval, et un édifice en style arabe attire les regards vers la droite. C'est la *villa des Trois-Vals*, habitation de M. Lottin de Laval, littérateur-artiste bien connu. L'intérieur de cette construction originale mérite une visite : on y trouve les débris d'une riche collection de tableaux, maintenant dispersée, mais remplacée par de nouvelles collections d'une haute valeur, fruit de trois années passées à voyager à travers l'Asie. La curiosité est excitée par une infinité de meubles, d'armes, de tissus et de vêtements orientaux. La science archéologique y rencontre des matériaux uniques en Europe, un nombre très-considérable de moulages exécutés par M. Lottin de Laval dans les ruines depuis visitées par MM. Botta et Flandin

et par l'anglais Layard, des bas-reliefs qui manquent au musée assyrien du Louvre, des inscriptions cunéiformes complètement inédites, des fragments originaux de sculptures en gypse marmoriforme, et, de plus, des cartons remplis de dessins exécutés sur les lieux, et qui tantôt vous présentent la masse de ces ruines gigantesques à peine révélées au monde savant, tantôt vous reproduisent les singuliers aspects de ces pays désolés, ou les scènes bizarres de la vie du désert.

Lorsqu'on a dépassé ce curieux musée, si l'on descendait vers la vallée, on trouverait les futaies de la terre de Menneval.

L'église de Menneval, située au pied du coteau, près de la route de Beaumont-le-Roger, a peu d'intérêt; mais elle eut pour curé, au XVII[e] siècle, Gabriel du Moulin, dont l'*Histoire générale de Normandie* et le livre des *Conquêtes des Normands* ont rendu le nom cher à tous les amis de la science historique.

Pierre tombale du XIV[e] siècle dans l'église de Menneval.

Une belle avenue de hêtres, parallèle à la route de Beaumont, conduit de cette église à un château considérable du dernier siècle, dont l'un des pavillons vient d'être flanqué d'une chapelle bâtie dans le style gothique. Le domaine de Menneval est la résidence habituelle de M. le comte d'Auger, membre de l'Association normande.

Revenons à la route que nous suivions. A Plasnes, elle entre dans les bois et traverse un vallon. Ce bois de Plasnes qui, il y a vingt ans, fut à plusieurs reprises le théâtre des exploits de certaines bandes de voleurs, avait alors dans la contrée une réputation effrayante.

Carsix est la dernière commune de notre itinéraire. L'église, éloignée de la route, offre quelques parties d'architecture romane; et le château, entouré d'arbres de haut jet, appartient à M. du Fay, membre de l'Association normande.

A Malbrouck, hameau situé à l'extrémité du territoire de Carsix, nous rejoignons la route directe de Paris, avec laquelle nous avons fait connaissance dans un chapitre précédent. C'est donc ici le terme de notre travail; car la continuation en ligne directe de la route de Bernay vers Rouen, par Brionne, le Bourgtheroulde et la Bouille, n'entre point dans le cadre que nous devions remplir.

ROUTE DE CAEN A TROUVILLE.

La route de Caen à Trouville, par Varaville, commence au rond-point de la barrière de Paris et suit la direction du N.-E. Elle longe les murs du parc et de la belle habitation de M. Jonquoy, membre de l'Association normande, puis arrive à Clopée, où elle monte la côte au-delà de la petite rivière de Mondeville.

Colombelles est à 6 kilomètres de Caen, à quelque distance à gauche de la route, et assez près de la rivière d'Orne.

L'église appartient au style roman. On y remarque à l'ouest une belle porte cintrée, à deux archivoltes ornées, l'une de zigzags, l'autre de frètes crénelées et reposant sur deux colonnes. Cinq arcatures à colonnes forment le second ordre au-dessous du gable ; toute cette façade est encadrée par des contreforts symétriques et construits avec soin. Une autre porte assez élégante s'ouvrait dans le mur latéral de la nef au nord. Les colonnettes qui supportent les archivoltes ont des chapiteaux historiés.

Le chœur et le bas de la tour centrale sont du même style que la nef ; mais, d'un côté de celui-ci, des fenêtres peu anciennes ont été percées. Le haut de la tour est postérieur à la partie basse et terminé en bâtière. L'église est décorée d'arcatures romanes à l'intérieur, et c'est une de celles qui méritent d'être visitées aux environs de Caen.

Le château de Colombelles est moderne, près de la rivière d'Orne ; il appartient à M. de Laistre.

La route traverse le parc de Sainte-Honorine ; un tunnel établit la communication entre les deux parties de l'enceinte ainsi coupées. Le château est situé dans la partie du parc qui est du côté droit du chemin. Il appartient à M. de la Barthe, membre de l'Association normande.

L'église de Sainte-Honorine est enclavée dans l'enceinte du château, dont elle semble former l'accessoire C'est une construction moderne peu importante, probablement en grande partie du XVIIe siècle, ayant, à l'ouest, une tour en pierre du XVIIIe siècle, en forme de cloche.

On trouve dans le mur méridional de la nef l'inscription suivante, entourée de quelques moulures formant encadrement.

CY GISENT LES CORPS DE
THOMAS DU VAL EN SON
VIVANT BOURGEOIS DE
CAEN ARCHER EN LA PRE
VOSTÉ GÉNÉRALLE DE NOR
MANDIE ET EST DÉCÉDÉ LE
1 DAVRIL 1682 ET DE MA
DELEINE POULAIN SA
FEMME DÉCÉDÉE LE 15 DE
MAY 1684
PRIEZ DIEU POUR LEURS
AMES.

Deux pierres tombales se voient dans le pavé du chœur. Elles portent des inscriptions encadrées par des pilastres supportant un fronton, au centre duquel se trouvent des armoiries ; le tout gravé au trait.

Au-delà de Sainte-Honorine on aperçoit, à 1 kilomètre environ, du côté droit, l'église et le village d'Ecoville.

L'église d'Ecoville est de plusieurs époques.

Le portail occidental et la première travée de la nef paraissent du XIVe siècle. Au XVIIIe siècle on a établi, au sommet du fronton, une tour en forme de cloche; le reste de la nef était éclairé par des fenêtres étroites sans colonnes, de la 1re époque de l'ogive; la corniche extérieure est ornée de dents de scie. Des fenêtres modernes ont été ouvertes dans ces murs de la fin du XIIe ou du commencement du XIIIe. Au nord et au midi étaient des portes cintrées; celle du nord a été remplacée au XVIIe siècle par une porte à fronton. Dans le même temps, des chapelles latérales ont été ajoutées de chaque côté du chœur; il semble que l'on ait voulu imiter pour ces constructions l'appareil et les dents de scie du XIIIe siècle.

Le château d'Ecoville se compose de deux corps de logis formant un angle de 90 degrés, et qui étaient, dans l'origine, garnis de plusieurs tourelles à toits coniques. Il ne reste plus de l'ancien édifice que deux tourelles, qui paraissent de la fin du XVe siècle ou du XVIe. Le côté nord du château a été refait au XVIIIe siècle, et la partie méridionale a été retaillée de nos jours.

La famille d'Ecoville était importante au XVIe siècle. Nous avons décrit, dans le 1er volume de la Statistique, l'ancien Hôtel-de-Ville de Caen, aujourd'hui la Bourse, un de nos monuments de la renaissance les plus remarquables, et qui avait été construit par le seigneur d'Ecoville, en 1538.

Le château d'Ecoville appartient aujourd'hui à M. Victor Calenge, riche propriétaire, qui a obtenu de magnifiques résultats pour l'élève des chevaux et le perfectionnement de la race bovine.

On traverse ensuite le village d'Hérouvillette. L'église, qui est sur le bord de la route, appartient à deux époques; la nef doit être du commencement du XIII[e] siècle ou de la fin du XII[e], sauf la partie qui avoisine le chœur et qui a été ajoutée.

Celui-ci est du XV[e] siècle.

La façade occidentale offre une porte cintrée, et plus haut deux lancettes sans colonnes, surmontées d'un *oculus* ou petite rose, ordonnance assez caractéristique du premier style ogival. Des modillons sans figures supportent les corniches des murs latéraux.

La route, après avoir traversé une partie du territoire de Bréville, arrive au lieu dit *Arbre-Martin*, ancienne léproserie dont j'ai parlé dans ma Statistique monumentale du Calvados (t. II, p. 21).

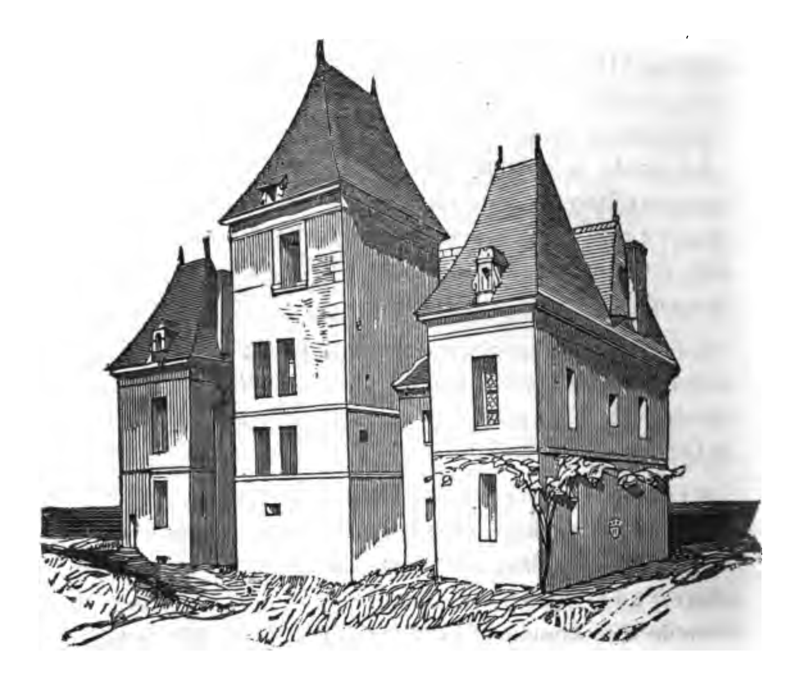
Il existait à Bavent deux prieurés : l'un (Roncheville), appartenant à l'abbaye de St-Julien de Tours, lequel avait été fondé par Guillaume de Saint-Brice, vers l'an 1063 (1); l'autre, qu'avaient fondé Guillaume, comte d'Evreux, Odon de Rie et quelques autres seigneurs normands, pour l'abbaye de St-Etienne, de Caen. Ils sont indiqués l'un et l'autre sur la carte de Cassini : l'un, sous le nom de *Roncheville;* l'autre, sous celui de *Prieuré de Bavent.*

L'église de Bavent vient d'être reconstruite en grande partie ; la nef seule est ancienne, et remonte probablement au XI[e] siècle.

Tout près de l'église paroissiale, à l'est, se trouve le

(1) Voir la charte dans l'histoire de la maison de Touchet, par Laroque.

château de Bavent. Ses pavillons à toits élevés, ses lucarnes.



Château de Bavent.

ses cheminées et les autres caractères qu'il présente, annoncent la première moitié du XVIIe siècle.

Il a succédé à un château plus ancien, qui devait être entouré de fossés.

Le fief de Beneauville, qui se trouvait aussi sur le territoire de Bavent, nous offre un château plus remarquable et plus ancien, mi-partie de briques et de pierres de taille,

dont voici l'esquisse (1). Son toit très-élevé, ses belles che-



Château de Beneauville.

minées produisent beaucoup d'effet, vus de l'extrémité de l'avenue qui le précède. Une chapelle fait partie des dépendances du château.

Beneauville appartenait très-anciennement à la famille de Touchet ; il n'en est sorti qu'à la fin du siècle dernier.

On peut consulter , à ce sujet , Laroque , *Généalogie de la maison de Touchet* (1 vol. petit in-f°). Seulement , je dois dire que Laroque a commis une erreur évidente en traduisant , dans certaines chartes , les mots *apud Bonam villam* par Beneauville , lorsqu'il était , sans aucun doute, question de Bonneville-sur-Touque, localité fort importante

(1) On a supprimé , il y a déjà long-temps, une lucarne qui se trouvait au milieu du toit; les croix de pierre des fenêtres ont aussi disparu.

[illegible]

dans le chœur, et la suppression de plusieurs fûts de colonnes, par suite de l'application de cette boiserie. Un autre fait qui atteste le peu de goût de la fabrique, c'est l'établissement tout récent aussi d'une voûte en plâtre de *forme cintrée*, dans une église ogivale du XIIIe siècle, où les grandes arcatures, dont je parlais tout-à-l'heure, traçaient à l'homme le plus étranger aux règles du bon goût la forme que devait suivre la voûte. On a remplacé les vitres en plomb par de grands carreaux et des châssis en bois !!

Le chevet était percé de trois fenêtres cachées par le grand autel, mais apparentes à l'extérieur ; l'une au centre, subdivisée en deux baies, les deux autres à une seule baie.

Il y avait deux chapelles formant transept entre le chœur et la nef ; elles ont été démolies.

La nef, mi-partie de moderne et de transition, est sans intérêt ; quelques modillons s'y voient encore. La tour centrale, en bâtière, paraît du XVe siècle.

Varaville, en raison de sa proximité de l'embouchure de la Dive, fut exposé, au IXe siècle, aux incursions des Normands. Après l'établissement fixe de ceux-ci, Harald, chef danois, y fit une descente, et s'y établit momentanément avec son armée au Xe siècle. On trouve dans Wace un long récit de cet événement.

En 1060, le roi de France, qui avait traversé les comtés d'Exmes et de Bayeux, vint à Varaville, où il passa la Dive avec une partie de son armée. Le reste des troupes ayant été arrêté par le reflux de la mer, qui avait grossi la rivière, fut taillé en pièces par les Normands sur la chaussée de Varaville.

Après avoir passé devant l'église, on entre dans le marais de Varaville. La chaussée qui accède au pont jeté depuis peu sur la Dive, est bordée du côté gauche par les fossés de l'habitation de M. Toutain, propriétaire à Caen.

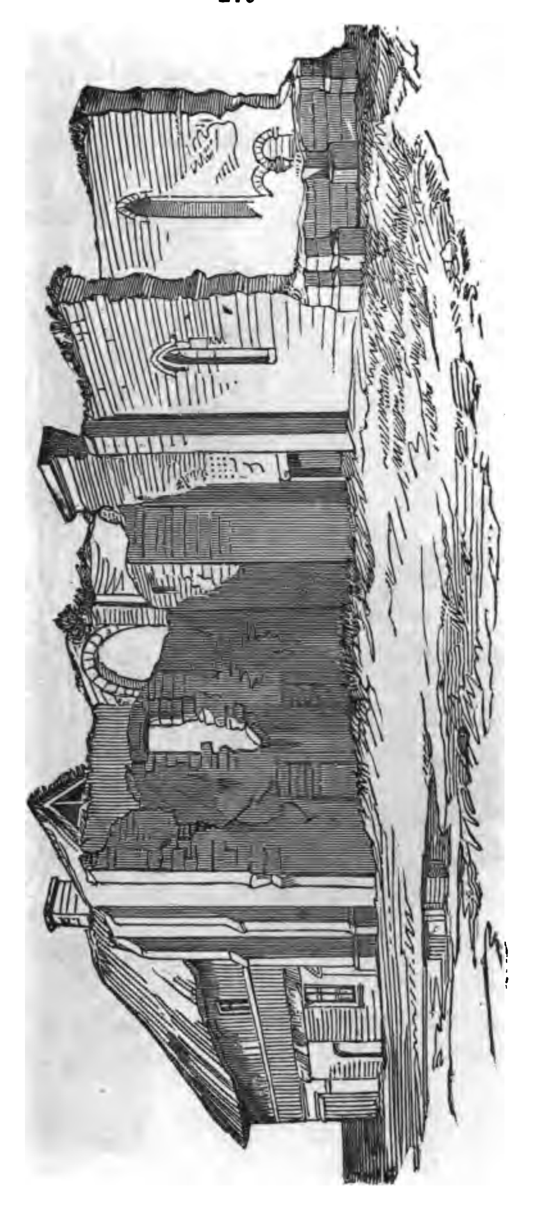
Vers le milieu du marais, on voit, dans le lointain, l'é-



Eglise de Cabourg.

glise de Cabourg, dont voici la façade, et qui renferme un fonts baptismal assez curieux.

A peu de distance, au bord de la route, on trouve les restes du prieuré de Rouville, dont nous donnons un dessin.

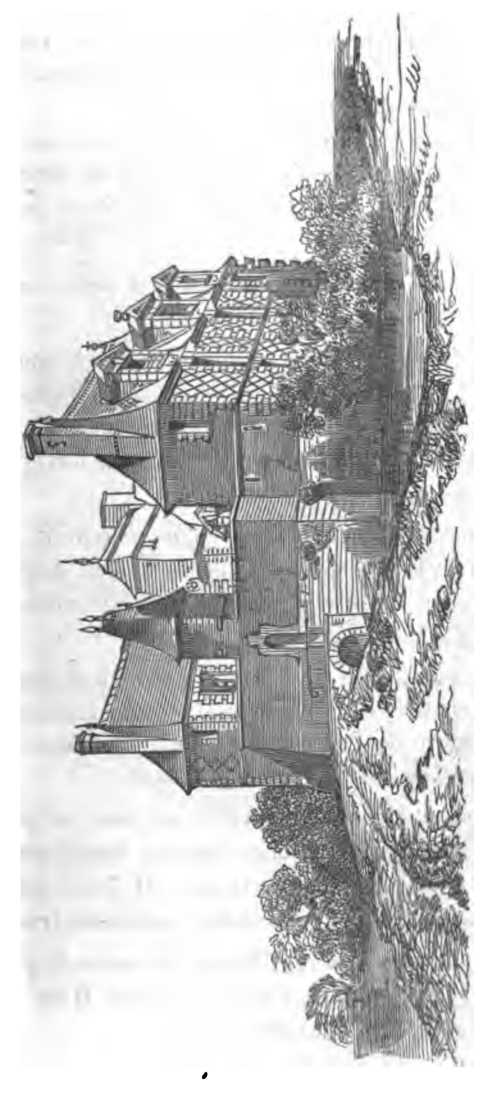


Prieuré de Rouville.



BOUET, del.

Château de Vauville, appartenant à M. de Glanville.



Château de Glatigny, appartenant à M. de Talaru.

On parcourt, l'espace de 3 kilomètres, la crête des coteaux qui bordent la vallée de Grangues. On voit de là Dives, la mer et la côte, depuis ce bourg jusqu'au-delà de l'embouchure de l'Orne.

Dives est un lieu historique. De là sortit une partie de la flotte de Guillaume-le-Conquérant, en 1066. L'église, considérable, date du XIVe, du XVe et du XVIe siècle.

La route passe ensuite à une distance à peu près égale des églises de Douville et de Gonneville.

Arrivé à la croix de Heuland, monument de la deuxième moitié du XVIe siècle, on quitte la route qui conduirait à Pont-l'Evêque, si on la suivait, pour prendre l'embranchement qui conduit à Touques, et dont la direction est vers le nord-est.

On distingue, à quelque distance, du côté droit, Saint-Pierre-Azif et le château de M. de Glanville, inspecteur de l'Association normande; puis le château de Glatigny, appartenant à M. le marquis de Talaru.

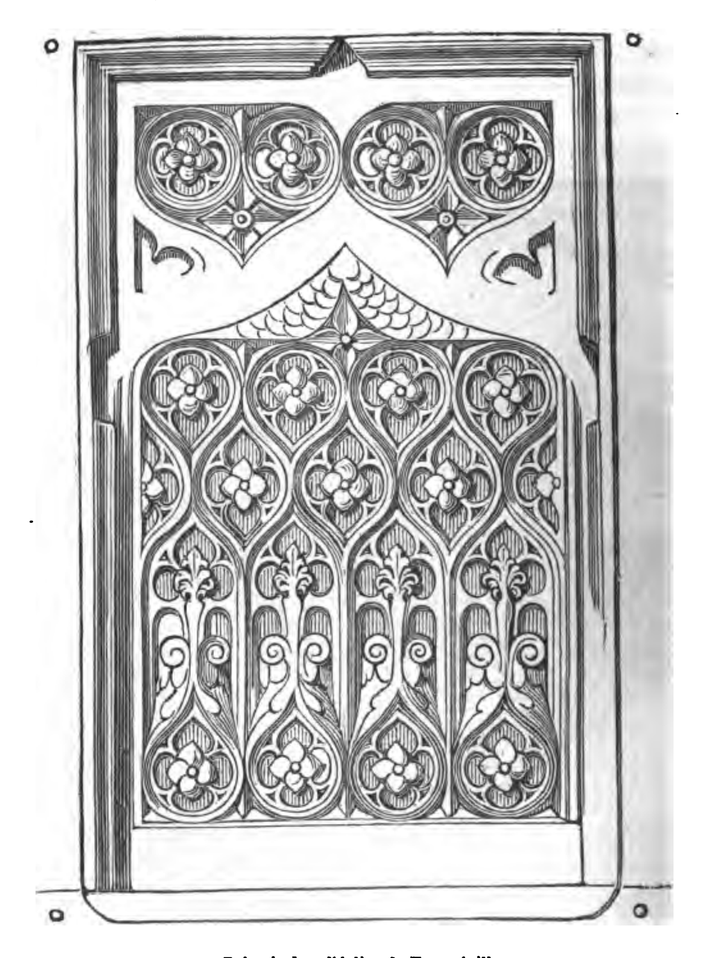
Du côté gauche, on voit, à très-peu de distance de la route, le château de Villers-sur-Mer, appartenant à M. Paris, membre de l'Association, dont j'ai donné la description dans ma Statistique monumentale.

Plus loin, on distingue Blonville; on passe au pied de l'église de Tourgéville, décrite dans ma Statistique monumentale du Calvados, dans laquelle M. Bouet a dessiné des boiseries du XVe siècle, dont nous présentons l'esquisse.

A 2 kilomètres de Tourgéville sont les restes du prieuré de Saint-Arnoult, qui devront être visités. Il en a déjà été fait mention dans un autre article.

Château de Villers-sur-Mer.

BOUET, del.

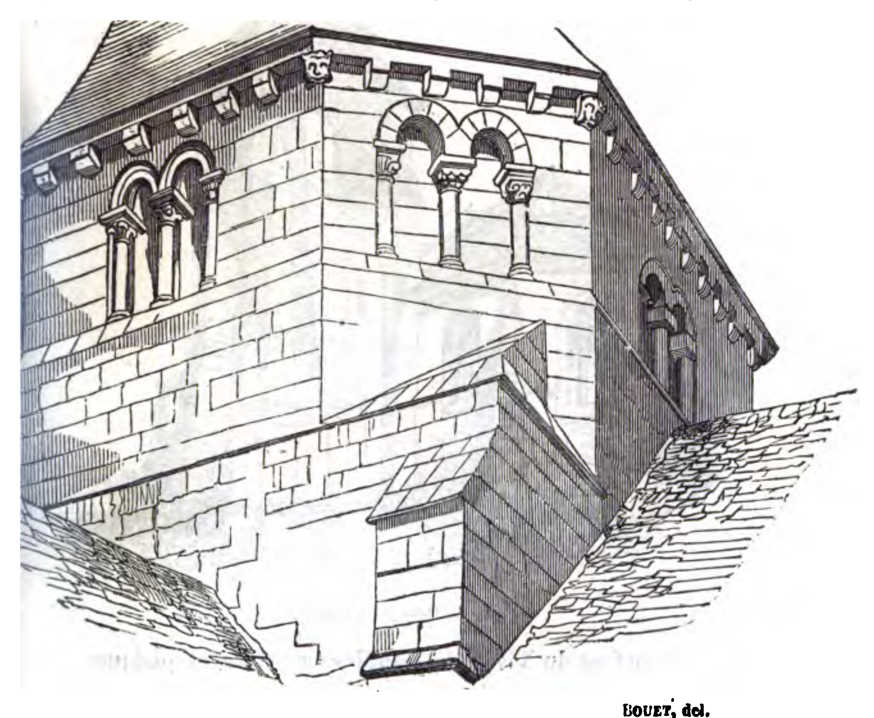


Boiserie dans l'église de Tourgéville.

On passe la Touque et on entre dans le bourg de ce nom.

On suit la route de Pont-l'Evêque à Trouville, dont la direction est du nord au sud, et l'on n'a plus que 2 kilomètres à parcourir pour arriver à ce port de mer.

Touques a deux églises intéressantes : la première, réparée aux frais du Gouvernement, sur la demande de M. Le Normant, de l'Institut, mériterait une description particulière. Elle appartient au style roman, sauf la porte occidentale, qui ne date que du XVII[e] siècle, et qu'on distingue au premier coup d'œil. Une tour à pans coupés irréguliers, dont voici le dessin, est assise sur le transept.



BOUET, del.

Tour de l'église St-Pierre, à Touques.

Les antiquaires ont été très-partagés au sujet de cette église : quelques-uns en ont fait un monument du Xe siècle ; la plupart n'y trouvent aucun caractère qui puisse le faire rapporter à une date plus ancienne que le XIe ou le XIIe siècle.

L'autre église de Touques offre deux époques très-distinctes. Le chœur et la tour, dont nous présentons une esquisse, sont du XVe siècle.



Eglise St-Thomas, à Touques.

La nef est du XIe siècle, sauf les ouvertures et quelques reprises modernes qu'on y a pratiquées.

Tout près de Touques, mais en allant vers Pont-l'Evêque, est le château de Bonneville, qui appartenait aux ducs de Normandie, et dont l'histoire est importante.

Vers le nord, en allant vers Trouville, on rencontre un manoir assez intéressant, qui a été dessiné par M. Bouet.

Trouville n'était qu'un village il y a quinze ans ; c'est aujourd'hui une ville avec de belles rues garnies de trottoirs, des quais, des hôtels splendides. C'est là que, chaque année, une foule d'étrangers viennent prendre les bains de mer.

Trouville a pris rang parmi les localités importantes du Calvados.

STATISTIQUE RIPUAIRE

DE LA DIVE ;

Par M. DE CAUMONT.

Les rivières qui sillonnent notre sol sont bien autrement apparentes que les routes; elles ne changent pas de direction comme elles, suivant le caprice des hommes. Les vallées, au fond desquelles elles coulent, sont les rides de la terre, et ces rides, une fois creusées, ne sauraient s'effacer que par des cataclysmes qui entraîneraient l'anéantissement des populations qui s'abritent sous leurs pentes.

Les rivières ont aussi été de grandes voies de communication avant l'établissement des routes ; leurs rives sont presque toujours fécondes en souvenirs historiques ; elles établissent encore aujourd'hui des rapports entre les populations les plus éloignées : ce sont, comme on l'a dit, les artères du monde. Voilà bien plus de motifs qu'il n'en faut pour faire la Statistique des bassins et des vallées.

Quant à la qualification de ce genre de Statistique, elle se présente tout naturellement à l'esprit ; RIPUAIRE est le mot propre, puisqu'il s'agit de décrire les rives des fleuves.

Que l'on se suppose donc dans une nacelle qui suivra le cours de l'eau ; que l'on observe, sur l'un et l'autre bord, non sans mettre souvent pied à terre, tout ce qui peut mériter l'attention, et l'on aura fait la Statistique ripuaire de telle vallée que l'on voudra parcourir. Cette manière d'étudier est si simple, si naturelle, qu'elle n'a pas besoin d'autre explication.

Je vais, pour commencer ma revue des bassins de la Basse-Normandie, donner la Statistique d'une des rivières que j'ai explorées de la sorte : la Dive, qui prend sa source dans le département de l'Orne et se jette dans la mer, près d'une bourgade où Guillaume-le-Conquérant fit préparer une partie de la flotte qu'il équipa pour la conquête de l'Angleterre, en 1066.

STATISTIQUE RIPUAIRE DE LA DIVE.

La Dive, *Diva*, la divine, nom que nos ancêtres ont donné à plusieurs autres rivières, et qui atteste le prix qu'ils attachaient aux eaux courantes, prend sa source à quelque distance et au nord-est de la petite ville d'Exmes, arrondissement d'Argentan.

Elle sort, ainsi que plusieurs de ses affluents, des argiles qui se montrent par dénudation dans les vallées de cette partie du département de l'Orne, et qui supportent les premières assises du *grès vert*. Suivant la profondeur à laquelle on les observe, ces argiles doivent répondre géologiquement à l'*Oxford-clay* dans les parties les plus basses ; peut-être au *Kimeridge-clay* ou au *Gault* dans les parties les plus élevées. C'est un examen qui mérite d'être fait avec beaucoup de soin ; nous sommes, d'ailleurs, porté à penser que l'argile d'Oxford domine dans tout le pays.

Quoi qu'il en soit, les eaux de la Dive qui sourdent des couches inférieures de la craie verte, arrêtées par la couche argileuse qui retient les eaux et forme l'horizon *hydrographique* du pays, sont d'une grande limpidité. Cette propriété leur est commune avec toutes les sources qui ont passé par ce filtre de la craie avant de reparaître sous la forme de

ruisseau ou de rivière : ces sources sont, d'ailleurs, assez abondantes pour que la Dive puisse faire mouvoir des usines très-près de sa naissance, et c'est encore une des particularités que nous offrent habituellement les rivières qui sortent de la craie inférieure.

La Dive abandonne bientôt les coteaux crayeux qui abritent son berceau, pour se diriger vers l'Ouest; elle traverse alors, en passant sur les communes d'Oomel et d'Avenelle, une zone d'argile d'Oxford, zone ondulée, couverte, humide, dont la largeur est de 2 ou 3 kilomètres ; puis elle quitte ce terrain, qui salit souvent ses eaux, pour couler au milieu des couches calcaires, que les géologues ont désignées sous la dénomination de *grande oolite*, où elle reprend sa limpidité. Là, le pays est découvert, et la Dive parcourra plus de 25 kilomètres avant de retrouver le terrain qu'elle vient de quitter. Mais revenons au point où nous la voyons couler dans la grande oolite. Près de là se trouve une petite commune, celle de Fel, dont le château mérite d'être visité, parce qu'il renferme un lit en bois, dont les sculptures sont d'une extrême finesse, dans le style du dernier gothique. Ce meuble, vraiment remarquable, appartient à la famille de Flers, qui le conserve ; il a souvent été dessiné, et le *Magasin pittoresque* l'a figuré.

A Fel, la Dive reçoit une petite rivière qui traverse les communes de Barges et de Champeaubert, après avoir pris sa source entre le Haras-du-Pin et la petite ville d'Exmes, et passé sur les communes de la Briquetière et de Chauffour. J'ai signalé, il y a longtemps, des vestiges de constructions romaines assez notables sur le territoire de ces communes, et l'on sait que la ville d'Exmes, aujourd'hui sur une hauteur, s'étendait, sous la domination romaine, jusqu'au fond

de la vallée. Cette ville était assez importante : la voie la plus apparente peut-être de la Basse-Normandie, le *chemin Haussé* qui vient de Cherbourg par Valognes *(Alauna)*, Bayeux *(Augustodurus)*, Vieux *(Aregenus)*, se dirige, à partir de cette ville, à peu près en droite ligne sur Exmes, en traversant diverses localités, où l'on trouve des vestiges de constructions antiques et des médailles.

Chamboy est à 1 kilomètre de Fel; c'est la première bourgade importante que la Dive vienne rafraîchir de ses ondes, et nous aurons à nous y arrêter un instant.

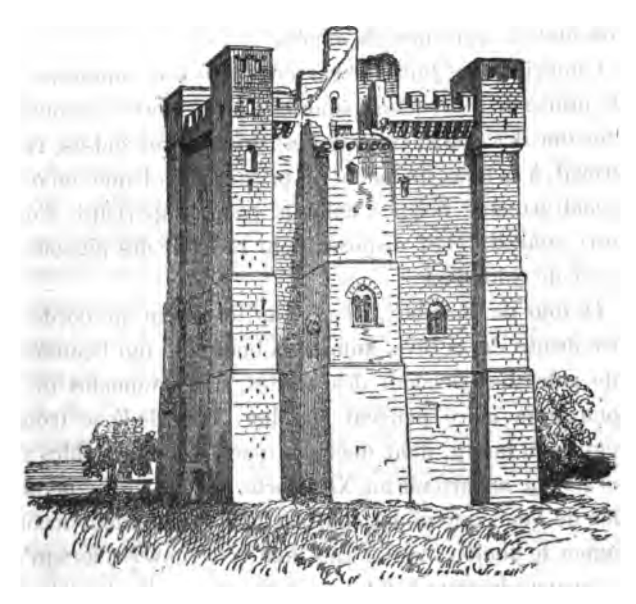
Il y avait, dès le Xe siècle, à Chamboy, une habitation qui fut concédée, en 1024, au comte de Péronne, par Richard II, duc de Normandie; mais le donjon de ce château a été renouvelé. Celui que nous voyons aujourd'hui, qui est le mieux conservé, je crois, de tous ceux que nous avons en Normandie, doit avoir été rebâti au XIIe siècle.

Cette belle tour est en forme de carré long; elle est garnie, aux quatre angles, de larges contreforts couronnés par quatre guérites en pierre. Le grand côté, tourné vers le sud, est en partie masqué par une tour appliquée, à peu près semblable à celles que j'ai trouvées dans d'autres forteresses ; un contrefort central garnit le mur du nord.

Une galerie crénelée et saillante, portée sur des machicoulis, couronne l'édifice entre les quatre guérites, et fait le tour du toit.

La porte d'entrée se trouvait à 18 pieds au-dessus du sol, dans la tour appliquée contre la façade méridionale. Rien n'annonce qu'on y accédât par un escalier, et les habitants de Chamboy rapportent, avec quelque vraisemblance, qu'on se servait d'une échelle en fer pour y monter.

Un vestibule étroit, éclairé par une fenêtre légèrement pointue et divisée en deux par un meneau, succédait à cette porte et précédait un vaste appartement qui occupait, à lui seul, tout le diamètre du donjon, au premier étage, au-



Bouet, del.

DONJON DE CHAMBOY.

dessus du rez-de-chaussée. Une corniche à modillons règne tout autour de ce salon ; elle devait supporter les solives du plafond. Une vaste cheminée, dont le manteau est couvert de moulures en losanges, attire les regards dans le mur du nord, au milieu de ce bel appartement.

Deux autres étages, dont les planchers n'existent plus, n'offraient pas, dans leurs décors, le même soin que la grande

salle du premier étage. Il est facile de voir que celle-ci était le lieu de réception, le salon du baron de Chamboy et de sa famille. Les petits appartements, placés au-dessus du vestibule, paraissent avoir été destinés aux officiers qui commandaient la garnison ; le plus élevé, qui se trouvait près du toit, avait une cheminée.

L'intérieur des tourelles carrées, placées aux angles, avait été utilisé de différentes manières : un oratoire se trouvait dans une des tours ; celle qui est orientée au sud-est renfermait, à sa base, un cachot ou prison, dans lequel on descendait par une trappe ; enfin la partie supérieure d'une autre tourelle était disposée pour recevoir des pigeons et servir de colombier.

La tour de Chamboy, placée sur le coteau qui borde la rive droite de la Dive, domine la bourgade qui l'entoure ; elle subsistera pendant des siècles, si les vandales de la compagnie noire peuvent l'oublier. Près de là se trouve l'église du bourg, dont quelques parties remarquables me paraissent appartenir au XIIe siècle. On ne distingue plus rien de l'enceinte ni des constructions qui devaient accompagner le donjon ; tout a sans doute été renversé lorsqu'on a construit la vaste habitation moderne que l'on voyait il y a peu d'années, et qui elle-même a disparu.

L'église de Chamboy est sous l'invocation de St Martin ; la cure était, en 1789, à la nomination de l'abbaye de St-Wandrille, par suite d'une donation de Guillaume-le-Conquérant. Il y avait dans la paroisse une chapelle dédiée à St Jean, et une autre dans le château, sous l'invocation de St Amand. Elles existaient l'une et l'autre en 1469.

Le trajet parcouru par la rivière de Dive, entre Chamboy

et Trun, est de 7 ou 8 kilomètres.—A droite, on voit, dans le lointain, les coteaux qui limitent la plaine calcaire, et qui se composent d'argile d'Oxford et de craie inférieure. A Coudehard, ces coteaux se rapprochent du bassin de la Dive, et la courbe qu'ils décrivent se distingue de plusieurs points très-éloignés, des campagnes de Caen et de Falaise.

Du côté gauche de la rivière, on trouve le château d'Aubry. C'est une ancienne tour crénelée, entourée de douves, sur laquelle a été élevé, vers le temps de Louis XIII, un pavillon à trois étages, d'un effet très-original.

La seigneurie d'Aubry avait, dans l'origine, appartenu à la famille de Panthou; elle passa, dans la suite, aux Médavy de Grancey, dont les portraits étaient encore dans les salles quand nous avons exploré, avec M. Galeron, en 1834, cette partie de l'arrondissement d'Argentan.

M. le marquis de Mannoury d'Hectot, député au Corps législatif sous l'Empire, en devint propriétaire de nos jours, et s'y livra à des études sur la mécanique, qui ont donné lieu à plusieurs inventions bien connues dans le monde industriel. M. de Mannoury d'Hectot, son fils, habite encore ce château durant l'été.

Le château d'Aubry se trouve à l'extrémité d'une chaîne étroite de grès quartzeux intermédiaire qui domine le cours de la Dive à l'ouest. Si l'on suit cette chaîne assez remarquable, et qui contraste avec les plaines de la rive droite, on trouve bientôt l'église de Villedieu, où l'ordre de Malte possédait une commanderie.

TRUN.—Nous arrivons à Trun, bourg qui a, chaque semaine, un marché, et plusieurs foires considérables chaque

année. L'église de Trun était à la présentation de l'abbaye de Troarn.

Roger de Montgommery, qui avait fait cette donation à l'abbaye, dont il était le principal fondateur, concéda à une autre abbaye, celle de St-Etienne de Caen, des droits dans le bourg de Trun et les bois d'Auge.

Trun possède encore un hôpital, et autrefois il y avait un bailliage.

Le cartulaire de Troarn fournit des documents assez intéressant sur l'état de la production agricole des environs de Trun, dans le XIII[e] siècle.

Nous y voyons, entre autres choses, une convention faite, en 1122, entre l'abbé de Troarn et Drogon, curé de Trun. Elle est assez curieuse, en ce qu'elle relate à peu près tous les bénéfices que l'on retirait alors de cette cure, lesquels consistaient, en grande partie, en denrées et produits de la terre. On faisait dès-lors du fromage dans le pays de Trun. Voici, du reste, le passage :

« L'abbé de Troarn aura la moitié des revenus de l'église » de Trun en argent, en cierges, en pain, en toisons de » laine, en fromage, en garance : *In annualibus, in trece-* » *simalibus, in septimalibus, in opertis et privatis orationibus,* » *in decimis denariorum mercatorum, in visitationibus infir-* » *morum, in equis, in bobus, in vaccis, in ovibus et in omni* » *genere animalium, et in culcitris, et in pannis, et in omni-* » *bus quœ dantur vel offeruntur pro vivis et mortuis.* »

Les plantes tinctoriales, qui étaient cultivées dans certaines communes du Calvados, occupaient aussi, au XIII[e] siècle, les habitants de Trun; car, en 1292, l'abbé de Troarn fit une convention avec eux au sujet des voisdes cultivées dans

cette bourgade. Au lieu de la dîme du produit qu'ils payaient auparavant, l'abbé consentit à ne recevoir que le 13e, à cause des frais de main-d'œuvre dont il leur tenait ainsi compte ; ils ne payaient même que le 14e de la dernière récolte.

Fontaine-les-Bassets est situé, comme le bourg de Trun, sur la rive droite de la Dive. On y a signalé plusieurs fois un dolmen qui existe toujours, je crois, sur le bord de la route parallèle à la Dive.

Le dolmen de Fontaine-les-Bassets a perdu une partie de ses supports, et ne présente plus qu'une grande table, posée d'un côté sur une espèce de pilier, et de l'autre reposant immédiatement sur la terre. On dit que ces supports, dont deux sont encore couchés à côté du dolmen, ont été renversés à l'occasion d'une fouille pratiquée sous ce monument pour y chercher un trésor. La table présente un carré irrégulier de 12 pieds 4 pouces du côté du nord, 9 pieds du côté du sud, 10 pieds à l'est, et un peu moins de 10 pieds à l'ouest.

Merry et Guesprey sont deux communes situées sur la rive gauche de la Dive. A peu de distance de la première, on franchit la ligne qui sépare le Calvados du département de l'Orne.

Le Marais et la Chapelle-Souquet sont les deux premières communes du Calvados que le voyageur traverse en suivant le bassin de la Dive.

L'église de la Chapelle-Souquet appartient tout entière au premier style ogival, et doit remonter à la première moitié du XIIIe siècle.

Toutes les fenêtres sont en lancettes, garnies de tores, sans colonnes; la porte principale, très-simple, a des archivoltes unies, reposant, de chaque côté, sur deux colonnes à chapiteaux. Elle est placée dans le mur latéral du nord.

Une petite tour aiguë et en bois, revêtue d'ardoise, s'élève au-dessus du toit, à l'extrémité occidentale de la nef.

Dans l'église est une cuve baptismale cylindrique, sans moulures, qui doit être ancienne.

L'ancien chemin romain (chemin Haussé) passe au pied de la Chapelle-Souquet.

L'église du Marais avait été donnée à l'abbaye de Troarn par son fondateur, Roger de Montgommery.

On distingue, dans la partie basse des latéraux, quelques arêtes de poisson, et l'église doit avoir été reconstruite vers la fin du XV[e] siècle; les contreforts appliqués sur les angles et une fenêtre dans le chevet semblent au moins l'indiquer. Les autres ouvertures sont modernes ; les murs paraissent avoir été refaits presque en entier au siècle dernier.

La tour, en bâtière, placée à l'extrémité occidentale, est de 1780, et plus moderne que tout le reste.

Crocy se présente sur la rive gauche de la Dive. L'abbaye de Troarn possédait encore dans cette commune un prieuré, dont on voit les restes près de l'église. Ces constructions forment deux corps de logis séparés : l'un qui servait de grange aux dîmes, dont la charpente très-belle et portée sur des poutres ou poteaux se divisait en deux nefs ; les charrettes pouvaient y entrer. L'autre, plus intéressant, et qui était, dit-on, le logement des moines, offre une entrée voûtée avec une porte en ogive, dont les chapiteaux annoncent la fin du XII[e] siècle ou les premières années du XIII[e].

Deux manoirs existent à Crocy : celui de Vitreseul, près de la Dive, et le manoir de Crocy, sur la Filaine. Ce dernier servait autrefois, dit-on, de château au seigneur de Crocy, qui était protestant ; une ancienne chapelle, ornée d'une ogive, était comprise dans l'enceinte. Du reste, ils n'offrent l'un et l'autre que peu d'intérêt (1).

Il est fait mention de Vitreseul dans une charte du XII[e] siècle (1163). On y voit le seigneur de Vitreseul, *Gualterius de Vitrecol,* au nombre des témoins qui signèrent une transaction au sujet de l'église du Marais.

L'église de Crocy est considérable et de plusieurs époques.

Les parties les plus anciennes forment le mur méridional de la nef. On y voit de petites fenêtres à plein cintre, et une porte romane, abritée d'un porche, ayant deux archivoltes garnies de zigzags. Le mur du nord a été refait, et n'a pas de caractère. La façade occidentale, au contraire, est du XV[e] siècle, garnie de quatre contreforts; elle a probablement été rebâtie quand le chœur a été construit.

Ce chœur est évidemment la partie la plus intéressante ; il se termine par une abside à pans coupés ; il est voûté en pierre et éclairé par des fenêtres flamboyantes à deux baies découpées au sommet et garnies extérieurement de feuillages frisés fort élégants. Si l'architecture ogivale de cette époque n'était pas si connue, j'aurais donné une esquisse de ces jolies fenêtres. La corniche est décorée d'une guirlande de feuillages.

(1) Autrefois, une grande partie de la population de Crocy était protestante, et beaucoup de familles s'expatrièrent à la révocation de l'édit de Nantes. Il y avait encore un très-petit nombre de protestants à Crocy, il y a trente ans; aujourd'hui il n'y en a plus.

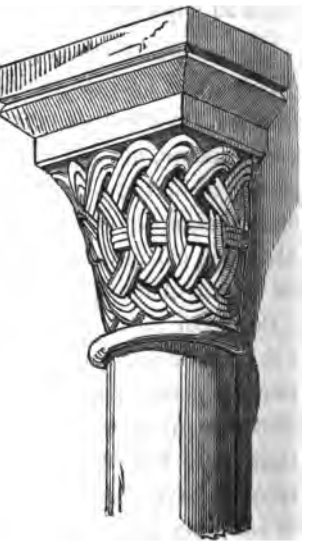
Deux chapelles sont accolées au chœur, du côté du nord: dans l'une est un autel de l'époque (XVe siècle).

La tour latérale, au sud, et communiquant avec le chœur par une haute arcade, paraît du XIVe siècle; elle est carrée, extérieurement ornée d'arcatures, et terminée par une pyramide en charpente couverte ardoises.

La Dive reçoit, à Crocy, la rivière de Filaine ; puis elle poursuit sa course vers Beaumais.

L'église de Beaumais est une des plus remarquables de l'arrondissement de Falaise ; elle appartient, en grande partie, au style roman.

Le chœur, construit en pierres de taille de moyen appareil, très-régulières et séparées les unes des autres par un ciment épais, est orné extérieurement de deux rangs d'arcatures superposées, dont les chapiteaux sont variés; il se termine par un chevet droit.

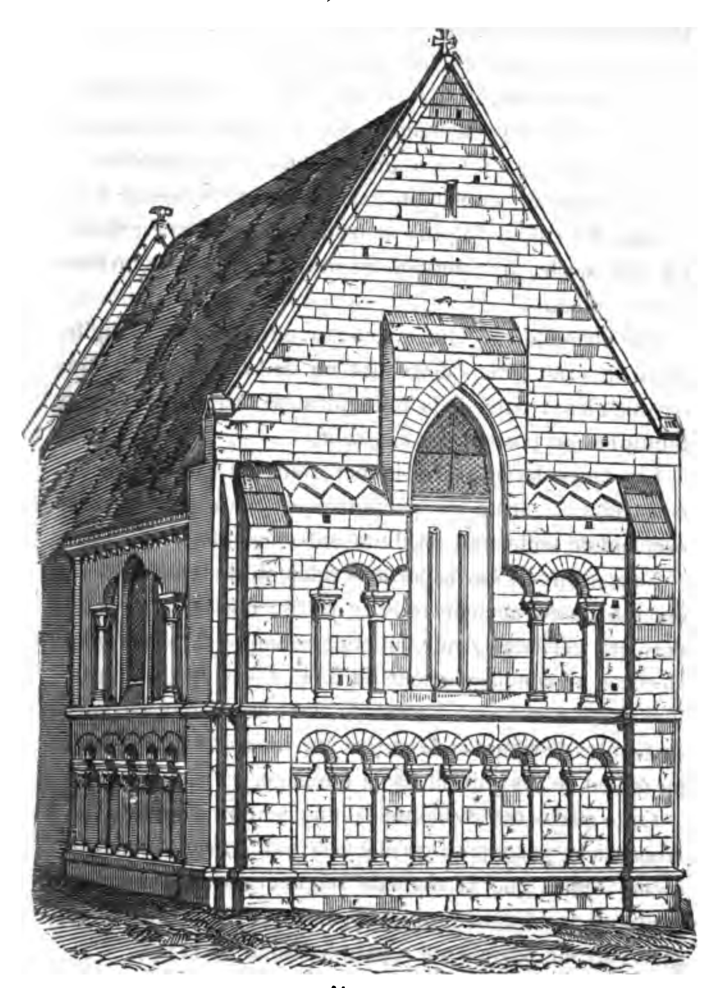


CHAPITEAU DE L'ÉGLISE DE BEAUMAIS.

De grandes fenêtres à ogives, ouvertes, à une époque récente, dans ce chevet et dans les murs latéraux, ont malheureusement interrompu les arcatures et brisé l'harmonie des lignes.

Cette partie de l'église n'en est pas moins fort belle encore, comme on en peut juger par le dessin que voici, et

vraiment monumentale ; nous la recommandons aux ar-



CHEVET DE L'ÉGLISE DE BEAUMAIS.

chéologues comme pouvant leur fournir d'intéressants sujets d'études.

La corniche est supportée par des corbeaux très-variés, parmi lesquels on distingue des têtes de cochon, des oiseaux, des *obscena* et autres figures singulières.

La tour latérale, au sud, est une des belles tours romanes de nos campagnes ; seulement elle n'a point de couronnement en pierre ; son toit à quatre pans est en charpente.

L'intérieur du chœur est garni d'arcatures comme l'extérieur. Du côté de l'Epître se trouve une crédence géminée du XIIIe siècle, par conséquent pratiquée après coup dans le mur roman.

Une chapelle, accolée au chœur du côté de l'Evangile, appartient au style flamboyant ou de la dernière époque ogivale ; les arceaux de la voûte forment des compartiments multiples qui portent des écussons.

Les murs latéraux de la nef sont, en grande partie, construits en arête de poisson *(opus spicatum)* ; la porte occidentale seulement est d'une autre époque.

Nous avons dit que la partie occidentale de la nef est d'une époque moins ancienne que le reste ; elle appartient à la dernière période ogivale, et peut remonter à la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe. On y voit un portail fort élégant en forme d'accolade, dont le contour est garni de feuilles de vignes et de raisins : un limaçon est représenté au milieu de ces guirlandes de feuillage.

Cette porte est surmontée d'une fenêtre flamboyante à trois baies ; je suppose qu'elle a été faite à peu près dans le même temps que la chapelle seigneuriale du chœur, et peut-être aux frais du seigneur. Je rapporte à la même origine l'arcade ogivale qui sépare le chœur de la nef.

La grandeur de l'église prouve que Beaumais était une localité ancienne et importante. Au XIe siècle, le sire de

Beaumais accompagnait Guillaume à la conquête de l'Angleterre. Un Richard de Beaumais devint évêque de Londres, en 1107. Vers 1120, Roger de Beaumais se fit moine à St-Pierre-sur-Dives, et donna ses biens à cette abbaye.

La donation fut confirmée, en 1124, par le roi d'Angleterre, duc de Normandie.

Les Grandmesnil possédaient aussi un fief à Beaumais. Orderic Vital mentionne, parmi les donations qu'ils firent à St Evroult, le tiers du moulin de Beaumais, *tertiam partem molendini cum decimâ ejusdem.*

Enfin, au XIIIe siècle, un Guillaume de Corday possédait à Beaumais un fief qui relevait des Grandmesnil.

Du XIIIe siècle à la fin du XVe ou au XVIe, époque à laquelle remonte, je crois, le château actuel, je n'ai pas de documents sur l'histoire de Beaumais; mais on en trouverait si l'on avait du temps à consacrer à cette recherche.

Le château se trouve tout près et à l'est de l'église, vers la vallée de la Dive. Il se compose d'un pavillon central à fenêtres divisées par des croix de pierre, à toit élevé couronné d'épis, construit en belle pierre de taille. Il est bien conservé ; l'intérieur n'offre rien de remarquable. On parle d'un souterrain qui venait aboutir dans la campagne en-dehors de l'enceinte ; les fossés ont été remplis.

Ce château appartenait, dans les derniers temps, à une famille de Nicolaï. Aujourd'hui M. de Guyon-Desdiguères le possède; mais il ne l'habite pas. Une partie de la terre seigneuriale appartient à M. Dubourg, juge, membre de la Société pour la conservation des monuments, à Falaise.

Si nous nous avançons à 3 kilomètres dans la plaine, sur le côté droit de la vallée de la Dive, nous y trouvons

les Moutiers-en-Auge, *Monasteria*. Cette dénomination, que portent plusieurs paroisses de la Basse-Normandie, annonce toujours qu'il y avait deux églises très-rapprochées, *monasteria* étant le pluriel de *monasterium*.

Les deux églises des Moutiers-en-Auge existaient encore il y a vingt ans ; aujourd'hui il n'y en a plus qu'une. Elles avaient chacune leur cimetière ; l'une était dédiée à Saint Martin, l'autre aux saints Gervais et Protais.

C'est l'église de St-Martin qui subsiste. Elle offrait des parties anciennes; mais on y a fait, il y a vingt ans, des réparations considérables qui lui ont fait perdre une partie de ses caractères. Le petit dessin, ci-contre, montre l'état actuel de l'édifice. On retrouverait des parties romanes dans les murs latéraux. Il y avait autrefois une abside ronde, dans laquelle les pierres étaient disposées en arêtes ; enfin la nef avait été garnie de bas-côtés.



Eglise St-Martin-des Moutiers.

La tour, en bâtière, et le portail appartiennent à une époque peu ancienne.

Dans le cimetière St-Martin, on a trouvé anciennement des cercueils en pierre, des armes et autres objets. M. Galeron a constaté que, dans les champs voisins des deux églises, on a mis au jour beaucoup de corps : les uns inhumés dans des cercueils ; les autres simplement enterrés, portant des agrafes de fer étamé, des chaînes de cuivre, des sabres, de petites haches en fer.

Le village des Moutiers est, comme celui de Norrey, assis au pied des collines argileuses du Pays-d'Auge, à l'extrémité de la plaine et à la limite des arrondissements de Falaise et de Lisieux; car il est à remarquer qu'ici encore, les circonscriptions géologiques s'accordent avec les circonscriptions administratives.

Plusieurs hameaux, dépendant des Moutiers, sont désignés sous les noms de Caumont, Saint-Blaise, les Petits-Moutiers, les Grands-Moutiers et les Bruyères. Je vois, dans les Rôles normands, Philippe de Caumont, obtenant de Henri V, roi d'Angleterre, une concession de terre à Coudehard, en 1418.

Norrey est à 2 kilomètres au nord des Moutiers. On voit, vers l'est, à 3 kilomètres de la Dive, une longue flèche en charpente, qui se détache en noir sur les coteaux ; c'est la flèche de l'église de Norrey. Elle couronne une tour carrée, dont la maçonnerie en arête de poisson annonce le XIe siècle, et qui est établie entre le chœur et la nef.

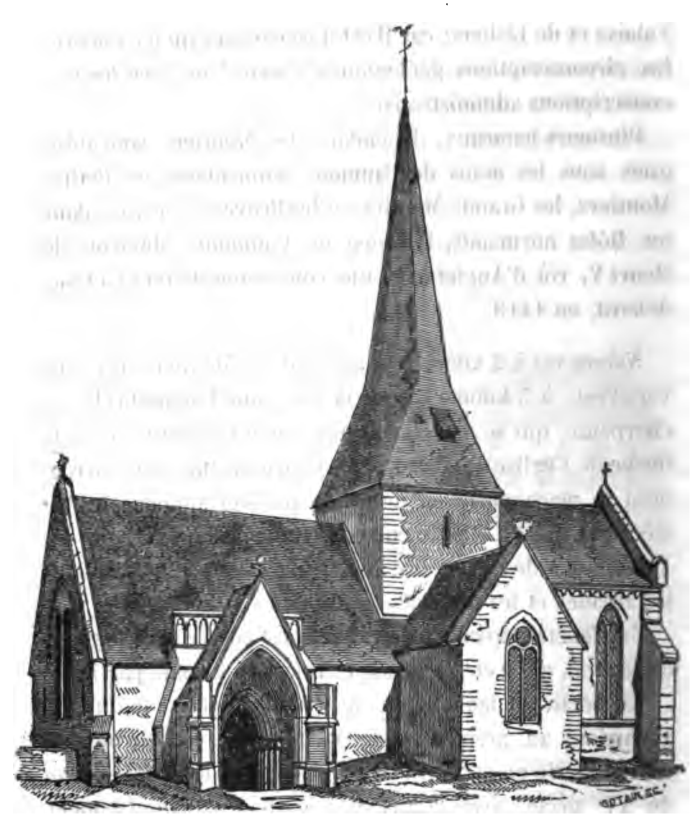
Celle-ci a des bas-côtés; le style roman se montre dans les arcades et les murs de ces bas-côtés.

Une fenêtre ogivale, à deux baies, est percée dans le gable occidental, qui a été exhaussé et refait en grande partie.

La porte par laquelle on entre dans la nef (côté du sud) appartient au premier style ogival ; elle est surmontée d'une galerie ou arcature trilobée, et précédée d'un porche du XVe siècle, avec contreforts appliqués diagonalement sur les chambranles de l'arc. Le chœur appartient aussi au style ogival ; on y voyait des restes de vitraux peints il y a quelques années.

L'église de Norrey est sous l'invocation de Ste-Anne ; l'abbaye de St-Evroult nommait à la cure.

Les droits de St-Evroult sur la paroisse de Norrey remontent au XI[e] siècle, et Norrey a donné naissance à cette



Victor Petit, del.

ÉGLISE DE NORREY.

célèbre abbaye ; c'est Orderic Vital qui nous l'apprend. Voici ce qu'il en dit :

« A l'exemple de plusieurs seigneurs puissants, Hugues et Robert de Grandménil, vivement zélés, firent vœu de construire un couvent aux dépens des biens qu'ils possédaient héréditairement, non-seulement pour leur propre salut, mais aussi pour le salut des ames de leurs prédécesseurs. »

En conséquence, comme ils avaient résolu de placer cet établissement près de Grandménil, dans leur terre de Norrey, et que déjà ils faisaient commencer le travail, on rapporta à leur oncle Guillaume, fils de Giroie, qu'ils avaient entrepris la construction d'un couvent.

Ce seigneur, qui avait fait deux fois le voyage de Jérusalem pour y visiter le St-Sépulcre, alla trouver ses neveux et leur dit : « Mes chers nfants, je me réjouis grandement
» de ce que Dieu tout-puissant a daigné inspirer à vos
» cœurs le désir de bâtir une maison en son nom. Vous
» voyez que ce lieu où vous avez commencé à bâtir n'est
» pas propre à être habité par les moines, puisque l'eau y
» manque et que les bois en sont éloignés : assurément,
» sans ces deux objets, il ne peut y avoir de monastère.
» Si vous voulez écouter mes avis, je vous ferai connaître
» un endroit plus convenable. Il est un lieu dans le pays
» d'Ouche, qui jadis fut habité par un saint abbé, par
» Evroul, l'ami de Dieu, qui y réunit un nombreux trou-
» peau de moines, et de là, après avoir opéré beaucoup de
» miracles, passa heureusement dans le sein du Christ.
» C'est là qu'il faut rétablir son couvent, qui fut détruit par
» les païens. Vous y trouverez une grande abondance d'eau.
» Je possède, dans le voisinage, une forêt à l'aide de la-
» quelle je fournirai en suffisance tout ce qui peut être
» nécessaire à l'église. Venez, voyez cet emplacement, et,

» s'il vous plaît, bâtissons-y ensemble une maison à Dieu ; » réunissons-y des hommes fidèles qui intercèdent pour » nous, et donnons-leur de nos biens et de nos revenus » légitimes de quoi pouvoir toujours vaquer librement aux » louanges de Dieu. » A ces mots, Hugues et Robert donnèrent de justes éloges à l'avis de leur oncle ; ils allèrent avec lui visiter les lieux dont il leur avait parlé. La proposition de l'oncle fut adoptée par les deux frères.

« Roger de Mont-Gommeri, vicomte d'Exmes, s'attacha Gislebert, abbé de Châtillon, ainsi que ses moines, qui avaient commencé à s'établir à Norrey, mais qui, lorsque Hugues et Robert eurent changé d'avis, comme nous l'avons dit, n'avaient pas voulu les suivre, les accusant de légèreté, parce qu'ils avaient établi ailleurs leur monastère. Roger de Mont-Gommeri alla trouver les moines, et leur fit don de Troarn pour y bâtir une abbaye; il en renvoya douze chanoines que son père, nommé aussi Roger, y avait autrefois établis. Après avoir expulsé ces clercs, parce qu'ils se livraient à la gourmandise, à la débauche, aux autres voluptés de la chair et aux plaisirs du siècle, il plaça, à Troarn, des moines attachés à la régularité de la discipline. Sous les ordres de leur père Gislebert, les moines entrèrent dans la voie étroite de la religion, au sein de l'église de St-Martin de Troarn (1). »

Norrey a donc, en quelque sorte, été le berceau de deux abbayes importantes, St-Evroult et Troarn.

Château de Grantmesnils.—Les vestiges du château des sires de Grantmesnils, qui avaient fait donation de Norrey

(1) Orderic Vital, *Hist. de Normandie*, liv. III, traduction de M. Guizot, tome 11, pages 14 et 15.

et de beaucoup d'autres biens à l'abbaye de St-Evroult, se trouvent sur le territoire de Norrey, au lieu dit la Baronnie. M. le comte de Beaurepaire a signalé le premier, il y a longtemps, cet emplacement.

Morteaux est situé près du confluent des rivières d'Ante et de Traînefeuille avec la Dive.

L'église de Morteaux est assez vaste, et date de la deuxième moitié du XIII[e] siècle, probablement. Les fenêtres à lancettes, sans colonnettes à l'extérieur, ont, à l'intérieur, des colonnettes à chapiteaux, dont quelques feuilles annoncent la deuxième moitié du XIII[e]. La corniche offre des modillons sans moulures, taillés en biseau. On remarque, dans le mur méridional de la nef, une fenêtre du XVI[e] siècle, à plusieurs baies.

Le portail occidental est fort riche ; trois colonnes supportent, de chaque côté, les archivoltes, dont une est garnie de feuilles de chêne opposées. Les chapiteaux sont fort élégants.

Une tour moderne, ajoutée à l'extrémité occidentale de l'église, sert de vestibule et précède cette porte. Elle se termine par une espèce de coupole, couverte d'ardoises.

On voit dans le chœur, du côté de l'Evangile, une tombe en pierre, sur laquelle on lit : *Ici git noble homme François de Coulibœuf en son vivant seigneur de Morteaux, lequel décéda le deuxième jour de mars 1593 et demoiselle Françoise de Morteaux sa femme laquelle décéda le premier jour d'octobre 158.... (dernier chiffre effacé).*

Les vers suivants sont au-dessous des figures, gravées au trait, des deux époux :

UN LIT VIVANT CONTINT L'HOMME ET LA FEMME ENSEMBLE,
UNE FOY LES LIAT AU SACREMENT D'AMOUR
LA MORT LES SÉPARA NON PAS EN UN SEUL JOUR
MAIS UN MÊME TOMBEAU ORES LEURS CORPS ASSEMBLE
VEUILLE L'ÉGLISE DE DIEU QUI LES AVAIT LIÉS
RENDRE LEURS DEUX ESPRITS AU CIEL APPAREILLÉS.

La voie romaine, appelée *chemin Haussé,* passe sur le territoire de Morteaux, à l'est du bourg désigné, sur la carte de Cassini, sous le nom de *rue de Morteaux*. La voie était, à Morteaux, comme je l'ai vue ailleurs, notamment à Baron, près de Caen, composée d'un agger de petits cailloux calcaires et fortement serrés, reposant sur une espèce de stratumen, formé de pierres plates rangées avec soin.

Coulibœuf.—Tout près de Morteaux se trouve Coulibœuf, chef-lieu du canton.

L'église de Coulibœuf est peu digne d'intérêt. Les murs de la nef offrent quelques parties de maçonnerie en arêtes de poisson. Au nord, il existe une porte cintrée, aujourd'hui bouchée. Les fenêtres de l'édifice sont ogivales, et quelques-unes subtrilobées. A droite, dans la nef, on voit une crédence avec une arcade, surmontée d'un petit pinacle orné de crochets.

L'ancienne tour, dont les fondements laissaient voir des arêtes de poisson, vient d'être remplacée par un clocher sans caractère.

Il y avait sans doute à Coulibœuf un manoir féodal; mais on n'en connaît pas la position. Cependant, en 1780, on construisit, sur l'emplacement d'un ancien château défendu par des douves, des fossés et un pont-levis, le nouveau château, qui devint la résidence de la famille d'Oilliamson :

peut-être cet ancien château avait-il remplacé le manoir féodal. Ce qui reste aujourd'hui du château moderne date de 1780.

Ce château était orné de colonnes. Le juge de paix tient ses audiences dans la partie qui subsiste.

Ailly.—Tout près de Couliboeuf est *Ailly*, sur la rive gauche de la Dive.

La petite église d'Ailly est romane ; elle offre des contreforts plats, des modillons grimaçants. Plusieurs fenêtres ont été agrandies et dénaturées ; une porte romane existait du côté du sud, dans le mur latéral du chœur ; elle a été supprimée.

Le chœur a été voûté vers la fin du XIIIe siècle ; la nef ne l'est pas.

Il y avait anciennement, à Ailly, une chapelle de tous les Saints, qui avait été donnée par Simon d'Ailly, du consentement de Robert de Courcy. C'était le prieuré du Pont-Angot, qui dépendait de l'abbaye de St-Pierre-sur-Dive.

Le château d'Ailly appartient à M. le baron de Vauquelin des Chênes, membre de la Société française pour la conservation des monuments, riche propriétaire qui a fait faire de notables progrès à l'agriculture dans son canton, et devancé, dans l'adoption des méthodes raisonnées, la plupart des agriculteurs du département.

Le château d'Ailly est peu important, mais agréable et près de la Dive. On voit dans les jardins une allée de beaux maronniers, qui furent plantés en 1700.

Vicques est sur la rive opposée de la Dive.

L'église de Vicques est moderne ; elle a été construite

en 1734. Auparavant, l'église paroissiale était plus éloignée de la rivière, à l'est de l'église actuelle, sur le bord du chemin de Trun, qui était probablement la voie romaine. Le village *vicus* était près de l'église; mais, dans la suite, comme je l'ai remarqué dans beaucoup d'autres localités, les maisons se rapprochèrent de l'eau, toujours nécessaire pour les usages de la vie, et le centre du village fut déplacé. Pour remettre l'église au centre de la paroisse, un curé, M. de Corday, fit raser l'ancienne et reconstruire celle qui existe. Elle est petite, sans intérêt, et ne sert plus au culte, la paroisse étant réunie à Bernières.

Il existait autrefois à Vicques une chapelle de St-Roch, que l'on trouve indiquée sur la carte de Cassini; mais, en 1734, elle a été réunie à l'église paroissiale, quand on a transféré celle-ci là où elle est aujourd'hui.

Dans le château existe une chapelle de Ste-Marie, qui peut dater de la fin du XVI[e] siècle ou des premières années du XVII[e].

La cloche porte le nom de *François de La Moricière, seigneur de Vicques, chevalier de l'Ordre du Roi*; elle fut fondue en 1601.

Il arriva, à Vicques, une fâcheuse catastrophe en 1626 : Jacques de La Moricière, seigneur de Vicques, doyen du chapitre de la cathédrale de Bayeux depuis 1610, et fils de celui dont le nom est sur la cloche, était à son château de Vicques, lorsque, passant au Pont-Angot, sur la Dive, il rencontra le sire d'Oilliamson, seigneur de Villerville, avec lequel il avait eu plusieurs fois des discussions. La querelle se renouvela, ils en vinrent aux mains; le doyen tira un coup de pistolet sur le sire d'Oilliamson, et l'étendit mort ; un domestique, qui suivait son maître, eut le même sort.

Le doyen se réfugia ensuite au prieuré des Moutiers, au Perche, où Mgr d'Angennes, évêque de Bayeux, faisait sa résidence ; il y resta jusqu'à ce que cette malheureuse affaire fût arrangée.

Quelque temps après, passant à St-Pierre-Canivet, près de Falaise, enveloppé dans son manteau, il fut tué lui-même, d'un coup de fusil, par des hommes qui le prirent, dit-on, pour une autre personne avec laquelle ils avaient eu des démêlés. Son corps fut rapporté à Vicques, dont il était seigneur, et inhumé dans un caveau qui existait dans le chœur, du côté de l'Evangile. Son épitaphe a existé dans cette église jusqu'au moment où elle a été démolie pour être reconstruite où elle est à présent (1). Le doyen de La Moricière avait passé une partie de sa jeunesse à Rome et était d'un caractère très-vif; mais il était chéri du chapitre. Il avait eu quelques discussions d'amour-propre avec l'évêque, Mgr d'Angennes, à cause, dit un manuscrit, *des airs qu'il se donnait et des prérogatives qu'il réclamait comme doyen, et qui tendaient à diminuer celles de l'évêque à son profit.*

Il avait succédé à son oncle dans le décanat, par suite de la résignation qu'il en avait faite en sa faveur.

Louvagny.—Un peu plus loin, dans la campagne, se trouve Louvagny, dont l'église offre peu d'intérêt.

Au mois de mai 1651, Louis XIV, en faveur de François de Beaurepaire et de son fils Henry, érigea Louvagny en plein fief de haubert, auquel fut réuni, à cet effet, le fief et terre noble de Jort. « En même temps, il fut permis, pour » la décoration dudit fief, de bâtir un château. »

(1) Renseignements puisés dans les notes manuscrites de l'abbé Hébert.

Le même François de Beaurepaire fit bâtir la chapelle qui est accolée au chœur de l'église de Louvagny, ainsi que le caveau qui est au-dessous, et dans lequel il fut inhumé.

Une note généalogique, sans indication de titres et de pièces justificatives, établit, depuis le XIIIe siècle, les alliances des Beaurepaire avec diverses familles dont les armoiries sont peintes à la voûte de la chapelle.

La famille des Beaurepaire portait, d'abord, le nom de Gauthier; ils obtinrent de Charles IX, en 1561, l'autorisation de prendre le nom de Beaurepaire, qui était celui de leur mère.

Plusieurs membres de la famille se sont distingués depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours; l'un d'eux devint gentilhomme de la chambre de Henri IV. En 1693, Henri de Beaurepaire fut tué au combat de Tongres.

Un de leurs descendants, M. le comte de Beaurepaire, inspecteur divisionnaire de l'Association normande, a, pendant trente ans, rempli d'importantes fonctions diplomatiques. Ministre plénipotentiaire de France à Cassel, en 1830, il avait auparavant été chargé d'affaires près des Cours de Constantinople, de Madrid et de Londres.

M. de Beaurepaire a publié d'intéressants mémoires.

Depuis son retour à Louvagny, au château de ses ancêtres, il encourage l'agriculture; il a pris part aux travaux de toutes les Sociétés savantes et littéraires qui existent dans la province.

Le château de Louvagny a été lithographié dans la Statistique de l'arrondissement de Falaise; il était entouré de douves, et une tour s'élève à l'un des angles. Toutefois les

parties les plus anciennes ne remontent pas au-delà du temps de Louis XIV.

Un parc, clos de murs, entoure le château ; c'est un des plus vastes du pays : il a plus de 100 hectares d'étendue. M. le comte de Beaurepaire y a fait des travaux importants, et transformé en herbages des terres précédemment labourées. On y voit la porte romane de l'églisede Pont.

Bernières est sur le bord de la Dive, rive gauche.

L'église date, en partie, de 1774 ; mais on a conservé la porte occidentale, qui est romane. Les moines de Marmoutiers possédaient des droits à Bernières et dans plusieurs communes voisines, par suite des donations faites au prieuré de Perrières par les seigneurs de Courcy, qui en étaient fondateurs. J'ai publié, dans ma Statistique monumentale du Calvados, une charte curieuse concernant les concessions faites par les seigneurs à l'abbaye de Marmoutiers, tant à Bernières qu'à Ste-Anne d'Entremont.

Jort, que l'on trouve après Bernières, est une localité fort intéressante par les antiquités romaines qu'on y a trouvées. Plusieurs voies venaient y aboutir, savoir : le chemin Haussé de Vieux à Exmes, que nous avons indiqué dans la campagne de Caen et de Falaise ; un chemin romain que nous avons reconnu à Escures et à Grisy ; et d'autres chemins moins importants, qui devaient néanmoins être très-anciens.

L'église de Jort se compose d'une nef garnie de bas-côtés, d'un transept et d'un chœur rectangulaire ; elle appartient, dans son ensemble, au roman de transition.

Voici la façade occidentale, partie la plus remarquable

de l'édifice, par son élégance et sa simplicité. Une seule fenêtre surmonte la porte principale. Celle-ci, encadrée de



Victor Petit, del.

FAÇADE OCCIDENTALE DE L'ÉGLISE DE JORT.

trois archivoltes, offre des détails finement sculptés; mais

elle a été regrattée. Le centre de cette porte appartient à nne restauration qu'il est facile de distinguer, et qui remonte peut-être à la fin du XVIe siècle.

L'intérieur de la nef a peu d'intérêt; les arcades reposent sur des colonnes monocylindriques ; elles sont de forme ogive, surmontées chacune d'une fenêtre éclairant la nef principale.

La tour centrale a un toit à double égout, couvert en tuiles ; des reprises ont été faites en sous-œuvre sous ce clocher. Les chapelles du transept, qui sont voûtées, sont percées l'une et l'autre d'une fenêtre flamboyante, qui a remplacé la fenêtre primitive plus étroite. L'ogive se dessine dans l'arcade triomphale donnant accès au chœur ; elle est ornée d'une garniture de losanges formées par deux rangs de zigzags opposés.

Jort possédait, au moyen-âge, une léproserie ou maladrerie, qui subsistait encore en 1646, et dont, chose étonnante, on ne connaît plus l'emplacement aujourd'hui.

Au XIe siècle, le seigneur de Jort accompagna le duc Guillaume à la conquête de l'Angleterre. Robert Wace le cite en même temps que le baron de Courcy, son voisin, parmi ceux qui se battirent avec le plus d'acharnement à la journée d'Hastings :

CIL DE CORCI ET CIL DE JORT
I UNT CEL JOR MAINT ENGLÈS MORT (1).

Lesceline, comtesse d'Eu, qui fonda le monastère de St-Pierre-sur-Dive, était suzeraine de Jort, au moins en partie. Richard de Courcy donna, de son consentement, au

(1) Roman de Rou, t. II, p. 245.

couvent de St-Pierre, des biens qu'il possédait à Jort et à Pont ; Raoul de Montpinçon, échanson du duc Guillaume, donna à St-Evroult trois moulins qu'ils possédait à Jort.

Je ne sais quelles familles ont possédé la seigneurie de Jort depuis le XIIe siècle; nous avons vu qu'au XVIe siècle elle appartenait aux Gaultier de Beaurepaire.

Antiquités romaines.—Jort renferme un assez grand nombre de débris romains dans la partie qui avoisine la Dive, depuis le pont jusqu'au chemin de Courcy, et en suivant la grande rue de Jort depuis la route de St-Pierre-sur-Dive jusqu'au-delà de l'église. On n'y avait encore fait aucune attention, lorsque les terrassements que nécessita l'établissement de la route départementale de St-Pierre-sur-Dive à Falaise mirent à nu, il y a vingt-cinq ans, un certain nombre de débris de poteries, des briques à rebords, des ossements humains qui furent observés et signalés par divers antiquaires, notamment par M. Lambert ; mais ce ne fut que dix ans plus tard qu'on reconnut l'importance de la localité.

Alors plusieurs particuliers firent dans leurs jardins, depuis la grande route jusqu'à l'église, des défoncements qui produisirent une très-grande quantité de débris. Le sieur Campoger fouilla son jardin avec un soin tout particulier ; il recueillit une quantité considérable de poteries et d'objets divers qui figurent dans diverses collections. J'avais encouragé les recherches de cet habitant de Jort, et j'avais visité ses fouilles. Je publiai sur leur résultat une note qui mentionne les objets principaux trouvés sur ce point, objets identiques avec ceux qui furent exhumés chez d'autres propriétaires, notamment dans le jardin situé au-

dessous de l'église, et qui a été creusé et défoncé comme celui de M. Campoger.

Pont.—Le château de Pont, situé au milieu de bosquets et de belles prairies, sur les bords de la Dive, est considérable et moderne ; il appartenait, il y a vingt ans, à la famille de Béville de Pont, qui l'a vendu à M. de Vermenoux. Ce dernier l'a vendu lui-même, il y a neuf ans, à M. Bruce What, savant philologue anglais qui, après divers voyages, est venu se fixer dans ce pays.

L'église de Pont a été démolie.

Perrières.—Si nous nous écartions de la Dive jusqu'à une distance de 3 kilomètres dans la direction du N.-O., nous trouverions le prieuré de Perrières, dont l'église, les granges et quelques bâtiments présentent beaucoup d'intérêt sous le rapport archéologique.

Le prieuré est situé sur un monticule de grès ; il était entouré de murs comme une place forte, et protégé par un ruisseau, un étang et un vallon.

La porte d'entrée, vers l'étang, est pittoresque, et doit dater du commencement du XIII[e] siècle. Après l'avoir franchie, on voit, dans la cour, la grange aux dîmes et les bâtiments du prieuré.

Derrière ceux-ci est l'église ; elle était considérable, composée d'une nef romane qui, dans l'origine, avait des bas-côtés, mais qui n'en a plus aujourd'hui, d'un transept et de trois absides ; l'abside principale correspond à la grande nef, les deux autres à l'extrémité des bas-côtés.

La figure ci-après montre la disposition et le style des absides. Il est facile de reconnaître qu'elles sont de deux

époques : l'abside méridionale et la partie basse de l'abside



V. Petit del.

ABSIDE DE L'ÉGLISE DE PERRIÈRES.

magistrale *sont romanes;* l'abside centrale fut considérablement exhaussée à la fin du XIII[e] siècle ou au XIV[e].

On y perça les fenêtres ogivales très-allongées à deux baies et à broderies au sommet, qu'on y voit ; l'abside du bas-côté nord est percée d'une fenêtre pareille ; elle a dû être retouchée dans le même temps. Le transept nord et une partie du centre sont du XVI[e].

L'intérieur de cette partie de l'ancienne église *(le chœur et le transept)* ne sert plus au culte ; on y resserre les moissons d'une ferme voisine. Quand elle n'est pas pleine de blé, on peut apprécier l'élégance des chapiteaux et la hardiesse des voûtes. Plusieurs chapiteaux avaient été dorés ; les moines durent, et les vestiges qui subsistent le prouvent, décorer avec luxe ce chœur qui était leur église particulière. La nef était alors, comme aujourd'hui, réservée au service de la paroisse, et a toujours été plus simple. A l'extérieur, elle se distinguait par des modillons, des contreforts plats, des fenêtres à plein-cintre. Chaque travée, percée d'une fenêtre, correspondait à une des arcades des bas-côtés.

La grange aux dîmes, dans la cour, sur le bord de l'étang, est, je crois, la partie la plus curieuse de ce groupe de constructions qui formaient l'ancien prieuré de Perrières ; elle offre, comme plusieurs autres granges d'abbaye, une grande nef et des bas-côtés abrités par un énorme toit. Les murs sont de transition (fin du XII[e]), et les arcades de la grande nef, au nombre de six de chaque côté, reposent sur des colonnes monocylindriques, à chapiteaux ornés de feuilles, et dont les bases se rattachent au socle par des pattes.

Cette belle grange, qui pouvait contenir plus de 40,000

gerbes de blé, avait près de cent pieds de longueur. Elle



V. Petit del.

GRANGE DE PERRIÈRES (XIIe siècle).

appartient aujourd'hui à deux propriétaires, et a été divisée par un mur sur la largeur. La partie donnant sur la cour, que nous avons figurée, appartient à Mme Poignant, dont la ferme est à peu de distance.

Il paraît qu'au XIIIe siècle, les moines de Marmoutiers, qui occupaient le prieuré, n'étaient pas d'une conduite très-exemplaire ; car Odon Rigault, archevêque de Rouen, qui y coucha en 1255, a consigné un paragraphe concer-

nant deux moines qu'il y trouva, et dont la conduite était de nature à mériter une admonestation sévère. Voici le passage du journal d'Odon Rigault :

« Ipsa die pernoctavimus apud Perrerias cum expensis
» prioratus. Summa C. III solidi, X denarii.

» III Idus Januarii monuimus duos monachos majoris
» monasterii ibi residentes, eorum priore absente, licet
» essent exempti, ut ita se gererent dum morarentur in illo
» prioratu , ne infamia de eorum vita ad aures nostras de-
» veniret. Quia ratione delicti in nostra provincia perpe-
» trati, contra ipsos procederemus, prout dictaret ordo
» juris. »

Les environs du prieuré sont rafraîchis par un ruisseau qui prend sa source à peu de distance, et qui, après avoir parcouru tout l'espace occupé par le grès, finit par se perdre entre cette roche et les couches calcaires qui lui succèdent. De là il se rend, selon toute apparence, dans la Dive par des voies souterraines.

Le ruisseau de Perrières met en mouvement deux moulins: l'un qui est à la porte de l'abbaye, sous l'étang; l'autre à l'extrémité de la paroisse, au Breuil, près de l'endroit où le courant disparaît. Ces deux moulins sont mentionnés dans les anciennes chartes du prieuré.

De Perrières on voit, à 2 kilomètres, vers le sud, une grande partie du *Mont d'Eraines*, éminence assez remarquable qui offre beaucoup d'analogie avec quelques plateaux de la Bourgogne appartenant à la même formation géologique, c'est-à-dire à la *grande oolite*. Le plateau du Mont d'Eraines, presque dépourvu de plantations et aujourd'hui assez aride, était pourtant habité sous la domination ro-

maine. On y a trouvé, près du Mesnil-Soleil, vers le S.-O., des vestiges d'une construction très-importante, ornée de marbres; et, à l'extrémité opposée, M. le baron de Vauquelin a découvert neuf casques en cuivre, qui paraissaient remonter aux temps mérovingiens. Plusieurs plantes rares ont été signalées par M. de Brébisson comme se trouvant sur le Mont d'Eraines.

Vendœuvre est sur la rive gauche de la Dive. Le château, situé agréablement, a été construit, vers 1751, par le grand-père du propriétaire actuel, M. le comte de Vendœuvre, dont le père a été maire de Caen. C'est un des châteaux modernes les plus élégants du département. M. de Vendœuvre a successivement lui-même occupé les fonctions de maire de Caen et de préfet dans plusieurs départements importants, notamment dans la Vienne, l'Ille-et-Vilaine et la Moselle.

L'église de Vendœuvre est en forme de croix latine. Le chœur et le centre du transept appartiennent à la première époque ogivale; les chapiteaux des colonnes sont bien traités et ont une grande analogie avec ceux de plusieurs églises de la contrée. Le chœur est voûté; les chapelles du transept sont plus récentes. Celle du sud est de l'an 1670; ce que nous apprend l'inscription gravée sur la porte.

La nef est moderne aussi bien que la tour, de forme bizarre, qui surmonte le transept, et dont une grande partie est en charpente et couverte d'ardoises.

Morières est située presque en face de Vendœuvre, sur la rive opposée.

L'église présente un parallélogramme rectangulaire. Le

portail occidental de la nef, surmonté d'un petit dôme ou tour en forme de cloche, est de 1769. Le reste de la nef est plus intéressant. Une partie du mur méridional est construit en arêtes de poisson, et l'on y voit une porte romane avec archivolte ornée de zigzags.

Plus loin, sur la rive gauche, est *Grisy*.

L'église, dont nous donnons une esquisse, appartient, en



V. Petit del.

ÉGLISE DE GRISY.

grande partie, au style ogival primitif; le chœur, qui paraît

du XIIIe siècle, a des voûtes du XVe. Le portail occidental de la nef est roman de transition, avec archivolte garnie de plusieurs rangs de zigzags. Une autre porte, dans le mur septentrional de la nef, offre l'inscription suivante sur son archivolte, en caractères gothiques :

lan mil cccc lxxx III

IIe jour de mai. *(Suivent d'autres mots illisibles.)*

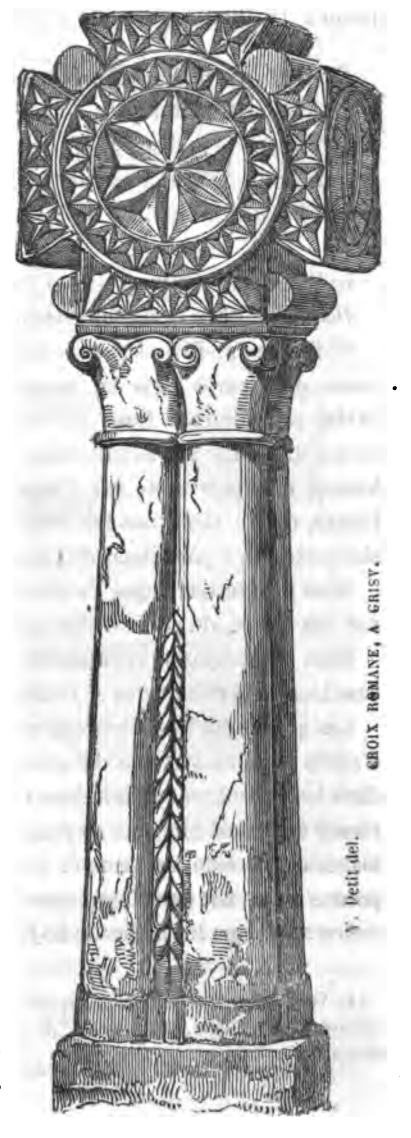
Je suppose qu'il s'agit de la date de cette porte, qui serait ainsi de 1483.

La tour paraît aussi du XVe siècle; elle est accolée à l'église entre chœur et nef, et se termine, comme le montre mon dessin, par un parapet crénelé qui lui donne l'aspect d'un petit donjon, et qui ne doit pas être antérieur à la fin du XVIe siècle ou au XVIIe.

Une voie romaine arrive à Grisy, après avoir suivi le bord d'une vallée sèche inclinée vers la Dive. Elle vient se joindre au chemin qui conduit de Grisy à Vendœuvre. Au point de jonction des deux routes, qui est aussi le point de séparation des deux communes, et sur le côté droit de la voie, on remarque une croix romane fort curieuse, que M. de Brébisson et M. Galeron ont signalée, et dont voici un dessin très-exact de M. Victor Petit. Ce petit monument se compose d'une croix grecque, ornée, au centre, d'un fleuron et d'un cercle garni de moulures, portée sur quatre colonnes en faisceau ; le tout est taillé dans le même bloc de pierre calcaire, et d'un seul morceau.

Cette croix date du XIIe siècle, et c'est un monument unique dans le département. Je ne connais pas de croix de chemin ni de croix de cimetière aussi ancienne ni aussi remarquable d'exécution. Celle-ci, qui servait de limite entre deux communes, n'a jamais été déplacée ; et, quoique un peu inclinée, elle est très-solidement engagée dans la terre.

Le château de Grisy appartient à M. de Brévedent. Ce château se compose de constructions irrégulières qui dominent une cour, au milieu de laquelle est une pièce d'eau. La façade est de 1702 ; mais le pavillon de droite est plus ancien et remonte au XVIIe siècle ou à la fin du XVIe. Les dépendances du château s'étendent



V. Petit del.

CROIX ROMANE, A GRISY.

jusqu'à la Dive, qui coule à peu de distance.

Carel est un village entre Morières et St-Pierre-sur-Dive. Le joli château qu'on y voit, entouré de douves pleines d'eau, rappelle la disposition des châteaux sous Louis XIII et sous Louis XIV. Il appartient à Mme de Beauval, tante du savant botaniste Alph. de Brébisson.

La Dive sépare St-Pierre-sur-Dive de Donville.

Donville n'offre rien d'intéressant; l'église est moderne.

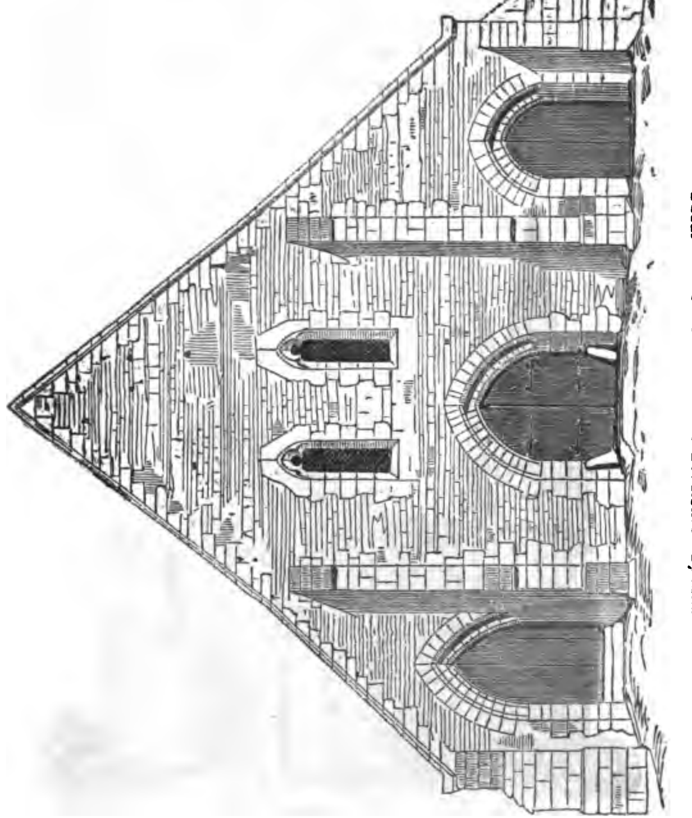
St-Pierre-sur-Dive est une localité importante, dont nous avons déjà parlé dans la Statistique routière de Caen à Orbec par Livarot. Nous renvoyons à ce que nous en avons dit, page 233 et suivantes. — Nous ajouterons seulement quelques mots sur l'importance du marché de St-Pierre, qui se tient tous les lundis; c'est un des plus considérables du département du Calvados.

Nous profiterons aussi de ce rappel pour présenter une vue des halles, du côté où elles sont le plus anciennes.

Elles se composent, comme on le voit, de trois nefs, accessibles par trois portes et recouvertes par le même toit.

Les grands édifices, élevés au moyen-âge, étaient disposés d'après le même système. Le plan de la basilique, reproduit dans les églises, se reflétait dans tous les édifices destinés à réunir un grand concours de peuple, et aussi dans les grands magasins, comme les granges d'abbayes. Nous avons vu la preuve de ce fait dans la grange de Perrières; nous la retrouverons dans les halles de St-Pierre (1).

(1) Voir, pour plus de détails sur ce fait, le tome II de mon Abécédaire d'archéologie, et le tome V de mon Cours d'antiquités monumentales.




ENTRÉE PRINCIPALE DES HALLES DE SAINT-PIERRE.

Nous pouvons nous rembarquer près du pont sur lequel passe la route de Caen , et, laissant notre barque suivre le courant, nous arriverons bientôt à Bretteville, sur la rive droite; puis, sur la rive gauche, à Thiéville.

Thiéville.—L'église de Thiéville doit avoir été construite

à la fin du XIIIe siècle. Sa jolie porte occidentale et sa rosace sembleraient l'annoncer; mais ce sont les seuls caractères qui nous permettent de lui supposer cette date. Les murs latéraux, repris en sous-œuvre ou cimentés à diverses re-



ÉGLISE DE THIÉVILLE.

prises, ne peuvent apporter de lumière. Toutefois, ils sont encore garnis de contreforts, qui pourraient être de l'époque que j'indique. Le chœur vient d'être allongé.

La porte dont je parlais est garnie de tores et d'une

guirlande de feuilles de chêne réunies par leurs extrémités et formant une guirlande simple, mais du meilleur goût. La rosace est entourée d'un chapelet de fleurons crucifères d'un beau relief.

Reste la tour latérale au nord. Une tradition rapporte qu'elle a été construite il y a 400 ans, et même, selon quelques-uns, 450 ans.

Je pense, en tout cas, que la balustrade a été refaite, et il est douteux pour moi que la pyramide soit de ce temps. Je la crois moins ancienne.

Près de l'église est l'habitation de M. Aumont-Thiéville, ancien député; il y reste encore des choses curieuses. En



entrant à droite, on y voit une arcade et un escalier, reste

d'une construction plus considérable, qui annonce le commencement du XIVe ou la fin du XIIIe siècle. Le manoir du fond de la cour a encore une tourelle que j'ai fait graver.

On m'a assuré que M. Aumont-Thiéville, auquel nous recommandons la conservation de tous ces débris, possède un grand nombre de pièces intéressantes dans le chartrier de son château.

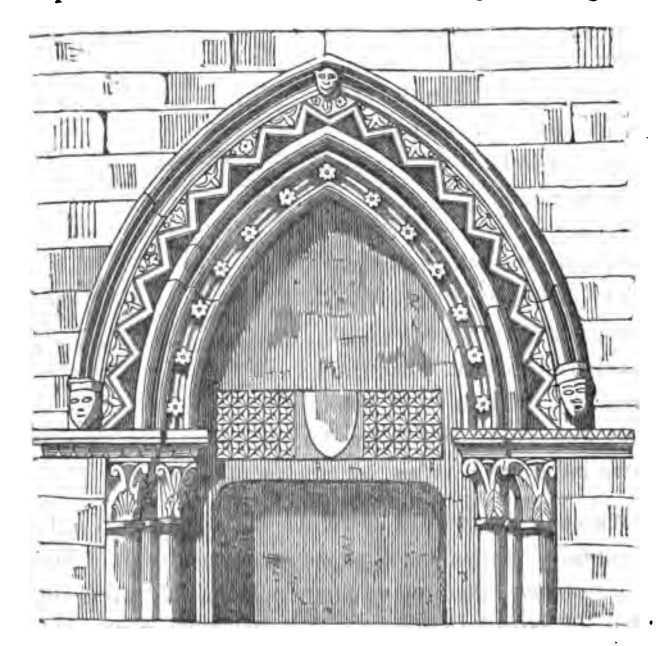
Ouville-la-Bien-Tournée. — Sur mon rapport, feu M. Target avait attribué à l'église d'Ouville le quart des 2,000 fr. votés, il y a dix ans, par le Conseil général du Calvados pour la conservation des monuments anciens du département ; ces 500 fr. ont été employés en travaux de consolidation. Le pourtour de l'édifice a été dégagé des terres du cimetière, et des rempatements ont été commencés. Cette réparation était d'une urgente nécessité ; il en reste bien d'autres à faire, et les murs latéraux du chœur ne peuvent être refaits dans les parties où la poussée des voûtes les a ébranlés, sans des frais considérables.

L'église mérite, du reste, la sollicitude du Gouvernement, et je l'ai recommandée à M. Danjoi, chargé des importants travaux exécutés à la cathédrale de Lisieux.

Le chœur, plus ancien que la nef, est vraisemblablement de la première moitié du XIIIe siècle et d'une grande élégance ; les fenêtres, en lancettes, ont des archivoltes garnies de zigzags, moulures que l'on retrouve sur une porte latérale au sud, dont voici l'esquisse.

Le bandeau de cette porte est couvert d'étoiles, et porte au centre un écusson sans armoiries, vraisemblablement sculpté après coup. Une charmante garniture de feuilles entablées supporte la corniche ; on voit sortir de ces feuil-

lages des têtes d'hommes et d'animaux sculptées avec beaucoup de délicatesse. Je les ai fait mouler en plâtre, craignant



Porte à l'église d'Ouville.

qu'elles ne viennent à disparaître, si l'on entreprend la construction de la partie supérieure du mur.

On a placé dans l'église des autels corinthiens qui débordent dans l'arcade séparant le chœur de la nef. Des travaux plus anciens sont également à regretter.

Percy, dont les maisons forment une agglomération au centre de la plaine, entre St-Pierre et Mézidon, a son église en partie du XIII[e] siècle. On y voit une voûte en bardeaux de chêne, qui avaient été peints de manière à offrir des

dessins dans le genre de ceux que voici.

Une voie romaine traverse Percy, et se rend, par Vendœuvre et Grisy, à Jort. On a trouvé des tombes en pierre à Percy, sur le bord de cet ancien chemin.

Botanique. — Les terrains marécageux qui se trouvent sur le territoire de Percy, rive gauche de la Dive, renferment des plantes dont M. Morière a dressé le catalogue, et que nous allons indiquer, d'après lui, aux botanistes. Ce sont, entre beaucoup d'autres, les espèces suivantes :

Marais de Plainville et de Percy.—*Drosera longifolia*, L.; *Parnassia palustris*, L.; *Gentiana pneumonanthe*, L.; *Utricularia minor; Pinguicula vulgaris*, L.; *Pinguicula gypsophila*, Wall; *Pinguicula Lusitanica*, L.; *Potamogeton Hornemanni*, Mey.; *Cirsium tuberosum*, All.; *Alisma ranunculoïdes*, L.; *Spiranthes æstivalis*, Rich.; *Liparis Loeselii*, Rich.; *Cladium mariscus*, R. Brown; *Scirpus glaucus*, L.; *Scirpus beotryon*, Ehrn; *Heleocharis uniglumis*, Rich.; *Carex Hornschuchiana*, Hop.; *Carex cœspitosa; Festuca arundinacea*, Schreb.; *Briza lutescens*, de Bréb.; *Chara aspera*, Willd.; *Nitella tenuissima*, Kütz.

Dans quelques-unes des communes que nous avons déjà parcourues, M. Morière cite d'autres plantes qu'il croit bon de signaler aux botanistes.

Ainsi il indique :

A Jort.—*Podospermum laciniatum*, D. C.

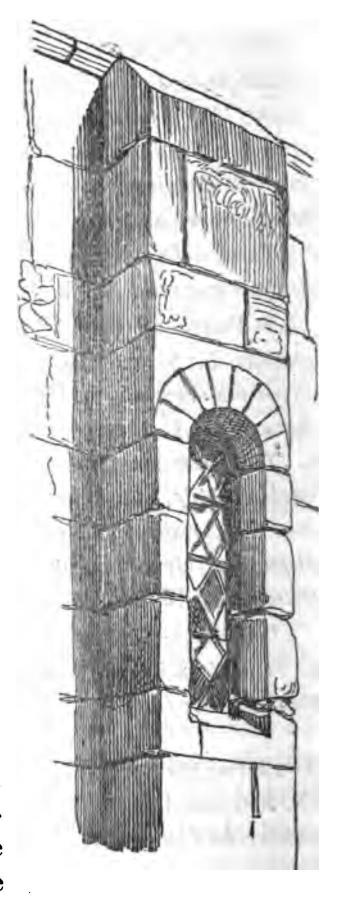
Au Mont-de-Grisy.—*Anemone pulsatilla*, L. ; *Ononis columme*, All.; *Brunella grandiflora*, Mœnch.; *Globularia vulgaris*, L. ; *Seseli Libanotis*, Koch. ; *Euphorbia Gerardiana*, Jacq.; *Phalangium ramosum*, Lam. ; *Carex humilis*, Leyss.; *Sesleria cœrulea*, Ard.

A Carel.—*Fumaria parviflora*, Lam.; *Lactuca saligna*, L.; *Gentiana amarella*, L.; *Verbascum lychnitis*, L.

A St-Pierre-sur-Dive.—*Thalictrum minus* , L. ; *Adonis æstivalis*, L.; *Sinapis alba*, L.; *Erysimum cheiranthoïdes*, L.; *Erysimum orientale*, R. Br.; *Linum angustifolium*, Huds. ; *Malva alcœa*, L.; *Lathyrus tuberosus*, L.; *Lathyrus hirsutus*, L. ; *Tordylium maximum*, L. ; *Senecio erraticus*, Bert. ; *Leontodon hostile*, L. ; *Orobanche ramosa*, L. ; *Teucrium scordium*, L.; *Aristolochia clematitis*, L.; *Schœnus nigricans*, L.; *Alopecurus fulvus*, Sm. ; *Ophioglossum vulgatum*, L. ; *Chara contraria*, A. Braun.

A Donville.—*Thalictrum minus*, L. ; *Gentiana amarella*, L.; *Verbascum Lychnitis*, L. ; *Teucrium botrys*, L.; *Stellera passerina*, L.; *Euphorbia Gerardiana*.

On arrive bientôt à *Plainville*, dont le château appartient à M. Bouquerel de Plainville, ancien officier de cavalerie, membre de l'Association normande; puis à *Ecajeul*, dont l'église romane présente, malgré les altérations qu'elle a subies, un certain intérêt par sa porte occidentale et ses petites fenêtres, dont une, du côté du nord, s'ouvre dans un contrefort. J'en ai indiqué la cause dans le 2e volume de ma Statistique monumentale, en parlant de l'église de Saint-Laurent, à Falaise, qui présente le même fait.



Il existe aussi, à Ecajeul, un manoir, également du XVI[e] siècle, très-bien conservé, et qui a été dessiné par M. Bouet.

L'abbaye de Sainte-Barbe possédait des terres à Ecajeul et à Plainville. Le cartulaire de ce prieuré, analysé par M. d'Anisy et publié dans le tome VII des Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie, mentionne les donations faites dans ces deux communes en faveur de Ste-Barbe.

St-Pierre-du-Breuil.

L'église de St-Pierre-du-Breuil offre encore un exemple de ce style ogival de transition, dont les campagnes de Caen et de Falaise sont si riches, et dont on ne saurait préciser absolument les dates. Si j'adopte pour horizon chronologique de la plupart d'entre elles le commencement ou, pour plus d'exactitude, la première moitié du XIII[e] siècle, je conviens qu'on pourrait souvent tout aussi bien les rapporter à la fin du XII[e]. Je penche pour le XIII[e], en considérant le retard qui dut exister dans nos campagnes et la tendance naturelle à

conserver les anciennes traditions artistiques. D'ailleurs, si l'ogive romane se montre encore çà et là avec les zigzags et les ornements du XIIe siècle, on voit pourtant que le style ogival primitif domine, et que les moulures romanes ne sont plus là, si je peux parler ainsi, que des réminiscences.

L'église du Breuil était en forme de croix, avec une tour carrée au centre du transept, terminée par une toiture en bois. Le corps de l'église est ancien. On y a ajouté, au XVe siècle, un porche en avant de la porte principale de la nef, qui s'ouvrait dans le mur méridional, près de l'extrémité occidentale.

Plus tard, probablement au siècle dernier, deux petites chapelles symétriques ont été ajoutées près du sanctuaire, au nord et au sud, de manière à former un second transept, ce qui donne au plan de l'église une forme insolite ; mais, en faisant abstraction de ces additions modernes, on lui retrouve bientôt la forme ordinaire.

Le chœur et les transepts sont voûtés en pierre; la nef ne l'a point été.

Deux jolies portes de forme ogive, ornées de zigzags, de tores et d'une bordure de têtes de clous, s'ouvraient dans le chœur, l'une devant l'autre, au sud et au nord, immédiatement après les chapelles du transept : l'une d'elles (celle du nord) est murée et cachée par un lierre; l'autre est toujours fermée d'une porte en bois.

Ste-Barbe.—L'abbaye de Ste-Barbe, qui faisait partie du diocèse de Lisieux, fut d'abord fondée, vers l'an 1068, dans l'église Saint-Martin d'Ecajeul, par Odon Stigand, seigneur du lieu. Le duc Guillaume-le-Conquérant confirma cette fondation.

En 1128, Rabel, fils de Guillaume, chambellan de Tancarville, qui avait épousé Agnès, héritière des biens du fondateur de ce prieuré, confirma lui-même cette donation, et donna à Ste-Barbe toute la terre qu'il possédait au-dessus de la Dive. Ce fut probablement à cette époque que l'abbaye fut bâtie où elle se trouve, et qu'elle se développa sur le coteau qui domine la rive droite de la Dive.

Il ne reste plus de cette abbaye, qui possédait un très-grand nombre de prieurés dans cette contrée, que quelques-unes des constructions qui entourent la première cour, celle qui était consacrée à l'exploitation agricole. C'est une ferme appartenant à M. Jonquoy, membre du Conseil général. On montre l'emplacement de l'église et des cloîtres, qui, je crois, étaient modernes, à en juger par les pans de mur que j'ai vus debout, il y a quelques années (1).

Le prieuré de Ste-Barbe était de l'ordre de St Augustin ; il avait, dans les derniers temps, passé aux mains des Jésuites.

On avait amené jusque dans l'enceinte de l'abbaye de Ste-Barbe un bras de la Dive, qui, en même temps qu'il fournissait ses eaux pour les besoins de l'établissement, arrosait les beaux herbages situés devant la porte d'entrée.

De St-Pierre à Mézidon, les terres situées sur la rive droite de la Dive offrent des pâturages, au lieu que, sur la rive gauche, ce sont des terres labourées. Cette différence tient à la nature géologique du sol, qui est calcaire sur la rive gauche et dépend de la plaine oolitique, tandis que, sur la rive droite, l'argile de Dives ou d'Oxford produit un sol frais ondulé, qui convient mieux aux herbes.

(1) Voir ma Statistique monumentale du Calvados, tome IV.

A partir de Mézidon, la Dive entre complètement dans la région herbifère (Voir ma carte agronomique du Calvados); et, s'il y a des labours sur quelques points, à un niveau peu élevé au-dessus du fleuve, les prairies dominent partout.

Mézidon, *Mansio Odonis*, lieu où résidait, au XI[e] siècle, Odon Stigand, riche seigneur qui fonda le prieuré de Ste-Barbe, est aujourd'hui le chef-lieu d'un canton important de l'arrondissement de Lisieux. Il n'y a plus rien d'ancien dans cette localité, qui devra prendre beaucoup d'importance quand le chemin de fer de Paris à Cherbourg y passera, surtout si le chemin se dirige par Lisieux; car Mézidon deviendra, dans cette hypothèse, la station la plus rapprochée de Falaise (25 kilomètres de distance), et les voyageurs devront y arriver, non-seulement de Falaise, mais d'Argentan, de Trun, de St-Pierre-sur-Dive, et même de Flers et du Pont-d'Ouilly.

Aujourd'hui, la population de Mézidon est de 650 habitants. Il y a chaque semaine un marché, et l'on y construit un hôtel pour la mairie et la justice de paix, qui contribuera à embellir la grande rue qui traverse le bourg.

Au centre de cette rue se trouve une des premières filatures de lin établies en France. Elle a été considérablement augmentée par le propriétaire actuel, et occupe un assez grand nombre d'ouvriers.—Cette filature est mise en mouvement par une turbine établie sur la Dive et par une machine à vapeur.

En sortant de Mézidon, on voit, sur la droite, l'éminence de Mirbel, nom qui annonce assez que de là la vue s'étend

sur le pays environnant; à gauche se présentent les coteaux de Magny-le-Freule sur l'autre rive.

Dès la fin du XIII[e] siècle, les Bonenfant étaient seigneurs de Magny. L'église est pavée de leurs pierres tombales. Elle offre, d'ailleurs, peu d'intérêt architectonique, quoique diverses parties appartiennent au XII[e] siècle ; elle a été retouchée et presque complètement défigurée.

La famille de Bonenfant était assez importante au XIV[e] et au XV[e] siècle. En 1417, un Bonenfant commandait en second la garnison de Bonneville-sur-Touques, et signa la capitulation qui fut faite, et dont l'original existe à la tour de Londres.

En 1606, je vois figurer, dans plusieurs actes, Charles de Bonenfant, seigneur et patron de Magny, le Breuil, la Morinière, Biéville, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi.

En 1675, François de Bonenfant était seigneur de Magny, marquis de la Perrière, et possédait, en outre, les fiefs de la Morinière, Hiauville, Ouézy, Biéville, Quetiéville et du Mesnil-Villers. La famille se divisa en deux branches, dont une s'éteignit, par les femmes, dans la famille de Courcy, et dont l'autre habita le manoir de Montfreule, sur Méry-Corbon. Le dernier de cette branche, capitaine d'infanterie, chevalier de St-Louis, est mort au commencement du XIX[e] siècle, laissant une fille unique.

Quetiéville, qui est séparé de Magny par la Dive, avait, au XIV[e] siècle, une forteresse, bâtie par la famille de Bonenfant. En 1363, les Anglais l'assiégèrent sans pouvoir s'en emparer ; plus tard, Guillaume du Merle, gouverneur de la Basse-Normandie, et le bailly de Caen la firent raser,

de peur que les Anglais, déjà maîtres de Livarot, ne vinssent pour la prendre et s'y fortifier (1).

On voit que, dans cette contrée, la famille de Bonenfant commandait sur les deux rives de la Dive (le Breuil, Ste-Barbe, Quetiéville, Magny). Nous les retrouvons encore à Méry-Corbon, dont la seigneurie leur appartenait. Cette famille devait être nombreuse, car on voit trois Bonenfant cités parmi les guerriers qui formaient la garnison du fort de Ste-Barbe en 1411 (2).

Près de Coulibœuf, sur la rive droite de la Dive, le sol arable repose fréquemment sur un sable calcaire formé de débris, plus ou moins triturés, de roches oolitiques. Ce sable, qui se laisse facilement traverser par l'eau, contribue, par cette propriété, à rendre plus sèches encore les terres calcaires, déjà très-légères, qui le surmontent.

Le sable calcaire, qui se voit presque constamment au niveau de la rivière, depuis la Chapelle-Souquet jusqu'à Jort, se retrouve près de Mézidon, et, plus loin, sur Quetiéville et Biéville; il est exploité, dans ces deux communes, pour faire le mortier. Je crois qu'on pourrait l'employer avec beaucoup d'avantage à marner les terres argileuses du voisinage, pour lesquelles la chaux est toujours un amendement très-puissant. Pour les géologues, il y a lieu d'examiner, plus attentivement qu'on ne l'a fait, ces sables cal-

(1) Dom Lenoir, vol. V, p. 121.

(2) Voir les recherches de M. Léchaudé d'Anisy, dans le tome VII des Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie.

caires qui doivent renfermer des polypiers et d'autres débris.

Méry s'étend entre la Dive et le Laison ; c'est une commune assez vaste et riche des produits de son sol.

Une partie de l'église est romane, l'autre moderne.

J'ai déjà parlé, dans un autre Itinéraire (de Caen à Lisieux), du petit manoir de Montfreule, qui appartenait aux Bonenfant. Les agriculteurs pourront observer, dans les prairies qui bordent la Dive en cet endroit, un ancien système d'irrigation qui n'a pas été signalé, et que l'on trouve sur différents points de la vallée. La Dive étant endiguée, et coulant, en temps ordinaire, à un niveau aussi élevé que les prairies environnantes, on a pratiqué de larges fossés réguliers, dans lesquels on peut, en levant une écluse, faire monter l'eau de la rivière, non pas assez haut pour couvrir l'herbe, mais jusqu'à trois ou quatre pouces de la surface.

De ces fossés principaux partent des rigoles ramifiées, qui distribuent l'eau dans les parties centrales des prés. On voit que c'est de l'irrigation par pénétration, et non par immersion. Les prés ont été bien nivelés, et une écluse, placée près d'un petit canal latéral, permet de faire baisser de six pouces environ l'eau des fossés, et de mettre à sec les rigoles.

Si les agriculteurs étaient plus soigneux, qu'ils tirassent parti de ce mode d'irriguer, tout imparfait qu'il est, ils en obtiendraient des résultats avantageux. Malheureusement leur paresse est extrême ; ils irriguent quand la terre n'en a pas besoin, et n'irriguent jamais quand il le faudrait. J'ai lieu de penser que le nivellement et les canaux faits à Montfreule remontent au moins à un siècle et demi ou deux siècles.

Cléville fait suite à Méry-Corbon.

L'église de Cléville n'a d'intéressant que son chœur ; la nef est moderne, et la tour latérale, à l'extrémité de la nef (côté nord), a été construite il y a seulement quelques années. La partie basse de cette tour appartient à une tour antérieure qui, elle-même, ne devait pas remonter à une époque très-ancienne.

Le chœur a subi des réparations regrettables; mais elles sont antérieures à l'arrivée de M. Dallibert, curé actuel, homme de goût et bon appréciateur du moyen-âge. Ainsi les fenêtres, au nombre de six, trois au sud et trois au nord, ont été refaites extérieurement, excepté une. C'est une fenêtre ogivale à une baie, dont l'archivolte porte, de chaque côté, sur une colonnette à chapiteaux du XIIIe siècle ; les cinq autres étaient, sans aucun doute, pareilles; mais, chose à noter, ces fenêtres, ogivales à l'extérieur, sont cintrées à l'intérieur. Les archivoltes, garnies de cannelures, reposent, du reste, comme à l'extérieur, sur des colonnettes à chapiteaux du XIIIe siècle.

La même époque (le XIIIe) se manifeste dans les colonnes de l'arcade, entre chœur et nef, et dans une charmante crédence à deux baies, du côté de l'Epître. M. Dallibert a reconnu que, derrière le rétable de l'autel, il existe, dans le chevet, deux fenêtres surmontées d'un oculus. Le chevet de plusieurs églises offre cette disposition.

La corniche est ornée de feuilles entablées, desquelles sortent quelques têtes de distance en distance. Du côté du sud, on voit, en outre, deux oiseaux dont les queues se prolongent démesurément, en dessinant des espèces de rinceaux portant des feuillages. Ces animaux fantastiques existent, placés également sous la corniche, dans plusieurs

églises qui datent aussi du XIII[e] siècle ou du commencement du XIV[e].

Hotot-en-Auge.—En face de Cléville, sur la rive droite, est Hotot-en-Auge. Une tradition, répandue dans le pays, rapporte que, très-anciennement, Hotot était un port, et qu'on y a vu des anneaux ou des crocs en fer destinés à attacher les navires près de l'endroit où l'on passait la Dive dans un bac. Il ne faut pas ajouter foi à ces traditions qui, comme beaucoup d'autres, ne reposent que sur des suppositions ou sur des faits dont on a tiré des conséquences beaucoup *trop larges*. Cependant on ne peut contester l'ancienneté du lieu; l'église, qui a été reprise en sous-œuvre presque dans toutes ses parties, présente, dans ses murs latéraux, des briques et des fragments d'archivoltes qui paraîtraient provenir d'une église précédente.

Les fenêtres actuelles appartiennent au style flamboyant, et la tour latérale, au nord, présente le style de la renaissance le mieux caractérisé. Elle porte, d'ailleurs, la date 1534, en très-grands chiffres.

Près de l'église est une motte en terre, évidemment faite de main d'homme, ayant environ 15 mètres d'élévation et un diamètre de 17 à 20 mètres. On n'y a pas vu de constructions; mais le sommet a présenté des pierres et plusieurs squelettes enterrés à peu de profondeur. Cette éminence arrondie, qui était défendue par un large fossé, offre beaucoup de rapport avec d'autres forteresses qui existent dans plusieurs localités de la Basse-Normandie, et qui peuvent remonter aux premiers temps de la féodalité.

Si nous nous écartions un peu du fleuve, nous trouverions

le bourg de *Beuvron*, seigneurie des Harcourt,—Beuvron, dont le château en ruines était entouré de murs et de fossés plus anciens;

Et *Victot*, dont le château de la renaissance, flanqué de tours qui se mirent dans un étang, sera publié dans le tome IVe de ma Statistique monumentale du Calvados.

Mais, pour ne pas quitter les bords du fleuve, nous nous dirigerons sur le Ham.

A partir de la commune du Ham, la Dive, contrariée dans sa marche par les éminences d'argile oxfordienne, se dirige, de l'est à l'ouest, vers Troarn et St-Samson. Sur la rive gauche, au contraire, des terrains d'alluvion très-bas forment, sur St-Ouen et Janville, de vastes prairies couvertes de presles, de joncs et de plantes marécageuses.

St-Pierre-du-Jonquet tire probablement son nom des marais considérables et remplis de joncs qui s'étendent au nord jusqu'à Troarn.

L'église est moderne, et probablement elle a été refaite en entier dans le siècle dernier. La tour, placée à l'ouest, est terminée par un dôme en forme de cloche, surmonté d'une petite lanterne.

La cure se divisait en plusieurs portions, auxquelles nommaient le prieur des Deux-Amants et le seigneur de Rupières, dans le temps où le livre Pelut a été écrit.

St-Ouen-du-Mesnil-Oger offre une église dans laquelle on voit encore de petites ouvertures cintrées, bouchées, qui annoncent la période romane. Les fenêtres actuelles sont, les unes en ogive, les autres trilobées; les plus an-

ciennes peuvent être de la fin du XVe et du XVIe siècle ; mais d'autres sont modernes. On a utilisé, pour faire les linteaux de deux de ces fenêtres, les fragments d'une pierre tombale, sur lesquels on distingue encore des draperies gravées au trait.

Les murs paraissent aussi avoir été repris en sous-œuvre dans plusieurs parties. Du côté du sud, on voit dans la maçonnerie des pierres sculptées portant des étoiles, qui pourraient bien avoir fait partie de l'archivolte d'une porte romane qui aurait existé à l'ouest. La façade actuelle n'a pas de caractère ; les contreforts, placés obliquement sur les angles du mur, ne peuvent remonter au-delà du XVe siècle.

Les entablements ont été refaits ; les corniches sont taillées en biseau et modernes.

Une petite tour en bois, couverte d'ardoises, surmonte le toit de la nef.

Janville, autre commune sur le bord des marais, a son église sous l'invocation de Notre-Dame. L'abbaye de Troarn en possédait le patronage dès le XIIe siècle.

En 1129, Herbert Gislerius et ses fils, Robert et Hugues, renoncèrent à leurs prétentions sur l'église de Janville. Robert obtint en échange le droit de chanter dans l'église de St-Pair; Hugues reçut un acre de terre.

Plus tard, en 1162, ce même Hugues abandonna tous les droits qu'il exerçait à St-Pair et les dîmes des différentes récoltes ; il reçut en récompense 10 sous d'Anjou.

La *Ramée* est un hameau de Janville. Il est question du bois de la Ramée dans un aveu de 1476.

Il y avait anciennement un hôpital à St-Samson, sur la rive droite.

En l'année 1213, Robert Firtz Enneis, baron de Thury, avait fondé, à St-Samson-en-Auge, l'hôpital de la Madeleine de Saulx ; et, comme il n'avait laissé pour héritière qu'une fille Philippine, femme de Philippe, baron de Tournebu, Richard de Tournebu, qui en descendait, jugea à propos, dans la suite, en 1404, de faire ériger en prieuré hospitalier l'hôpital de la Madeleine.

TROARN.—Le bourg de Troarn s'élève sur la rive gauche de la Dive. Nous avons parlé de ce bourg et de son abbaye dans la Statistique routière de Caen à Rouen.

A trois kilomètres en aval de Troarn, nous trouvons, sur la rive droite, *Basseneville* ; et, en face, sur la rive gauche, le village de *Bures*.

L'église, qui n'a rien de remarquable, est sous l'invocation de St-Ouen. L'abbaye de Troarn percevait les dîmes et nommait à la cure. La paroisse de Ste-Honorine dépendait de Bures dans l'origine.

Nous voyons, par le cartulaire de l'abbaye de Ste-Trinité de Caen, que cette abbaye avait reçu des terres à Bures : *Tradimus etiam terram unius carrucæ in valle de Bures.*

Faits historiques.—C'est à Bures qu'eut lieu, en 1082 (le 2 décembre), la fin tragique de la comtesse Mabile, femme de Roger de Montgommery.

Mabile, dit Orderic Vital, était *fière et mondaine, rusée et bavarde, extrêmement cruelle.* Elle avait commis un grand nombre de crimes, et s'était attiré surtout la haine de Hugues de Souger, auquel elle avait ravi un château. Ce

seigneur se rendit à Bures, s'introduisit avec ses trois frères dans la chambre de la comtesse, et lui trancha la tête. Mais laissons Orderic Vital faire le récit de ce drame sanglant :

« Le juste arbitre, qui épargne avec bonté les pécheurs, » mais qui frappe rigoureusement les impénitents, dit » Orderic Vital, permit que cette méchante femme, qui » s'était teinte du sang de beaucoup de personnes et qui » avait forcé tant de nobles, déshérités par la violence, » d'aller mendier chez l'étranger, tombât sous le glaive de » Hugues, auquel elle avait ravi un château qui était situé » sur la Motte d'Igé (1), et qu'elle avait ainsi privé injus- » tement de son héritage paternel. Dans la douleur qu'il » éprouvait, il conçut une entreprise audacieuse. Réuni à » ses trois frères et doué d'une grande vaillance, il parvint » de nuit à la chambre de la comtesse, dans un lieu sur la » Dive, que l'on appelle Bures, la trouva au lit, où elle » venait de se mettre après les délices du bain, et, pour » prix de son patrimoine ravi, lui coupa la tête avec son » glaive. Après le meurtre de cette cruelle princesse, » beaucoup de personnes se réjouirent de sa chute, et les » auteurs de ce grand attentat se hâtèrent de fuir dans la » Pouille. Hugues de Mont-Gomeri se trouvait à Bures avec » seize chevaliers. Ayant appris le meurtre de sa mère, il » se mit à poursuivre les assassins fugitifs; mais il ne put » les atteindre, parce qu'ils avaient eu le soin prévoyant » de rompre derrière eux les ponts des rivières, pour ne » pas tomber entre les mains des vengeurs de Mabile. » L'hiver, d'ailleurs, les ténèbres de la nuit, les inondations

(1) La Motte d'Igé ou la Roche d'Igé, arrondissement d'Alençon.

» arrêtaient les poursuites, et les fugitifs, après s'être ven-
» gés, ne tardèrent pas à quitter la Normandie. Le cadavre
» mutilé fut inhumé au couvent de Troarn, dont Durand
» était abbé, le jour des nones de décembre (5 décembre),
» non que Mabile y eût droit par aucun mérite envers ce
» lieu, mais à cause du crédit de ses amis. »

J'ai cherché les traces de l'habitation occupée à Bures par Mabile, et où elle fut assassinée dans la nuit du 2 décembre 1082.

Après avoir, à deux reprises différentes, visité le territoire de cette commune, je suis demeuré convaincu que le manoir de Mabile était situé dans l'emplacement de la ferme du Pavillon, tout près de l'église. La maison actuelle est loin de remonter à une époque aussi reculée; mais l'emplacement est celui d'un château du moyen-âge, et on suit encore, dans l'herbage qui sert de cour à la ferme, une dépression ressemblant à un canal desséché, qui n'est autre chose que la trace des anciens fossés. Ces fossés devaient suivre à peu près la direction d'un chemin passant derrière le presbytère, puis revenir vers la Dive, au sud de l'église, qui, d'après cette supposition, aurait été comprise dans l'enceinte.

La Dive défendait la place à l'est, et formait, comme aujourd'hui, de ce côté, une barrière infranchissable, autrement qu'en bateau ou sur un pont.

Le bourg de Bures se groupait autour du château, à l'ouest et au sud. On voit encore les petites rues qui là, comme dans quelques bourgades anciennes que j'ai soigneu-

sement explorées, donnaient accès aux maisons plus ou moins serrées aux abords du château féodal.

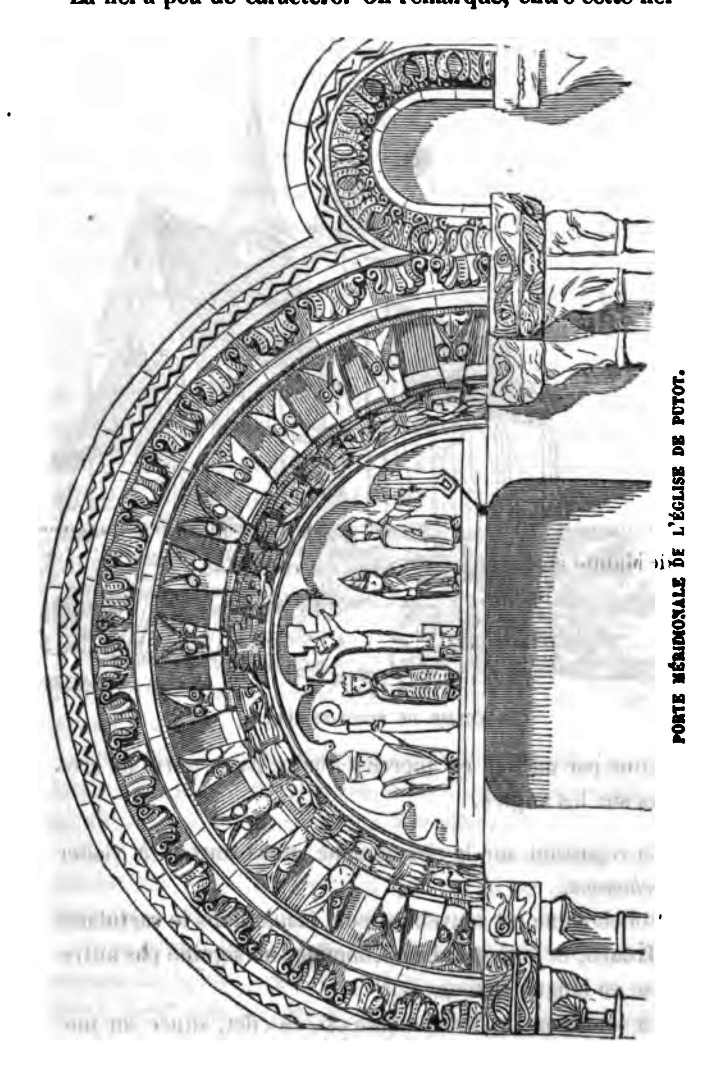
L'emplacement de ce château de Bures, tel que je le rétablis par la pensée, répond aux circonstances de la mort de Mabile. En effet, *elle venait de goûter les délices du bain*, dit Orderic Vital, quand elle fut assassinée; or, le voisinage de la Dive, qui coulait à quelques pas du château, était bien favorable à l'établissement de bains.

Une tradition que j'ai recueillie d'un grand nombre de bouches dans le village, ne mériterait pas d'être rapportée, si les faits qu'on raconte ne se passaient chaque année, suivant le dire des habitants, durant le temps de l'Avent. A cette époque, disent-ils, la maison du Pavillon est visitée par des revenants, et les propriétaires qui se sont succédé en ont toujours été inquiétés. Si l'on réfléchit que le meurtre de Mabile a eu lieu le 2 décembre, conséquemment pendant l'Avent, on trouvera peut-être qu'il y a, dans ces contes de revenants qui fréquentent la maison et qui demandent des messes, quelques souvenirs confus du meurtre de Mabile.

St-Clair-de-Basseneville est sur la rive droite. Si nous nous écartions à l'est de cette paroisse, nous trouverions celle de *Goustranville*, dont l'église a été citée dans la Statistique routière de Caen à Rouen ; puis celle de *Putot*.

Le chœur de l'église de Putot appartient au roman du XII[e] siècle; il est orné d'arcatures extérieurement, et la porte qu'on y voit, au sud, porte sur le tympan une représentation de la Passion en bas-relief.

La nef a peu de caractère. On remarque, entre cette nef



PORTE MÉRIDIONALE DE L'ÉGLISE DE PUTOT.

et le chœur, un escalier dans une tourelle carrée, qui se



ÉGLISE DE PUTOT-EN-AUGE.

termine par un toit en pierre à quatre pans, garni de crochets sur les angles.

En repassant sur la rive gauche, nous aurons à visiter *Robehomme.*

Robehomme est souvent appelé *insula* dans le cartulaire de Troarn, et le mot *hulmum*, homme, ne signifie pas autre chose en langue saxonne.

La commune de Robehomme est, en effet, située sur une

île au milieu d'un marais. On y accède aujourd'hui par une chaussée assez large et plantée d'arbres qui n'a été établie, m'a-t-on dit, que depuis 80 ans. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'existait pas quand la carte de Cassini fut faite, puisqu'elle n'y est point indiquée. Il paraît qu'avant l'établissement de cette chaussée, on ne pouvait communiquer à l'île de Robehomme que par un sentier boueux, qui n'était praticable qu'en été, et que, les trois quarts de l'année, il fallait monter en barque pour y accéder.

Le promontoire arrondi, dont le diamètre peut être de 1 kilomètre environ, est formé de couches calcaires et d'argile d'Oxford, formation qui précède habituellement, au-dessus de la grande oolite, le grand dépôt d'argile bleue appartenant à la partie supérieure de la même formation. Les couches calcaires interstratifiées ont donné à l'île assez de solidité pour résister aux eaux de la vallée.

M. Pelfrêne, architecte, reconstruit en ce moment l'église. Celle qui sert encore au culte est moderne, et peut remonter à un ou deux siècles ; mais auparavant il y en avait une autre.

L'abbaye de Troarn possédait le patronage de Robehomme avant 1210 ; elle percevait le tiers de la dîme, et le curé le reste.

Cette abbaye avait, à Robehomme, une maison et une ferme dont les fossés forment encore une enceinte qui ne paraît pas remonter au-delà du XV[e] siècle.

Dans la direction du nord-ouest, est un chemin creux descendant dans le marais, et qui devait se diriger vers Petiville et Varaville.

Au nord-est de Robehomme, dans le marais, est un lieu nommé La Londe, près duquel on a trouvé, dit-on, des fers à cheval très-anciens, et même des morceaux de briques romaines. Le fait mérite vérification. Toutefois, il paraît

bien certain qu'il y avait là un passage ancien dans la vallée de la Dive, qui, à peu près parallèle à la chaussée de Varaville, pourrait l'avoir précédée et avoir été praticable dès le temps de la domination romaine, si les objets recueillis remontent véritablement à cette époque.

Il y avait à Robehomme, au XI[e] siècle, des salines que Roger de Montgommery donna à l'abbaye de Troarn.

Petiville et *Varaville* succèdent à Robehomme, dans la direction du nord.

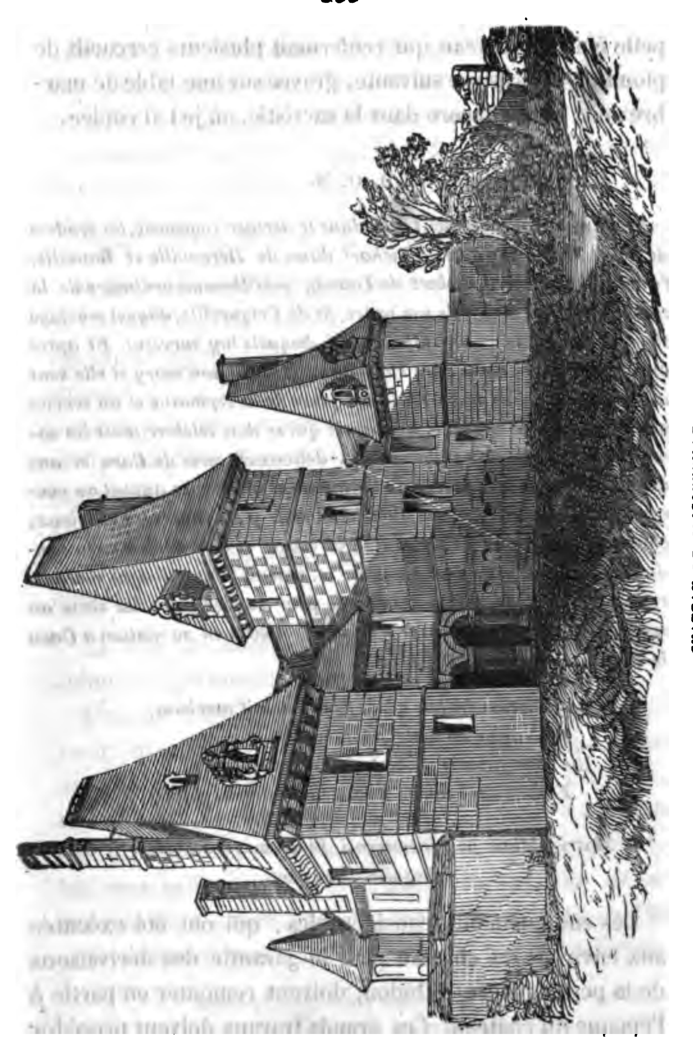
L'église de Petiville est moderne et sans importance; elle paraît du siècle dernier, et n'offre absolument rien qui mérite l'attention. Un contrefort, à l'extrémité sud du chœur, près de la sacristie, pourrait seulement avoir été conservé d'une précédente construction. Une petite tour carrée en charpente surmonte la partie occidentale de la nef.

Dans le cimetière est une croix en pierre sur laquelle sont sculptés, d'un côté, le Christ, et de l'autre la sainte Vierge. Elle porte des armoiries et doit remonter à un siècle au moins. On remarque encore, dans le cimetière, le tombeau de M. Gabriel de Piédoue Charcigné, né en 1748, mort en 1819, et celui de M. Bouet, médecin.

Le château de M. de Charcigné se voit près de l'église; il appartient aujourd'hui à M. Amiard.

Sur la rive droite, en regard de Petiville, de Robehomme et de Varaville, nous trouvons l'emplacement (car il n'en reste presque plus rien) du prieuré de Royal-Pré; puis *Cricqueville* et son château, *Brucourt* et *Périers*.

Le château de Cricqueville est une construction assez remarquable du XVII[e] siècle, qui appartenait à la famille de Launay.



CHATEAU DE CRICQUEVILLE.

Cette famille avait une chapelle seigneuriale dans l'église de Cricqueville ; on en a fait la sacristie, et sous cette cha-

pelle était un caveau qui renfermait plusieurs cercueils de plomb. L'inscription suivante, gravée sur une table de marbre noir, existe encore dans la sacristie, où je l'ai copiée.

D. O. M.

Soubz cette voute reposent attendans le dernier jugement, les cendres de noble dame Marguerite Richart dame de Hérouville et Ranville, femme de feu messre Robert de Launay gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi et cher de son ordre, Sr de Criqueville, duquel mariage elle eut deux fils et une fille, Lainé desquels luy survécut. Et après avoir fait bâtir et dotté cette chapelle ou le dit Sr son mary et elle sont inhumez fonda une messe touts les jours de la sepmaine et un service annuel en la dite chapelle, une messe qui se doit célébrer touts les samedis en l'eglise Notre dame de la delivrande près de Caen et une autre encor touts les jeudis de l'année avec un service annuel au couvent des carmes de la même ville. Pleine de piété envers les religieux, charitable envers les pauvres, très vertueuse et bien advisée en la conduite de ses actions, s'estant dans le travail d'une longue maladie retirée de la conversation du monde pour vaquer entre les siens au service de Dieu et se préparer à la mort, décéda en sa maison à Caen le IX. de septembre M DC XVI.

Post luctum fratris quem funus mersit acerbum
Proh dolor en matri ducimus exequias
Ille obiit juvenis provecta hanc sustulit etas
Funera sunt tamen hæc utraque acerba mihi.

Matri obtime ac benemerenti filius mærens posuit.
Requiescat in pace.

Des endiguements considérables, qui ont été exécutés aux environs du château pour le garantir des dérivaisons de la petite rivière d'Oudon, doivent remonter en partie à l'époque du château. Ces grands travaux doivent procéder des mêmes hommes, de ceux qui élevaient des châteaux à hauts toits et à murailles épaisses.

Brucourt est renommé par ses eaux minérales, et la route de grande communication nouvellement faite, de Dozuley à Dive, facilite, depuis quelque temps, l'accès de cette localité, qui deviendrait plus fréquentée si les logements étaient plus convenables et plus grands.

Périers montre sa petite église en partie du XIIIe siècle.

Nous avons parlé de Varaville dans la Statistique routière de Caen à Trouville, publiée précédemment, et nous avons également figuré l'église de Cabourg, dernière commune ripuaire de la Dive, de ce côté. Aujourd'hui, cette église n'existe plus. Ici, comme à Robehomme, une église neuve et fort élégante, dans le style du XVe siècle, a remplacé l'ancienne, d'après les plans de M. l'architecte Pelfrêne. La nouvelle église de Cabourg offre des sculptures très-bien réussies, et mérite d'être visitée par les artistes et les archéologues.

La butte de *Basbourg*, sur la rive droite, est un point culminant qui domine toute la vallée.

C'est sur cette butte qu'était monté le roi de France, après avoir passé la Dive avec une partie de son armée, tandis que l'autre, arrêtée par le reflux de la mer qui avait grossi les rivières, poursuivie par les troupes du duc de Normandie, fut *écrasée et en partie noyée*. Le poète Wace fait, dans les vers suivants, une description très-animée de cette déroute de l'armée française par les Normands, en 1160, et je compte rappeler ce fait important par une inscription:

Donc véissiez route haster,
L'un Franceiz l'altre avant bouter (1).

(1) *Pousser*.

Mult lor annie la cauchie,
K'il truvent lunge et empirie (1),
Et il estoent encumbré
De ço k'il aveint robé :
Mult en véissiez desrouter
E tresbuchier è fors voler,
Ki puiz ne porent relever,
Ne en la dreite route entrer.
El pont passer fu grant la presse
Et la gent mult d'aler en presse (2);
Viez fut li pont, tresbuchent enz,
Li planches caïrent (3) soz li genz,
La mer munta, li flot fut grant,
Sor li pons fu li faiz pesant,
Li pons tresbuchia è chaï,
E ki ke out de suz péri.
Maint en chaï emprez li pont,
Ki devala el plus parfont.
El pont chaïr fu la criée
Mult dolerose et effrée;
Mult véissiez herneiz floter,
Homes plungier et affondrer;
Nus ne se pot vis escaper,
S'il ne fust bien duit (4) de noer (5).

Encore quelques coups de rame, et nous abordons à *Dives*.

Dives, où le duc Guillaume embarqua une partie de l'armée qui conquit l'Angleterre en 1066, est bien déchue de son ancienne splendeur; et, en voyant la rivière couler

(1) *Et mauvaise.*
(2) E la gent mult d'aler engresse * *Mss. de Duchesne.*
(3) *Tombèrent.*
(4) *Accoutumé, instruit.*
(5) *Nager.*
* *Se presse.*

tranquillement au milieu des fertiles pâturages, on ne se douterait pas que la flotte du duc Guillaume stationnait, en 1066, là où ruminent aujourd'hui des troupeaux de bœufs.

Mais de grands changements s'opèrent à l'embouchure des rivières par les alluvions qui s'y forment. Wace nous affirme que celle de la Dive était, au Xe siècle, une baie maritime, quand il dit :

Soubz Varaville vint o sis nés soulement
Là u Dives entre en mer, assez près de Bavent.

Il est positif que des salines existaient à Varaville et sur beaucoup d'autres points de la vallée, et l'on ne peut se refuser à admettre que le sol s'est exhaussé par les apports continuels des eaux (1).

Dives a toujours son port à deux kilomètres au-dessous du bourg ; mais tout porte à croire qu'il a changé de place, et il est certain qu'il a perdu de son importance.

Le seul monument remarquable qui soit à Dives est l'église. Elle appartenait à un prieuré dépendant de l'abbaye de St-Etienne de Caen, et c'est un édifice assez important que je ne décrirai pas, parce que ma Statistique monumentale du Calvados (t. IV) en présentera plusieurs esquisses. Disons seulement, pour fixer les idées, que, hormis quelques restes du XIe siècle sous la tour, le monument est du XIVe et du XVe siècle. Ainsi, le chœur, avec la grande fenêtre du chevet et les bas-côtés qui l'accompagnent, offre tous les caractères du XIVe, aussi bien que les chapelles du

(1) C'est ce que nous voyons partout. Ravenne, qui était un port de mer au VIe siècle, se trouve aujourd'hui à 2 lieues de la mer; de vastes plaines herbées occupent l'emplacement du port où les flottes romaines étaient à l'ancre, du temps de Justinien.

transept. La nef et les bas-côtés qui lui correspondent sont de la fin du XVe siècle, ou même du commencement du XVIe.

Rien de plus élégant, de plus habilement découpé que les moulures et les feuillages de la porte occidentale de la nef ; c'est un véritable chef-d'œuvre de sculpture.

On conservait à Dives un Christ fort ancien, qui a disparu, et qui passait pour avoir été pêché dans la mer.

Un tableau assez curieux représente cette découverte et celle de la croix qui s'en était détachée, et qui fut retrouvée deux ans après. Les inscriptions que porte ce tableau m'ont paru mériter d'être transcrites. Les voici. — Elles servent, comme on le voit, d'explication aux différentes scènes peintes sur le tableau :

COMME LES
PECHEURS DE DIVES
PECHERENT EN LA MER L'I
MAGE DE St SAUVEUR SANS CROUX
COMME LES PECHEURS DE CABOURG
POUR Y AVOIR PART EURENT GRANDE
ALTERCATION.

COMME APRÈS LE DICT IMAGE FUT PRINS
EN LA MER, IL FUT DICT PAR ENTRE EUX QU'IL
SERAIT APPORTÉ DANS L'ÉGLISE DE DIVE
OU LON LE REÇU EN GRAND JOYE ET
SOLEMPNITÉ.

COMME AU DICT IMAGE L'ON FICT
TROIS CROUX QUI NE LUI SERVIRENT,
CAR DEUX SE TROUVERENT TROP
COURTE ET L'AUTRE FUT TREU-
VÉE TROP LONGUE

COMME DEUX
ANS ENSUIVAN APRES L'IN

VENTION DU DICT IMAGE P
LA GRACE DE DIEU LES DICT PE
CHEURS DE DIVES PECHERENT EN LA
MER LA CROUX DU DICT IMAGE EN
LEURS RAYS

COMME LIMAGE ET LA CROUX FURENT
JOINGS ENSEMBLE POUR DIVINE FUT TREUVEY
QUE CETAIT LA PREMIERE CROUX DU DICT
IMAGE

COMME PAR APRÉ QUE LIMAGE FUT
CLOUÉ CONTRE LA CROUX ET TOUTE LES
CHOSE SUSDICT RECOUGNU ET DEUBE
MENT AVENU, FUT ELEVÉ EN CROUX
COMME VOYEZ

La Société d'histoire naturelle a tenu plusieurs de ses réunions à Dives, où elle trouvait, dans les fossiles des falaises des *Vaches noires*, d'intéressants sujets de recherches. Les plantes des marais et des dunes méritent aussi l'attention des botanistes. — M. Morière leur recommande les espèces suivantes :

Marais d'Auge.—*Stellaria glauca*, Smith ; *Lathyrus palustris*, L.; *Comarum palustre*, L.; *Rumex maritimus*, L.; *Sparganium natans*, L.; *Carex filiformis*, L.; *Carex cæspitosa*, Good; *Scirpus uniglumis*, Link; *Calamagrostis lanceolata*, Roth; *Polystichum Thelypteris*, Roth.

Dives.—*Adonis æstivalis*, L.; *Cochlearia Danica*, L.; *Reseda phyteuma*, L.; *Trifolium maritimum*, Huds; *Caucalis latifolia*, L.; *Œnanthe Lachenalii*, Gmel.; *Euphrasia Jaubertiana*, Bor.; *Orobanche cærulea*, Vill.; *Statice limonium et pseudolimonium*; *Armeria pubescens*, Link.; *Blitum polymorphum*, Mey; *Atriplex littoralis*, L.; *Hippophae rhamnoïdes*, L.;

Urtica pilulifera, L. ; *Salix aurita*, L. ; *Juncus bulbosus*, L. ; *Kœleria albescens*, D.C. ; *Lepturus filiformis*, Tr.

Beuzeval.—*Lepidium draba ; Buplevrum tenuissimum.*

Cabourg.—*Silene conica*, L. ; *Melilotus leucantha*, Koch ; *Trifolium scabrum*, L. ; *Helosciadium repens*, Koch ; *Gentiana amarella*, L. ; *Buplevrum aristatum*, Bartl. ; *Chondrilla juncea*, L. ; *Orobanche Galii*, Duby ; *Rumex maritimus et palustris*, L. ; *Euphorbia Portlandica*, L. ; *Salix repens*, L. ; *Orchis coriophora*, L.

Merville.—*Astragalus Bayonensis*, Lois ; *Liparis Loeselii*, Rich.

Il y a quelques années, la Société linnéenne fêtait, à Dives, le savant Léopold de Buch, de Berlin, venu à Caen pour visiter nos terrains du Calvados, et portait, à la fin du banquet, un toast à l'illustre comte Alexandre de Humbold. La présence de Léopold de Buch à Dives est le fait le plus récent qui se rattache à l'histoire de la localité.

Il ne me reste plus, en terminant, qu'à rappeler que j'ai proposé d'ériger, à mes frais, sur l'éminence qui domine le bourg de Dives, une borne monumentale commémorative de l'expédition de Guillaume-le-Conquérant en 1066, et que ce projet recevra bientôt son exécution (1).

(1) J'aurais de longs détails à donner sur la géologie du pays et sur les falaises qui bordent les côtes de Dives et de Trouville ; mais je préfère renvoyer à ma Topographie géognostique du Calvados, qui renferme sur ce sujet plus de renseignements que je ne pourrais en consigner ici.

TABLE DES MATIÈRES.

ROUTE DE CAEN A CHERBOURG.

ROUTE DE CAEN A BERNAY, PAR SAINT-PIERRE-SUR DIVE, LIVAROT ET ORBEC.

MONUMENTS FIGURÉS.

STATISTIQUE RIPUAIRE DE LA DIVE.

LOCALITÉS MENTIONNÉES.

MONUMENTS FIGURÉS.



Caen, typ. de Delos, rue Notre-Dame.

